

Guy Sembic

# Paroles et Visages





## Les cimetières

Tous les cimetières se ressemblent. Ils sont tous une sorte de bibliothèque avec pour étagères des allées, et de part et d'autre des allées, des livres de pierre.

Les livres de pierre sont parfois des monuments orgueilleux et ciselés qui trônent dans quelque carré central ou le plus souvent, un grand lit de marbre familial qu'une fois l'an on fleurit de chrysanthèmes.

Et je cherche dans la bibliothèque des livres de pierre, ces souvenirs de toi que la vie m'a cachés, ces souvenirs de toi que je n'ai pas... Les apprêts mortuaires, les politesses et les regrets bienséants ont tout enseveli...

Ici aussi, tu es « de passage »... Car le livre de pierre, orgueilleux et ciselé, petit ou grand lit de marbre, ne sera plus, dans ces temps qui viendront où la « polaire » d'aujourd'hui ne dira plus le Nord...

Je ne me promène pas dans les cimetières avec des pensées en fleurs artificielles, je cherche les souvenirs de toi que je n'ai pas et dont je peux hériter en ligne directe...

Je m'arrête devant cette tombe sans nom, une tombe comme il en existe dans tous les cimetières,

une tombe pauvre et abandonnée qui fut jadis un beau livre de pierre... ou qui est un livre de terre avec un marque-page en croix de bois, jamais fleuri de chrysanthèmes, jamais lu par les vivants... Je ne sais pas ce que l'on aurait pu dire ou écrire de toi avant que tu ne dormes sous ce livre. Il me semble que c'est une solitude, qui ressuscite. Et j'ai fait un rêve éveillé : j'étais un enfant qui courait les bras tendus vers un visage dont on n'avait pas vu la lumière...

## Inscription sur le sable

Lu, ces mots tracés sur le sable : « WHO IS IT ? »  
Signé « MJ ».

Ma réponse : « I am a visage »... Mais il n'y a pas de voie royale.

S'il existait vraiment une voie royale, et elle existe puisque les Humains en ont déterminé une... ou plusieurs... Cette voie serait forcément pavée, dallée, asphaltée ou vitrifiée, avec une ligne blanche en son milieu et conduirait à une ville.

Ailleurs que sur la Terre, la voie serait peut-être un long couloir lumineux où circuleraient des ondes magnétiques, et conduirait à un dôme métallique.

Si elle existait vraiment, ici ou ailleurs, la voie royale, on pourrait dire « Dieu n'existe pas », puisque la voie royale remplacerait Dieu.

Il n'y a pas de voie royale, ni sur la Terre ni ailleurs.

Il y a seulement dans des salles de conférences, des temples, des églises, des mosquées, sur le petit écran de la télévision, dans les livres et les journaux, dans les idées que les Humains défendent ou transmettent...

Des essaims lumineux qui dansent, tels des brûlots, sur  
tous les océans de l'univers.

Chacun de ces brûlots est une voie royale sans  
être la voie royale.

## Baignade interdite

Orages en haute mer dans la nuit, quelque part dans le Golfe de Gascogne... Pas un éclair sur la côte. À peine quelques innocents nuages floconnant. Au matin cependant, mer agitée, baignade interdite, drapeau rouge...

14 h 30... Saxo et guitare électrique, jazz et trompettes au bar de l'océan. Juste en face, à une autre terrasse, une jeune femme en maillot noir deux pièces, qui soulève les pages d'un grand bloc notes et écrit, écrit vivement et longuement d'un stylo blanc... Silhouette sculptée par le soleil, une grande serviette verte pliée sur le dossier de sa chaise ; et à moins d'un mètre de la jeune femme élégante et sculptée, surgit un jeune homme sec, blond et broussailleux, chargé d'une planche à voile mal fixée sur son dos... Le jeune homme bute sur une borne de bois et s'étale sur l'asphalte balayé de sable.

Un camion blanc, des cafés « Le Gascon », s'arrête et masque la ravissante silhouette.

Le dauphin riant à bascule, avec son siège rouge, attend la pièce de deux francs qu'une jolie maman glissera dans la fente pour que son cher bambin se trémousse deux minutes...

Et voilà ! Le bambin grimpe sur le dauphin. Mais il est venu tout seul et n'a pas mis de pièce ! Il balance si fort, que le dauphin remue quand même !

15 h 30... Baignade interdite.

Ou tu joues à « deux mois dans le plâtre », une montagne de sable tassé te serrant les jambes et le ventre ; ou bien tu pars en grande randonnée de plusieurs kilomètres vers le nord, le long des nappes liquides violemment projetées, dans le fracas assourdissant des rouleaux blancs à crêtes explosives.

Ai choisi : la randonnée, les nénés des rombières, les culs bronzés, les éclipses totales de regard des Marie Océane se protégeant les yeux avec des lunettes de soleil grosses comme des soucoupes volantes.

Et le fracas des rouleaux, compresseur d'illusions, géniteur de rêves fous...



## Pluie magique

Pluie d'après midi d'été en ville... Jeunes femmes ravissantes, croisées très chic dans de petits imperméables clairs, sans lunettes de soleil, le col relevé, le visage mouillé, notes cristallines des talons aiguille sur les pavés de la rue piétonne, visages îles de fleurs, gouttelettes coquines glissant sur les ailes du nez...

Il s'en faudrait de peu d'un effleurement du bout des doigts à cet endroit de la nuque où le coiffeur s'arrête, il s'en faudrait de si peu de quelque inspiration subite laissant éclore des mots magiques, des mots pour rire, des mots vertige...

Etrange symphonie de ces musiques jaillies d'une source plus magique encore que cette pluie d'après midi en ville...

La source, venue de la montagne des rêves...

## La pieuvre géante

Battements de cœur d'une pieuvre géante dont chaque tentacule est criblé de ventouses musicales reproduisant les sons d'un orchestre, et même les voix... C'est cela, « Jack Star », sur la place publique, au milieu de la fête foraine, sous les guirlandes d'ampoules multicolores.

Cependant, au milieu de la nuit, entendue derrière des volets fermés, perçue comme une rumeur lointaine ondulant par-dessus les champs de maïs, la pieuvre n'est plus qu'un ventre mou qui bat comme une pompe...

## Il bâtit

Il bâtit... bâtit-bâtit

bâtit son nid...

Il a 30 balais

Un double équateur de bourrelets, déjà, oui, à 30 balais, entre son Sud Fesses-Pattes et son Nord Caisse-Tronche.

Il a signé un prêt bancaire... de 20 berges... presque hésité sur 25.

Mais 5 ans de plus, ça faisait pas le crépi ni la véranda en sus.

20 berges... Il va la payer jusqu'au DEUG de son rejeton, sa baraque, s'il a pas fait un infarctus avant...

4 fois le prix qu'elle aurait coûté, lotissement « Les Alouettes », s'il avait pu la bâtir sans signer le prêt... (en héritant, par exemple)

Il est cadre moyen dans une boîte qui vend et achète, se restructure et fusionne avec une autre boîte.

Sans battre de l'aile, la boîte affiche un bulletin de santé qui laisse présager d'une intervention prochaine dans ses éléments structurels. Autant dire que, tous diagnostics confondus, même si, pour le trimestre à venir, la conjoncture est favorable, les Mondioopérateurs,

pressés par leurs cohortes d'actionnaires, vont exiger un dégraissage en matière de coûts salariaux...

Il quitte « Les Alouettes » à 7 plombs du mat', il se tape 40 bornes avec sa caisse pour aller bosser, et la boîte, encore, lui demande de crapahuter dans les embouteillages, sur les voies de contournement et dans les dédales des ensembles pavillonnaires de la mégapole voisine, peut-être 100 bornes, autant de rond-points et de feux tricolores, afin de négocier des contrats juteux, de débrouiller des affaires complexes, de se débattre dans des situations relationnelles inextricables...

Il sera de retour aux « Alouettes » à l'heure du journal télévisé, avec sa Mégane. Vanné, pompé, saturé d'objectifs commerciaux, l'estomac chargé de nourritures bavantes et coulantes, ou conditionnées en barquettes, ou encore, s'il a pu aller au resto, tout confit d'un plat du jour plantureux ; la tête bouffée par son boulot à la con qui consiste pour l'essentiel à fourguer à des tas de gens des produits et des services superflus.

Les « com », par les temps qui courent, ça douille pas des masses et ça paie pas la chaîne Hi-Fi ni le dernier ordi.

Il a son samedi... Tout de même !

Mais le samedi, c'est pour les courses, le matin, entre 10 heures 30 et midi, à Carrefour ; et la tondeuse, 1200 mètres carrés, l'après-midi, après la sieste du voisin, de préférence. Et Patrick Sébastien à la Télé, le soir.

Les samedi soir de juin, on se fait un petit barbecue, discret-discret, si le vent vient du bon côté...

Les toutous, des gros pour la plupart, des « Je monte-la-garde », ça aboie fort, aux « Alouettes »... surtout lorsqu'un cycliste inconnu s'égaré dans le lotissement.

Dimanche matin... Un gros dodo jusqu'à 10 plombes et plus. Le tiercé, le repas dominical, la sieste, la promenade en bagnole quand il fait beau jusqu'à la petite forêt apprivoisée à 3 kilomètres au delà de la sortie de l'autoroute, ou, quand il pleut, une virée au centre commercial ouvert le dimanche, pour voir les beaux canapés, les cuisines intégrées...

Dimanche soir à la télé... Il hésite entre un thriller américain sur la Une, ou une « série » sur la Deux.

Depuis 2 ans qu'il a bâti... bâti-bâti, aux « Alouettes », il a pas encore fait son crépi. Il est encore tout de briques vêtu, et, financièrement, nu comme un ver... Parce que la Mégane, en plus des traites de la baraque, il faut la payer... Et l'un dans l'autre, les deux prêts, celui de la baraque et celui de la bagnole, ça fait plus de la moitié de la paye... Largement plus.

À chaque fin de mois, il est raide comme un passe-lacet, et doit des sous partout...

Il bâtit... bâtit-bâtit

Bâtit sa vie... de tic et de toc, avec des projets qui ne vont pas plus au Sud que la rive Nord de la Méditerranée, pas plus à l'Ouest que la côte Atlantique,

des projets, des évasions, des étés, des campings et des bungalows, tous reliés par des kilomètres d'asphalte. Il est l'omnibus dont chaque arrêt est un arrêt-fric dans les distributeurs automatiques de billets.

Il bâtit... bâtit-bâtit

Bâtit son nid...

De tout ce qu'il peut y couvrir dedans, jusqu'aux excréments de ses aspirations, jusqu'aux pollutions de ce qu'il consomme...

Quand il se connecte sur le site perso de sa jolie voisine, il assiste à un défilé de mode quatre saisons qui le ravit, se régale des expressions de son visage,

écoute ce qu'elle raconte, explore tout ce qu'elle a féminisé de sa personne et de son atmosphère.

Il bâtit... bâtit-bâtit... De tic et de toc, de tout ce qui est préfabriqué, standardisé, normalisé, planifié, réglementé, aseptisé...

À quoi peut bien servir une cuisine intégrée lorsque, du lundi au vendredi, on ne bouffe que des denrées en barquette, en plastique ou en boîte ; le samedi soir, la pizza du camion de passage ; et le dimanche, si l'on cocufie sa salle à manger-salon pour le menu gastronomique de l'hôtel des Acacias, au beau milieu de tous ces Messieu-Dame en costume, tailleur, coiffure en chou-fleur, moustaches à la Jacques Lanzman et pochettes de cuir à bandoulière ?

Il a bâti... bâti-bâti... Mais dans sa maison, y'a pas de bibliothèque. Il ne lit pas de bouquins. C'est pas un intellectuel.

Chez son voisin, y'a une très grande bibliothèque, en autre chose que du toc ; du beau bois, des étagères solides qui supportent de gros volumes reliés de cuir. Mais le voisin ne lit pas, cependant. Il achète, pour 20 euros en moyenne, tous les grands succès, tous les grands prix littéraires, tous les ouvrages à la mode que pondent les auteurs connus, les hommes politiques, les journalistes et les écrivains de renom, les derniers romans de la saison, il collectionne de très beaux ouvrages grand format avec de belles photos, il est abonné à France Loisirs. S'il ne lit pas, alors pourquoi les achète-t-il, tous ces bouquins ? Tout de même, il les « survole » un peu, à temps perdu, pour avoir l'air de s'y connaître... C'est que, chez le « Tabac-journaux » du coin, les rayons du milieu du magasin regorgent de tout ce qui peut sortir, se vendre, à grand renfort de bandes publicitaires, rouges, souvent, autour des livres, avec la sacro-sainte mention « prix renaudot, fémina, interallié », etc...

Les bouquins, c'est comme la bouffe, la mode, les programmes télé, les séries américaines et les derniers films qu'on voit dans toutes les grandes salles de cinéma. Ils sont aussi « aseptisés », peut-être un peu moins que la bouffe. Ils sont là pour prouver que le monde existe, bel et bien, en bonne et due forme, avec quelques malheurs, certes... et un peu de contestation, parce qu'il faut que ça remue les tripes, de temps en temps. Les « pas aseptisés », ils sont trop dangereux, ceux-là, on les trouve pas dans les bibliothèques des

municipalités de Gauche et encore moins de Droite, ni dans les librairies, ni chez le « Tabac-Journaux » du coin.

Il a donc bâti... bâti-bâti, notre mec de trente balais... Et les balais s'empilent, s'agglutinent comme des allumettes, débordent du gâteau d'anniversaire. Il vient un temps où les balais commencent à se déplumer. Et les traites sont toujours là, fidèles au rendez-vous de la fin du mois !

Si l'on peut, on fera plus cossu que la Mégane, car le dos, sur des centaines de kilomètres, passé la quarantaine, dans une caisse qui secoue, il se met à gueuler parfois...

Quand les balais passent, les habitudes changent...

À la place du pantalon à doubles poches latérales, on arbore la petite pochette en cuir ou la sacoche à rabats et bandoulière. Au lieu de s'asseoir sur le canapé les genoux croisés avec son assiette de charcuterie – salade composée devant la télé pour le thriller, on bouffe à table, normalement, en famille.

Cinq ans après avoir bâti... bâti-bâti, not'mecton, il a traversé une p'tite crise... La crise existentielle, le pourquoi et le comment, le sens du monde, qu'est-ce qu'on fout sur Terre et tout le tremblement ! Alors, il s'est mis à avoir de la « vie intérieure ».

Résultat ; sa femme l'a plaqué, ses enfants ont tous les soirs déserté le domicile familial. C'était devenu invivable pour tout le monde. C'est connu, le meilleur de soi-même ne change pas la vie de ceux qui



vivent auprès de nous, parce que ce meilleur-là ne nous a pas changé nous-mêmes.

Il a essayé d'écrire un bouquin, not'mecton... Pas besoin d'être un intellectuel pour écrire un bouquin... Une histoire impossible, une histoire de gosses turbulents dans une cité HLM en pleine explosion socio-culturelle, avec des gonzesses hyper-drôles, des vieux qui veulent pas aller en maison de retraite, des banquiers qui se révoltent, des assureurs qui se désassurent, des facteurs qui brûlent la publicité en pleine rue, et des femmes qui ne font plus à bouffer ni la vaisselle, ni la lessive ni le repassage... Le style y était... à peu près, sauf les mots qui n'existent pas dans le dictionnaire. L'atmosphère ? Oh, putain, ouais, y'en avait, de l'atmosphère... ça n'en finissait pas, trois cent pages... Mais il y passait ses nuits, ses dimanches, ses congés, il en bouffait plus...

À un océan de la conclusion, not'mecton, il a lâché... Il a renoncé, tout bazaré. Il a coulé... coulé-coulé.

Non, on n'écrit pas un bouquin, quand on crèche aux « Alouettes », quand on fait un boulot de « système », et qu'on n'a ni les relations, ni l'environnement pour... Pensez-vous, comment trouver le temps de composer, d'abord, puis de taper, ensuite, de corriger, de relire, d'arranger, de vérifier si ça tient debout, l'enchaînement, le scénario, la concordance des situations, la vraisemblance, le style, l'orthographe, la documentation, toutes ces heures et ces heures, où

chaque paragraphe est un bout de terrain conquis, et ces jours et ces nuits sur des mois et des mois, peuplés d'instantanés volés à la routine, les regards moqueurs ou indifférents, l'ennemour absolu des autres... Après huit heures d'activité professionnelle et de déplacements, avec toutes ces bintzeries et tracasseries quotidiennes, sans contacts, sans relations, sans pouvoir vraiment se confier, sans appuis... Autant vouloir faire sortir une forêt d'un désert, accoucher une vache du ventre d'une souris... C'est de la folie, de l'utopie, du suicide moral...

La crise s'est tassée, finalement, au bout de quelques années. Elle a fait comme tous les ronds dans l'eau, elle s'est diluée...

Il bâtit... bâtit-bâtit

C'est un tronc d'arbre sans racines dans la terre et sans branches vers le ciel, c'est à dire l'un de ces huit cent millions d'humains qui vivent dans les pays à économie développée de la Terre, en étant plus riches, ou moins pauvres, que tous les autres humains de tous les pays de la Terre.

À titre de comparaison, par exemple, un habitant de l'Éthiopie profonde, d'un village du Penjab ou d'une favella de Rio de Janeiro n'est pas un tronc avec deux trous, l'un pour avaler et l'autre pour évacuer, mais un cactus avec des épines pour se défendre.

Le tronc d'arbre avec deux trous est un être aseptisé qui bâtit, loge, squatte, consomme, pollue, bouffe comme un cochon ; et pense, agit, vit, respire, use des tonnes d'eau...

## La tortue

Lorsque, enfant, je vivais en Afrique du Nord, il m'arrivait de rapporter des tortues, que je ramassais aux abords d'un oued à proximité de l'immeuble où j'habitais avec mes parents, au neuvième et dernier étage.

Tout au bout de la coursive le long de laquelle s'ouvraient les portes des six appartements de l'étage, j'avais aménagé, en accord avec nos voisins qui étaient nos amis, un espace délimité par des briques, des morceaux de planches, de gros galets. C'était là un enclos provisoire pour ces bêtes à carapace dont la lenteur des mouvements laissait supposer qu'elles n'avaient pas besoin d'un vaste territoire...

Mes parents voyaient d'un mauvais œil un tel élevage, d'autant plus que les détritiques (épluchures de légumes, feuilles de salade, morceaux de pain rassis), ainsi que les déjections de ces animaux, s'accumulaient de jour en jour, encombrant le passage. De surcroît, le régisseur, homme de loi et d'administration, devant prochainement effectuer son incursion mensuelle auprès des locataires, ne manquerait pas de nous signifier l'obligation de tout nettoyer dans les plus brefs délais. Mais le jour fatidique étant encore relativement

éloigné, je parvins à grand'peine à négocier avec mes parents le maintien de cet élevage clandestin...

Mes pensionnaires s'appelaient Sophie, Proserpine, Cunégonde, Fatma, Aïcha, Zorra, Mina. Elles étaient de tailles diverses et la plus petite à peine plus grosse qu'un œuf de poule.

Outre ces pensionnaires que, nécessairement, je devrai en temps voulu rapatrier dans leur territoire d'origine, avant le passage du régisseur, j'entretenais dans notre appartement, ou sur la loggia, une amitié particulière avec une autre fille à carapace qui, elle, n'avait pas de nom et à laquelle j'étais très attaché.

L'imagination ne m'aurait pas manqué pour donner un nom à ma « fille »... J'aurais peut-être à cette fin « pêché » dans les étoiles du ciel, mais il m'avait paru invraisemblable de donner une identité à cette bête là, parce que, venue de la terre comme tombée du ciel dans mes rêves de gosse, elle ne pouvait être pour moi qu'un drôle de caillou vivant avec des pattes et une tête. Un « caillou » qui dans mon idée me reliait à des trésors n'appartenant à personne et ne pouvant donc avoir de nom tel que celui que l'on donne à un caniche, par exemple.

En revanche, les pensionnaires au bout de la coursive extérieure, étant des êtres « empruntés » plus par amusement que par amitié, il m'avait paru assez drôle de les pourvoir d'un prénom féminin.

Dans les premiers temps de cette amitié particulière avec la fille sans nom, il n'y avait aucune magie au sein

de la relation qui s'établissait entre nous. J'approchais doucement le bout de mon doigt lorsque sa tête paraissait, mais aussitôt, les pattes antérieures formaient une muraille d'écailles, la tête s'enfonçait à l'intérieur de la carapace. Patient, obstiné, amusé, curieux, je renouvelais à maintes reprises le même geste d'approche, et parfois je l'avoue, l'amusement se diluait dans un sentiment proche du dépit, ou même de la colère...

À chaque tentative, tout se refermait brutalement, et j'entendais un petit « tchuit » discret, sorti des deux minuscules trous situés tout juste à la pointe de la tête. Patiemment, de longues minutes durant, j'attendais que la muraille d'écailles s'écarte de nouveau, et que paraisse enfin le bout de la tête... Mais tant que je demeurais à l'affût, tout proche et le doigt tendu, les lourds vantaux musclés de la porte restaient soudés, et rien n'aurait pu les écarter, pas même la pointe d'un canif. De toute manière, une telle effraction se serait soldée par l'échec définitif de mon entreprise de communication.

Cela dura plusieurs semaines. Je m'évertuais à toutes sortes de ruses, entre autres celle qui consistait à tendre un bout de salade tout près des deux murailles d'écailles.

J'agitais fébrilement le bout de salade, l'approchant de la fente qui ne s'entrouvrirait même pas d'un dixième de millimètre. En désespoir de cause, je finissais par déposer la feuille de salade devant l'animal, puis m'éloignais...

Mon père, avec son ironie habituelle, me disait : « Tu n'as qu'à mettre une pincée de sel en dessous de son trou de bale, peut-être que ça marchera ».

Un jour le miracle s'accomplit : alors que la feuille de salade, réduite à l'état de miettes desséchées, venait de parcourir le tube digestif de ma « petite fille caillou », les deux battants musclés de la grande porte s'ouvrirent enfin et la tête parut. Je tendis mon doigt, et à ma grande surprise, je parvins à le poser tout doucement sur le dessus de la tête. Je réussis même à toucher le cou de l'animal à l'endroit le plus doux et le plus fragile. Alors l'animal se mit à avancer, lentement, tendant sa tête et la maintenant dressée ; j'accentuai la pression de mon doigt, allant même jusqu'à serrer, entre le pouce et l'index, cette petite tête qui maintenant, s'abandonnait dans toute sa fragilité. J'aurais pu d'un seul coup, l'écraser car en dépit de sa fermeté apparente, je sentais bien entre mes doigts à quel point l'animal était vulnérable. Sa peau, épaisse, constituée d'une croûte d'écailles, me faisait penser à la coquille d'un œuf d'oiseau ganté de cuir froid. Les yeux, comme deux étoiles noires et immobiles, semblaient n'avoir aucun regard autre que celui d'une innocence indéfinissable. Je me baissai, approchant le bout de mon nez à un centimètre de la pointe triangulaire de la tête, et je perçus très nettement le petit souffle froid jailli des deux trous : c'était la respiration de l'animal, régulière, délicate, inodore. Cette respiration se faisait parole, presque

confiance, elle me disait sa ressemblance avec la mienne, issue, elle aussi, de deux trous.

Je pris alors conscience qu'une relation s'établissait entre nous : j'étais la « grande bête à deux pattes », un humain ; elle était la « petite bête à carapace », un reptile selon notre manière d'identifier ce genre de créature.

Je songeais aux très nombreux jours durant lesquels cet animal s'était muré, barricadé, à l'intérieur de sa forteresse, alors que je tentais sans succès de nouvelles phases d'approche... Et la « forteresse » s'était ouverte d'un seul coup !

Si un tel miracle pouvait se produire, me dis-je, entre un reptile et un humain, qui sont des êtres si différents, ne pouvait-il en être de même entre des êtres de la même espèce ?

Pour la première fois de ma vie, l'idée me vint que la relation elle-même pouvait s'apparenter à un être vivant. Un être, certes, sans réalité physique, mais un être tout de même. Et que la vocation de cet être-là était de relier entre eux les êtres physiques, fussent-ils être si différents les uns des autres.

Bien des années plus tard, au fil du temps, selon les situations et les événements, dans cette « drôle de traversée », la vie, je me suis aperçu que finalement, entre êtres de la même espèce, les humains en l'occurrence, c'était bien plus compliqué encore qu'entre êtres d'espèces différentes. Cela tient peut-être de ce que l'humain, vis à vis de ses semblables,

perçoit la relation non plus comme un être vivant mais comme le vecteur de sa pensée et de ses aspirations, un fil conducteur de son énergie, de son orgueil, de ses projections entre lui-même et tout ce qu'il veut atteindre. Dès lors, toute phase d'approche, tout « apprivoisement » n'a qu'une issue provisoire, incertaine, dont l'émotion et le contenu se diluent toujours dans l'habitude, la lassitude ou toutes sortes de motivations dépendantes de nouveaux besoins.

De plus, l'indifférence accentue le caractère illusoire d'une telle perception de la relation.



## La meute

Ce mercredi 4 mai 2005 au château de Cheverny en Sologne, à 17heures comme tous les autres jours d'ailleurs, c'était le moment du déjeuner pour les toutous de la grande meute...

Il y avait bien là dans le chenil une cinquantaine d'animaux qui, de loin ou d'un regard d'ensemble, semblaient tous identiques. C'étaient des chiens courants de belle taille, de robes feu et neige sale. Rassemblés sur une terrasse pour la plupart d'entre eux, ou serrés les uns contre les autres sur les marches d'un escalier en face d'une grille pour les plus hardis de la meute, tous attendaient le « maître chien » qui allait ouvrir la grille.

Dans la cour du chenil, bien alignés sur un même rang, les quartiers de viande avaient été jetés, formant un énorme bourrelet de carcasses et de chairs déchirées.

Bien que les chiens parussent tous identiques, lorsqu'on les regardait chacun d'entre eux en particulier, leur tête, leur regard, leur expression et leur comportement différaient assez nettement les uns des autres.

Une telle meute, même aussi compacte et

constituant une troupe disciplinée, n'était-elle pas en réalité une somme d'individualités qui, une fois isolées en des lieux ou des situations en les quelles elles eussent pu se singulariser, n'auraient plus alors été l'un de ces éléments ordonnés d'une meute gouvernée ?

Ce désir de nourriture, exacerbé par les aboiements, les gesticulations et une tension générale parvenue à son paroxysme, ne semblait pas toutefois ressentie par les spectateurs avec l'acuité dont on se serait attendu. Sans doute parce qu'une chape d'autorité, de conditionnement et d'encadrement par les maîtres chiens pesait sur la meute de tout son poids.

D'ailleurs, lorsque le maître chien et son assistant ouvrirent la grille de la cour, les animaux se précipitèrent, non pas tout de suite sur la nourriture tant désirée, mais devant le maître chien, tels des chanteurs de brousse pour une chorale en pleine jungle.

En l'occurrence, le fouet du maître chien faisait office de bâton de chef d'orchestre.

En ces instants de tension extrême, s'élevaient des clameurs que l'on eut pu prendre pour des chants de guerriers. Mais l'ordre attendu n'ayant encore point été donné, la meute ainsi tenue en respect se dressait tout entière telle une cohorte de soldats en armes prête à l'assaut.

Enfin le maître chien d'un mouvement de bras à peine perceptible, puis s'écartant de sa position stratégique, donna le signal de la curée...

Aussitôt cessèrent les aboiements et, en un ballet agencé et cadencé, mais tournoyant, ponctué de grognements et de claquements de mâchoires, les bêtes se saisirent chacune d'une pièce de viande ou d'une carcasse.

Je me demandais si chaque bête parviendrait à s'emparer d'un morceau et apaiserait sa faim. Mais j'observais le maître chien qui évoluait, attentif au moindre incident, au beau milieu de la meute. Alors je vis bien que chaque chien avait pris part au festin et que nul ne demeurait à l'écart ou exclu, dépourvu de nourriture.

De cet énorme bourrelet de carcasses et de pièces de viande déchirées, en quelques instants il ne resta plus rien au sol. Pas même les os puisque ceux-ci furent broyés entre les puissantes mâchoires.

Ceux qui avaient pris les morceaux avec les os les plus volumineux furent les derniers des retardataires à rejoindre le gros de la meute déjà léchant chaque centimètre carré de la cour ou buvant goulûment au bassin alimenté par un puissant jet d'eau jailli d'un gros tuyau.

Une odeur animale de poil mouillé, d'humeurs fortes et de peau tannée régnait autour du chenil. Les bêtes rassasiées se léchaient entre elles et parfois se montraient les dents, se mordaient au museau ; une altercation bruyante survenait dans un face à face entre deux fauves... Mais l'emprise du maître chien sur l'ensemble de la meute et sur les plus querelleux

en particulier, tempérerait la dureté du rapport de communication.

Les uns après les autres, les spectateurs, agglutinés devant la grande grille extérieure durant le repas de la meute, s'éloignèrent et se dispersèrent dans les allées du parc... Il n'y avait plus rien à voir.

## La boule aux deux paysages

La vie et la mort sont comme l'une de ces boules de verre colorées qui contient deux paysages différents en deux hémisphères distincts dont on ne discerne cependant pas la séparation, comme si les deux mondes l'un à l'autre collés sur une surface plane invisible, étaient inséparables...

L'un des deux paysages, celui de la vie et du monde, est comme un grand marché estival sur la place de la cité, avec ses couleurs éclatantes, ses fruits, ses fleurs et toutes ces robes d'été aux tissus légers suspendues sur des cintres, dont les formes et les lignes sont celles que des modes nouvelles ont lancé sur tous les marchés. Un ciel flamboyant déchiré de nuages blancs et gris aux contours échevelés ou bourgeonnants lorsque vient l'heure de midi, verse sa lumière crue sur les visages et les épaules nues des passants qui s'arrêtent devant les étalages, écrase de toute la hauteur de son astre rayonnant jusque sous les tréteaux, toute la place bruissante de voix, ruisselante de couleurs vives.

Ainsi est ce paysage de la vie et du monde : vif et lumineux, qui ne sait pas la mort...

Et dans l'autre hémisphère de la boule, cet autre paysage au sol de sable gris et de fleurs minérales, qui n'a pas de ciel, pas même de nuit, mais peut-être des étoiles, comme sur une voûte diluée dans une encre de poussières scintillantes...

Ainsi est ce paysage disparu, qui ne sait plus la vie... Et qui a tout emporté de ce qu'il devait être avant, de toutes ses couleurs qui n'ont pas été vues, de tout ce qui vivait et palpitait dans la terre qui était la sienne et que personne n'a jamais fait pousser...

La vie, puissante et foisonnante, belle et cruelle, emplie de couleurs et de lumière d'un côté... Et la mort, réductrice de toutes les vanités, éteinte de tous les rêves et de tous les secrets, de l'autre côté...

## Le grand salon du livre

Un drôle de petit avion noir apparut dans le ciel tout bleu, un matin d'été, au dessus du plus grand salon du livre du monde.

On ne va pas refaire Hiroshima...

Les hommes ne moururent pas et le Grand Salon du Livre connut un franc succès.

Toutefois, en fin de journée, alors que personne ne se souvenait du passage silencieux de ce drôle de petit avion noir, l'on s'étonna de l'aspect de certains livres dont la couverture ne comportait plus de titre ni de nom d'auteur.

Il plut. Mais ce n'était plus la pluie qui était tombée jusqu'alors. Cette pluie étrange ne mouillait pas, elle tombait sur le Grand Salon, elle était bien eau, elle ruisselait même, mais elle était aussi poussière que la poussière des chemins.

Il y eut de la nostalgie dans l'air, sur les visages, sur les robes des femmes, dans les rires des enfants devant les images des livres, des livres qui n'avaient plus de mots...

Mais ce n'était pas la nostalgie d'un temps révolu. C'était la nostalgie d'un futur très éloigné qu'aucun

auteur de Science Fiction n'eût pu inventer.

Philippe Sollers, l'une des plus grandes figures littéraires du temps où se donnaient dans le monde ces salons internationaux du livre, avait, entouré de journalistes et de photographes, de toute une « cour » d'artistes et de professionnels du spectacle dans le coin le plus lumineux du salon, là où se pressent autour du « kiosque sacré » les postulants à l'autographe... un visage blême, un regard de pierre, des mains de verre. Il voulut dire : « Mais ce livre n'a plus que des pages blanches ! » Mais il ne dit rien. Ses lèvres remuèrent comme s'il parlait mais aucun son articulé ne sortit de sa bouche hormis un gargouillement, un couinement de souris... ou de rat, et quelques borborygmes.

Il en était également ainsi des personnages qui entouraient Philippe Sollers, et même des quelques badauds qui feuilletaient, épouvantés et incrédules, tous ces livres désormais vierges de toute ligne imprimée, avec leurs pages blanches... Seules subsistaient les illustrations et les photographies ou les dessins sur les couvertures ou dans les pages. Plus un seul mot imprimé !

Les conversations animées, bruyantes ou croisées entre journalistes présents au Grand Salon, ou entre les nombreuses personnes réparties dans les diverses pièces autour du vaste hall d'accueil lors de conférences et débats thématiques, s'étaient toutes diluées dans une étrange symphonie vocale de sons de gorge, de raclements et de petits cris graves ou aigus.



Un grand Livre d'Or à couverture capitonnée invitait les gens à s'exprimer, disposé sur un pupitre assez haut en bois massif et de belle facture style fin 19<sup>ème</sup> siècle, à proximité du kiosque des autographes où se tenait une charmante hôtesse d'accueil très bien habillée, souriante, au visage ravissant et n'ayant pas comme nombre de ses congénères de bien d'autres espaces d'accueil, cette « bouche en anus de pigeon peinturlurée de jus de cerise ». La jeune femme, au moment même où Philippe Sollers esquissait un mouvement de lèvres en tournant les premières pages d'un livre, eut elle aussi un borborygme mais à peine audible cependant.

Et l'un des badauds, une dame d'un certain âge, d'assez forte corpulence, coiffée d'un immense chapeau architecturé en jardin suspendu au dessus de balcons superposés en cercles concentriques, tenant en laisse un petit chien blanc empanaché de rouge, se saisit d'un stylo et inscrivit quelques mots dans le Livre d'Or. À mesure qu'elle écrivait, les mots s'effaçaient ; elle appuya nerveusement sur le crayon qui raya la feuille après avoir l'avoir tracée de bleu, et le trait même disparut... La brave dame manqua de s'évanouir d'autant plus que tout autour d'elle, l'on n'entendait plus rien de cohérent, des gens s'agitaient en tous sens et le visage de plus en plus blême de Philippe Sollers semblait augurer qu'un malaise allait le terrasser.

D'autres personnes tournant autour du kiosque avec les livres qu'elles avaient achetés, tentaient de se renseigner, souhaitant visiblement rencontrer l'auteur

du livre choisi, mais les questions ne pouvaient plus désormais être comprises puisqu'elles s'arrêtaient au bord des lèvres ainsi que les réponses de l'hôtesse.

Un monsieur d'âge mûr, grisonnant et au visage carré de certitudes, qu'une grande sacoche en cuir et à boucle dorée, portée en bandoulière, renforçait encore dans une apparence de retraité confortable sans doute cultivé et surinformé, retournait avec componction d'un geste grave du pouce, la couverture de l'un des livres qu'il avait achetés. Il semblait peu ému par la grâce et la gentillesse de l'hôtesse, à laquelle il n'accordait pas même un regard. Il fronça des sourcils blancs et épais, sa moustache à la Jacques Lanzmann frémit, deux rides sinueuses et creusées labourèrent son front proéminent et d'un mouvement brusque de sa main libre, il chassa une mouche qui « loopinguait » avec impertinence au dessus de son crâne à demi dégarni. Déjà venu au kiosque pour recueillir deux autographes dont l'un de Philippe Sollers, il s'aperçut avec stupeur que la signature accompagnée de quelques mots, de chacun des deux auteurs, n'apparaissait plus sur ses livres. Du coup, très décontenancé, et n'ayant pas encore soulevé les premières pages vierges et blanches des livres achetés, l'édifice de ses certitudes vacilla sur ses fondations tel un immeuble cossu du 16<sup>ème</sup> arrondissement de Paris qu'un séisme de forte magnitude provoqué par les effets secondaires d'une explosion atomique à la limite de la stratosphère, aurait déstabilisé.

Les moins surpris par ces étranges disparitions de texte et de toute expression écrite en général, quoi qu'il en soit de même pour le langage articulé, étaient ces jeunes gens aux allures de voyou chic, coiffés de casquettes de marlou ou de rappeur, arborant sur leurs biceps des tatouages ésotériques, piercingués aux narines et aux lèvres, ferrailés aux poignets et aux chevilles, qui eux, avaient écumé tous les stands de bandes dessinées. Ces livres là, avec leurs images évocatrices, dépouillés de texte, entraient de la sorte dans un nouveau monde de communication visuelle et sensitive qui ne semblait pas étranger à ces jeunes gens.

Au stand des nouvelles technologies de communication, des gens d'âges divers qui, eux, ne s'intéressaient que très superficiellement aux livres et aux débats, toujours à ce moment même où Philippe Sollers blêmit et où les pages des livres devinrent blanches, s'étaient connectés sur internet et visitaient des sites. Très rapidement, les textes sur les écrans perdirent leur lisibilité alors qu'images et photos conservaient leur netteté.

Un vent de panique souffla sur le Grand Salon, les auteurs, organisateurs, journalistes, photographes et participants ainsi que les nombreuses personnes venues de la ville et des alentours mais aussi de toute la région et de partout dans le monde, se dispersèrent en tous sens, s'agitèrent, s'interpelèrent en émettant des sons de voix discordants, en une cacophonie de cris, de hurlements parfois et de toutes sortes de

modulations vocales qui n'avaient plus rien de commun avec un langage articulé.

Les très nombreux livres de tous formats qui attiraient l'attention des acheteurs avec leurs couvertures illustrées ou non, leur titre, le nom de l'auteur et de l'éditeur en caractères bien distincts, étaient désormais inexpressifs, tels d'inutiles monuments de papier et de carton, destinés peut être à un usage purement décoratif pour ceux d'entre eux qui comportaient des illustrations.

Cependant, alors que rien ne le laissait prévoir tant l'événement paraissait étrange et surnaturel, les gens se regardèrent les uns les autres et parurent soudain échanger entre eux des informations, des impressions et des émotions d'une manière tout à fait naturelle et spontanée – comme s'ils étaient devenus des animaux ou des insectes formant une communauté organisée – et dès lors, d'un bout à l'autre du Grand Salon, le tumulte et la cacophonie cessèrent. En l'absence de langage articulé et sans aucune information écrite qui aurait pu servir de support à la communication, les gens se sentirent reliés entre eux dans un espace de relation tout à fait nouveau dont la caractéristique essentielle résidait dans le fait que chacun en émettant ses ondes ou par la « chimie » de son être, se libérait de cet enfermement en lequel il percevait jadis l'autre selon une connaissance dominée par la pensée dans le langage parlé ou écrit, si fortement dépendant de son propre ressenti et de ses repères culturels.

Par cette « chimie » de la communication qui s'élaborait par le regard, l'expression du visage, des modulations de la voix, de gestes et des comportements, et qui permettait de tout se transmettre, les choses de la nécessité et du besoin comme celles de l'esprit et du cœur, la connaissance et l'information, l'expérience et le savoir faire, il s'avéra que l'écrit et la parole n'étaient plus nécessaires pour que l'on puisse communiquer.

C'est tout cela que les gens ressentirent peu de temps après le début de l'événement.

Très curieusement les seules personnes qui s'agitaient encore dans le tumulte et la cacophonie et qui semblaient donc les plus perturbées, étaient précisément les auteurs des livres, les écrivains, les critiques littéraires, les journalistes et d'une manière générale toutes les personnes exerçant leur activité professionnelle dans les milieux intellectuels.

Bien au-delà du Grand Salon, dans toute la ville, tout le pays et dans le monde entier disparurent ce jour là l'écrit et la parole. Mais la vie changea, la violence régressa. L'on n'apprit plus aux enfants à lire et à écrire puisqu'il n'y avait plus rien à lire ni à écrire. La connaissance, la technologie, le savoir faire, la civilisation, la transmission, l'information, tout cela ne fut pas affecté par la disparition de l'écrit et de la parole. Les gens utilisèrent une plus grande partie des capacités de leur cerveau, et notamment la faculté de mémoriser un nombre impressionnant d'informations puisqu'ils ne pouvaient désormais s'appuyer sur des

supports écrits leur servant de béquilles.

Toutefois, durant le temps des dernières générations d'humains nés avant l'événement, ayant appris à parler et pouvant donc comprendre le langage articulé, tout ce qui avait été enregistré sur des supports audibles put cependant être écouté.

Ainsi s'écoutèrent en se congratulant de borborygmes et de petits cris graves ou aigus, les écrivains, les romanciers et les intellectuels, avant de disparaître peu à peu les uns les autres sans avoir de successeurs en leur genre...

## L'exil sans solitude

Nous devions nous embarquer dans un gros avion – Mais était-ce réellement un avion ? – Pour un pays mystérieux et lointain – Mais quel pays ? – De la Terre ou d'ailleurs ? – D'au-delà de l'univers connu ?

Nous marchions en rangs serrés, mes compagnons et moi-même au milieu d'une foule de personnages étranges qui ne semblaient être d'aucun pays particulier, d'aucune origine proche ou lointaine. Tous ces gens s'exprimaient entre eux dans des langages qui étaient comme des cris d'oiseaux aux modulations et aux tonalités aussi diverses que les musiques des pays de la Terre.

Je ne connaissais ni les compagnons qui faisaient partie de mon groupe et en la présence desquels je me sentais en grande convivialité, ni les autres personnages si nombreux de la foule avançant en rangs serrés comme des prisonniers enchaînés mais sans gardiens et sans entraves.

Au bout de plusieurs jours de marche sous un soleil éclatant et un ciel d'un bleu absolu dans un paysage immense à l'horizon indéfini, sans arbres, sans maisons, sans rivières mais qui n'était cependant pas un désert, nous arrivâmes dans une cité inanimée et silencieuse,

vidée de la totalité de ses habitants ; et là nous fûmes parqués à même le sol. S'il y avait des gardiens pour nous diriger, nous accompagner et organiser notre étrange transfert vers une destination inconnue, nous ne vîmes jamais ces personnages ni aux côtés de nos rangs ni devant nous ni derrière ni nulle part. Nous savions seulement que nous devions monter dans un gros avion.

Sur la plus grande place de la cité, aussi vaste qu'une dizaine de terrains de sport réunis, nous fûmes séparés en divers groupes. J'eus l'immense satisfaction de me retrouver avec les mêmes compagnons de marche depuis le premier de ces jours si bleus. Nous formions alors un groupe d'une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants et, sans que nous pûmes savoir ce que devinrent les autres gens de l'immense foule... D'exilés ou d'émigrants... Nous fûmes dirigés vers un aéroport dont le sol était en terre battue. Mais c'est à peine si deux ou trois petits « coucous » datant d'une époque « antédiluvienne », jonchaient tels de pesants insectes métalliques couchés sur le ventre, une piste imprécise en grande partie effacée dans une poussière couleur de brique.

Il y avait là, tout près de l'aéroport, un bâtiment de poste, reconnaissable à son signe identificateur : un oiseau bleu sur une bande jaune au dessus de la porte d'entrée et des fenêtres à barreaux.

Nous étions tous, chacun d'entre nous, munis d'une longue lettre manuscrite qui sans doute devait être destinée à nos familles, mais aucun de nous ne se



souvenait avoir lui-même écrit de lettre.

Alors que je dépliais ma lettre afin de la lire, un énorme chat tigré, surgi de nulle part, se précipita vers moi, s'enroula autour de mes jambes et se mit à miauler longuement, me tenant ainsi une conversation qui me paraissait émouvante, comme si une vie entière m'était racontée, criée, scandée, hachée par une respiration irrégulière, un chagrin étouffé ou une espérance folle d'enfant perdu au milieu d'étrangers indifférents. Ce plantureux et volumineux minou ne cessait de quérir des « mamours » et des caresses que, dans un premier temps j'étais disposé à prodiguer mais qui très vite me mirent dans un grand embarras car nous approchions inexorablement du bureau de poste dont la porte déjà s'ouvrait.

Les premiers d'entre nous parvenus devant la porte ouverte s'engouffrèrent en hâte et se serrèrent près d'un long comptoir, ménageant ainsi un espace pour ceux qui suivaient derrière. Je fus le dernier à pénétrer et aussitôt refermai la porte afin que le gros chat ne me suive pas. Mais l'animal gratta le bas de la porte et miaula longuement.

C'est alors que l'un de mes compagnons inconnus m'interpella avec les mots de la langue que je parlais : « Laisse le donc entrer, prend le avec toi, il représente peut-être quelqu'un que, dans une vie passée, tu as beaucoup aimé et qui te reconnaît ».

J'entrouvris donc la porte et le chat se précipita vers moi puis se coucha devant mes pieds.

L'employé du bureau de poste rassembla les lettres ; un grondement dont on ne savait s'il venait du ciel ou de la terre fit trembler les vitres, s'amplifia tel un roulement de séisme de forte magnitude, et parut tel un astre métallique au long fuselage gris lumineux constellé de cercles de verre, ce gros avion surgit du milieu du ciel. Et l'avion amorçant sa descente ouvrit sur chacun de ses flancs une porte par laquelle tomba une échelle très large de grosse corde. Enfin l'avion s'immobilisa à quelques mètres au dessus du sol et l'extrémité de l'échelle toucha le sable rouge.

Nous fûmes vingt humains et un animal à pénétrer dans l'avion. Aucun membre d'équipage ne nous accueillit et nous prîmes place, assis à même le plancher métallique, sans bagages puisque nous n'en avions pas depuis notre départ, mais sans la moindre peur ou inquiétude en face d'un avenir dont nous n'avions pas idée, unis les uns aux autres en une étrange et intense relation, tels des fœtus reliés entre eux dans le même ventre maternel.

Le gros chat tigré ne miaulait plus, il s'était endormi entre mes jambes et semblait ronronner de tous ses rêves de félin dont les plus anciens bruissaient de toutes ces voix d'une femme que je reconnus enfin.

L'avion prit de la hauteur, se noya dans le ciel océan, nous ne revîmes jamais ces paysages sans arbres, sans maisons et sans rivières à la terre couleur de brique, ni ce ciel d'un bleu absolu, ni l'éclat de ce

soleil qui ne nous avait pas aveuglé, ni aucune cité ni aucun être de ce monde dont nous ne savions si nous le quittions ou non...

Alors commença un exil sans solitude.

## Petit conte de politicfiction

La Gauche et la Droite croulèrent dans les ruines fumantes et sanglantes des cités convulsées dont la plupart des édifices éventrés ou aux façades découpées en aiguilles n'abritaient plus en de rares recoins, cavités ou couloirs, que des êtres faméliques vêtus de hardes, de petits groupes d'enfants à demi nus ou des vieillards crasseux se battant pour le contenu d'une poubelle.

Il n'y avait plus d'hôtel des impôts, d'école, d'hôpital ni même d'hypermarché et les gens dans les rues jonchées de détritrus, parcourues par des hordes de « zappeurs » armés de pioches, de chaînes et de scies, tiraient des caddies dont les roulettes bloquées crissaient sur le macadam.

Au beau milieu de ce chaos post apocalyptique, subsistait encore, mal protégé par des barricades de véhicules enchevêtrés, de fûts, d'appareils ménagers, de postes de télévision éventrés et d'ordinateurs vomis des gueules béantes d'une hydre citadine, le quartier des Ilotiers qu'au début des « Grands Evènements », les Bonnets Troués avaient pris d'assaut.

Mais les assoiffés, les baiseurs de mômes, les trouduks à machette, les parias, les

haut-le – goulot, les mordus de la sniffe, les égorgeurs, les violeurs ou même les hypocrites à petit budget, les otetoidelaquej'm'y mette, les pauvres que s'ils étaient riches ils t'en feraient encore plus chier que les riches qui te sucent le croupion jusqu'à l'os, firent capoter le Super Plan Autogéré des Bonnets Troués avec le concours crapuleux d'une flicaille à la solde des Grandes Maffias Scélérates Autorisées qui elles, saupoudraient les petits budgets avec de la came et du fric crasseux, écarquillaient les carreaux des branchés, des pèquenots et des rompu cracus avec des flash pornos sur écrans de portables. Et les carreaux se voilaient d'un brouillard jaune d'or, la rétine zébrée d'éclairs blancs...

Alors les Bonnets Troués furent balayés par les Cuirasses de Feu à la main de fer, et dont le chef El Mayor imposa sur les cités moribondes un régime sec aux pruneaux de gros calibre, aux exécutions sommaires, aux camps de regroupement de populations suspectes dans les zones arides du Grand Hexagone à moitié incendié. Dans ces camps furent exterminés dans des « fours solaires » des dizaines de milliers de gens, tous déclarés par les Cuirasses de Feu, de « viande contaminée ».

Il se leva tout de même au plus profond et au plus noir de ce chaos général en des lieux sinon protégés du moins isolés des ruines fumantes et sanglantes, des édifices éventrés, des plages polluées, de la montée des eaux sur les côtes du Grand Hexagone, et de toutes les

cités moribondes ; un Grand Renouveau incarné par des politicards centralisateurs de pouvoirs qui balayèrent pour un temps indéterminé ces bandes de Cuirasses de Feu et les rois de la Pègre Planétaire, en instituant un régime qui, lui, n'était pas nouveau puisque déjà expérimenté sous une république de nababs ayant capoté dans une mondialisation économique et financière.

La Présidente Générale de la Nouvelle République était tout simplement « Madame la Présidente – Mairesse – Sénateuse – Députée – Curée »... Entourée de ses Sbiresses et de ses Mulâtresses sapées de court, ferrillées piercinguées aux chevilles au nombril aux narines aux yeux et aux oreilles.

Et toute cette intelligensia féminine bariolée tigrée bikinisée fit du Grand Trésor Défiscalisé de la Pègre Planétaire, la manne officielle recyclée pour le Bien de Tous, et les sermons des curées le « sénatus – consule » régisseur de la Loi Nouvelle et des attermolements anticipateurs de chaos universel.

## Îles de temps dans l'espace

Certains moments de solitude semblent plus difficiles  
à traverser que d'autres  
Parce qu'ils sont accentués d'atmosphère  
Il suffit d'une légère brise d'après-midi d'été  
sur la place déserte d'un village  
D'un miaulement de tronçonneuse dans un bois tout  
proche  
De la lumière d'un ciel brouillé et floconneux  
où se mélangent les gris les blancs et les bleus  
Alors les visages absents  
Ceux de l'heure d'avant et tous les autres visages aussi  
N'étant plus à mes côtés sur ce banc où je viens  
de m'asseoir  
Semblent s'éloigner  
Se diluer dans le ciel brouillé  
Et la brise d'après-midi emplit de sons  
De couleurs et de senteurs  
Et d'ailes blanches de papillons  
Appelle et rappelle une femme un enfant un ami  
Ou tout aussi immensément  
Ces êtres que j'aurais aimé rencontrer  
Il y a comme une sorte de stérilité tragique

Dans ces moments de solitude  
Et je n'aime pas ces îles de temps perdues dans  
l'espace  
Surtout avec ces élans et ces affections qui me  
traversent  
N'atteignant que le ciel de l'île  
Ce ciel de l'île où nuagent des écharpes en forme  
de visages  
De visages disparus  
De visages jamais atteints



## Un jour je m'envolerai

*One day I'll fly away*

Comme dans cette très belle chanson de Randy Crawford

Oui je m'envolerai au loin

Mais je n'ai pas de programme de vol

Je vole déjà

Ma vie est toute petite pour un vol qui est trop grand  
pour moi

Irais-je dans les étoiles

Dans des rêves qui ne sont pas les miens

Dans de l'espérance

Dans des visages qui ne sont pas encore nés

*One day I'll fly away*

Ce serait presque un hymne

Mais je n'ai pas de drapeau

Même si je vole en rouge en blanc et en noir

Je vole avec le rouge de la vie

Le blanc de l'immaculé

Le noir de la liberté

*One day I'll fly away*

Et dans un envol que je ne verrai jamais  
J'aurai le souvenir de tous les visages que j'ai aimés  
Je ne savais pas ce qu'était mon vol  
Mais je volais pour ces yeux qui me voyaient voler

*One day I'll fly away*

## Le grand désert

Seules les choses de l'esprit et du cœur m'importent vraiment dans la traversée de l'existence qui est, je le réaffirme aujourd'hui... « Une si drôle d'expérience ».

Il est difficile pour un être sensible et profond, très attaché à tout ce qui touche à l'univers du relationnel, d'envisager l'existence comme le client de l'hypermarché, par exemple, naviguant en poussant son caddie entre les rayons regorgeant de marchandises, produits de consommation, de loisirs et d'utilité courante dont la nécessité réelle n'est pas particulièrement évidente ou motivante.

Aussi toutes ces choses là, qui peuvent se révéler être des éléments de notre confort, satisfaire nos besoins ou « doper » notre apparence, nous « situer » dans notre environnement social, je les traite avec une certaine indifférence, voire de la condescendance. Il m'importe nullement par exemple, de « me prendre la tête » pour la marque, la forme ou la puissance de la prochaine voiture que je serai forcé d'acheter parce que celle que j'utilise uniquement « utilitairement » rend l'âme au bout de trois cent mille kilomètres ;

pour une réfection de façade de ma maison, ou pour un statut social au sein de la ville où je demeure par une quelconque adhésion ou participation à une association d'intérêt public en laquelle je pourrais avoir une fonction déterminante, enviée et honorifique.

L'univers du relationnel est le seul qui pour moi soit vraiment essentiel. Les autres univers, celui des modes et des tendances, celui de cette culture de « tout ce qui doit se croire et se savoir », si soutenue et si abondamment déversée par les grands médias de l'information, celui du « toujours plus et mieux » relayé par la publicité autour de la prolifération des biens et objets de consommation ; l'univers de ces apparences souveraines standardisées bien que diversifiées à l'extrême et qui d'ailleurs sont le plus souvent très décalées par rapport à la personnalité et la sensibilité vraies des gens ; sont des univers en les quels je me sens étranger, démotivé... Ou parfois en révolte ouverte. Ce sont pour moi des déserts... Mais il arrive que je me serve de toutes ces fleurs minérales artificielles du désert pour communiquer avec mes semblables et leur dire qu'il existe un « ailleurs »... où il n'y a plus de ces fleurs minérales. Les vraies fleurs minérales, celles des déserts de cailloux et de roches nues n'ont pas besoin de la main de l'homme pour être sculptées. C'est la nature qui les cisèle. Et les déserts dont les hommes ont couvert la planète sont bien plus inhospitaliers que les vrais déserts d'Afrique, d'Australie ou d'Asie...

Il est de ces êtres qui, durant quelques années de notre vie, ou même jusqu'à notre vieillesse ou mort prématurée, ont vécu, par épisodes ou d'une manière plus constante, au milieu de nous, participant ainsi à ces fêtes, anniversaires ou évènements familiaux, petits points disséminés sur un segment d'existence.

De ces êtres nous en avons aimés certains au-delà de toute raison, sans doute pour ce qu'ils représentaient consciemment ou non dans notre cœur et dans notre esprit. Nous les avons accueillis à notre table, ils ont dormi dans notre maison et nous les avons considérés comme un fils ou une fille bien aimés, un frère, une sœur, un parent proche... Et nous leur avons donné ce que nous pensions être le meilleur de nous-mêmes. Mais nous n'avons pas cependant touché ni le cœur ni l'esprit de ces êtres, sans doute parce que pour eux nous ne représentions rien de particulier et que nous les « bassinions » même...

Il en est d'autres qui attendaient de nous ce que nous ne leur avons jamais donné, et qui nous aimaient au-delà de toute raison pour ce que nous représentions dans leur cœur et dans leur esprit. Mais ces êtres là nous ne leur avons pas parlé, ils se tenaient à nos côtés et nous les avons ignorés...

La mort et les départs sans retour et parfois sans adieu ont balayé le vécu, terni ou sali les souvenirs, enfoui les « non dits », les silences et les blessures dans le grand sac de l'exilé ou de l'émigrant que nous sommes tous chacun de nous, à ce moment de notre

vie où nous entrons dans le cœur de l'autre en étranger, où nous en sortons dépossédés de ce meilleur de nous-mêmes que nous croyions détenir dans nos bagages.

Et si nous découvriions alors, au-delà des fractures relationnelles, des séparations et d'une interrogation sans réponse, surgi comme un mirage vrai de ce qui était en nous un désert dont nous n'avons jamais eu conscience et que nous avons longtemps cru habité de rêves réalisables et communicables, un autre meilleur de nous-mêmes, différent et accessible, recevable celui là et transmissible ? Un autre meilleur de nous-mêmes si proche enfin de celui de cet autre dont nous n'avons pas cru en la présence possible parce qu'il était silencieux ?

C'est donc cela, le grand désert, l'absolu, l'infini, celui que nous traversons tous, celui de ce bédouin dont le message passe si près de la bédouine sans jamais la toucher ; celui de cet enfant Touareg rêvant de ce cavalier qui passe tous les matins et n'a pas même un regard.

Pardonnez moi la violence de mes propos, mais j'ai envie de vous dire que cet orgueil de merde qui sue de tout notre être par notre regard, notre éloquence, nos vêtements, nos bijoux, notre culture, notre comportement et nos afféteries, c'est ce qui pourrit ou dénature toute relation. Souvent maquillé en humilité, l'orgueil vit caché, ce qui me fait dire : « Ah, ces humains ! Ils ne sont pas forcément fiers

mais ils ne sont jamais humbles... A l'exception des plus petits de leurs enfants et de ceux qui vont bientôt mourir n'ayant plus rien à prouver ni mettre en avant ! »

De toutes les « vraies valeurs », celles qui ne sont pas ces fleurs minérales ciselées par les humains, mais ces fleurs naturelles que l'esprit et le cœur de l'homme peuvent avoir en eux, il en est deux au moins qui m'émeuvent profondément : la gentillesse et l'humilité. Mais j'ai fort peu rencontré dans ma vie des êtres gentils et humbles. Ceux que j'ai réellement rencontrés furent des êtres écrasés ou exclus des « cénacles » où l'on se congratule. La dureté du monde est implacable pour les humbles et les gentils. J'en ai toutefois rencontré qui ont résisté parce que leur esprit était fort et qui eux, ont eu parfois dans des situations de leur existence, une dureté différente de la dureté du monde.

## **Eh garçon prends la barre !**

Il est de ces forteresses que je bombarderais et de ces tours crénelées que je cisailerais...

Et j'en brûlerais de feu grégeois, de ces rivages inhospitaliers...

J'en criblerais de grenaille, de ces vitraux aux condescendants reflets...

J'en botterais au cul, de ces princes arrogants qui prédatent le pauvre peuple...

J'en torcherais de kilomètres de tags, ces remparts de cités-prisons...

J'en défriserais les frisures-culte, de ces cathédrales élevées à la gloire de l'Argent-Roi...

Et, sans avoir jamais battu d'aucun pavillon, pas même de ce Grand Noir dans les aubes déchirées aux abords des rivages...

Après avoir couru les océans j'irais mouiller dans ces ports que j'aime, ces ports amis, ces ports d'un autre monde ancrés dans les criques le long des rivages des pays de ce monde...

Dans ces ports, j'y « draguerais » à ciel ouvert ces visages de femme, d'enfants et de vieillards et de braves gens, du feu de mon esprit et de mon cœur...



Je les ferais, tous ces enfants là, reines, rois et princes, milliardaires de regards et de sourires...

Je leur passerais ce flambeau qui me vient de je ne sais d'où et que j'ai tenu d'une main tremblante...

Et, lorsque je quitterais le port pour d'autres traversées d'océan, de nuits polaires ou d'ardeurs tropicales...

Le jour de mon dernier voyage et donc, de mon naufrage...

Je leur dirai : « Je ne veux ni larmes ni stèles ».

## La bibliothèque océane

C'était une bibliothèque pas comme les autres.

La bibliothèque océane.

La dernière bibliothèque avant l'Amérique.

La bibliothèque de Molis les Bains.

Tino et Girlie étaient les bibliothécaires.

Des bibliothécaires pas comme les autres.

Rien n'était « comme les autres », d'ailleurs, dans cette bibliothèque.

Ni les livres ni les amis des livres ni Clepsie la jolie barmaid-secrétaire...

Car il y avait un bar, un « ca'conc » dans cette bibliothèque océane.

Un bar et une écritoire.

Une écritoire pour les visiteurs inspirés.

À la bibliothèque de Molis les Bains si tu « rates ta vie intérieure » et que tu cherches à savoir s'il existe d'autres bibliothèques où l'on peut réussir sa vie intérieure, alors rends toi sur la plage et jette ta pensée au-delà de l'horizon, imagine les seules bibliothèques possibles après la dernière bibliothèque avant l'Amérique...

Ces bibliothèques ne peuvent être que des

escadrilles de bouteilles à la mer, de bouteilles contenant chacune un message.

Une telle escadrille de bouteilles contenant des messages, peut-elle vraiment exister ?

Peut-être... Si d'un bateau en plein océan, un passager à l'âme messagère jette des bouteilles en assez grand nombre... Des bouteilles contenant des lettres écrites à la main par exemple.

Mais les flots dispersent l'escadrille et de l'escadrille ne demeure que l'image de l'escadrille dans de l'imaginaire.

Et même l'idée du passager sur le bateau, jetant les bouteilles dans l'océan, n'habite que dans une bulle d'imaginaire.

En général une bouteille à la mer contenant un message n'atteint jamais un destinataire... Sauf dans des histoires émouvantes et drôles de bouteilles à la mer.

Plus à l'ouest que la bibliothèque océane de Molis les Bains il n'y a donc pas de « bibliothèque escadrille » aux rayons flots de bouteilles messagères...

Mais cela fait du bien d'imaginer une « bibliothèque escadrille » même si l'on ne réussit pas sa vie intérieure...

Sur l'écritoire de la bibliothèque océane de Molis les Bains trônait un Livre d'Or.

Et sur un Livre d'Or on peut écrire des petites bouteilles, signer les bouteilles...

Des buveurs de bouteilles qui n'ont pas vraiment soif boiront le contenu de ces petites bouteilles.

Et rien de ce qui avait été rêvé par celui ou celle qui a écrit la petite bouteille, ne se passera dans le ventre du buveur.

Mais c'était empli d'espérance d'écrire une petite bouteille dans le Livre d'Or de Tino et de Girlie.

Clepsie derrière le bar décapsulait les bouteilles à boire, Tino rangeait les livres sur les rayons et tous les jours changeait les livres de place selon un programme établi en fonction de l'arrivée de nouveaux livres... Des livres qui avaient plu et replu...

Girlie racontait en quelques mots l'histoire de l'auteur du livre du jour et expliquait pourquoi l'auteur avait écrit ce livre.

L'on s'asseyait autour de Girlie et de Tino et, entre plusieurs amis ou visiteurs de la bibliothèque océane l'on faisait une lecture à haute voix de quelques pages du livre.

Cette bibliothèque « pas comme les autres » était devenue le « quartier général » de la petite Mimi, une fille un peu simplette du village voisin, Saint Justin les Mésanges.

Ce soir d'hiver où Mimi vint pour la première fois à Molis les Bains juchée sur son vieux vélo sans autre éclairage qu'un ruban phosphorescent acheté au « Lézard Lumineux » à la dernière fête du village, Mimi se rendit à la bibliothèque océane où l'on devait lire des contes...

Lorsque la petite Mimi prit place dans le hall d'accueil où l'on avait disposé des chaises de jardin,

Girlie retraçait en quelques phrases le parcours difficile de l'auteur des contes. Et l'on eût cru, à l'écouter ainsi, Girlie, qu'elle était entrée dans la vie même de l'auteur.

La petite Mimi fut très émue, avisa l'écritoire avec son livre d'or ouvert... Et ce crayon qui invitait à parler en dessinant des mots...

Mimi dessinait les mots plus qu'elle ne les écrivait. Et lorsque le dernier conte fut lu, Mimi se dirigea vers l'écritoire.

Mimi avait imaginé une histoire de fourmis géantes très intelligentes qui s'étaient perdues le long de la plage et qui venaient d'un pays lointain dans le ciel... Les fourmis géantes étaient entrées dans la bibliothèque océane et avaient regardé les livres sans dire bonjour à Girlie et à Tino ni aux visiteurs de la bibliothèque.

Puis les fourmis s'étaient assises sur les chaises de jardin, émettant de petits chuintements bizarres, croisant leurs pattes comme d'élégantes jeunes femmes.

Alors Mimi dessina dans le livre d'or une dizaine de fourmis géantes, puis la tête de Girlie : une boule ressemblant à un globe terrestre avec deux mers bleues ovales, une grande montagne au milieu et une fracture de l'écorce terrestre en bas de la montagne. Tout autour de la boule Mimi fit un ciel roux tout bouclé de nuages de feu.

Pour Tino, Mimi eut moins d'imagination : elle fit un grand lézard vert debout sur une pile de livres. Et elle signa Mimi.

Ce qui plut tant à Mimi ce soir d'hiver où pour la première fois elle vint à la bibliothèque océane, fut cette atmosphère de convivialité et d'accueil. Les gens qui venaient là semblaient se connaître. Aussi Mimi n'avait-elle pas hésité à exprimer ce qu'elle venait de ressentir en particulier durant la lecture du conte du Chien Jaune, un chien qui suivait des personnes seules sur le quai d'un port et dont le poil jaunissait à chaque appel de corne.

Mimi disait que l'appel jaunissait d'une lumière pâle le silence sombre tombé dans la vie de la personne et que le chien s'habillait aussitôt de jaune et suivait la personne...

En réalité dans le conte, le chien jaunissait parce que l'appel de la corne évoquait pour lui ce naufrage dans lequel son maître, un homme seul passant son temps à peindre des ports et des bateaux sous un ciel jaune et qui vivait en ermite sur un vieux rafioteur de pêcheur, avait disparu.

Un jour l'homme était parti avec le bateau sans son compagnon à quatre pattes afin de se rendre dans une crique connue de lui seul, dissimulée par une muraille de rochers et dont l'entrée n'était qu'une anfractuosité en forme de long insecte, située à l'extrémité de la muraille.

L'homme qui avait déjà exploré la crique, avait trouvé au fond une pierre ronde et lisse, brûlante au toucher, émettant une lumière pâle par intermittence : bleue durant quelques secondes puis jaune en un

temps deux fois plus long... Très curieusement durant le temps de l'illumination, l'esprit de l'homme s'était ouvert et par le regard qui lui était venu, avait aperçu des paysages, un ciel, des animaux, de petits personnages, d'étranges habitations, des routes, des villes et toutes sortes de constructions lui paraissant totalement étrangères.

C'est durant le trajet du retour vers le port, alors que le bateau n'était pas encore très éloigné de la crique, qu'il y eut une voie d'eau et qu'en moins d'une minute le bateau sombra comme pris dans un tourbillon... L'homme disparut dans les flots et l'on ne retrouva jamais ni son corps ni le bateau...

Lorsque l'esprit de l'homme s'était ouvert, le chien demeuré sur le quai, attendant le retour de son maître, avait perçu nettement le son d'une corne de brume. Le maître n'étant pas revenu, le chien s'était éloigné, trotinant le long du quai, s'arrêtant parfois, la truffe tendue et ses flancs battant comme la toile d'une voile sous le vent. Mais la truffe sans l'odeur du maître et les flancs battant sans la cadence des pas du maître, devinrent un silence sombre de chien errant...

Et le même silence sombre, tombé sur l'un de ces passants le long du quai à chaque appel de corne, jaunissait comme s'il venait d'être traversé de lumière pâle. Le chien devenait jaune et suivait le passant...

Les amis de la bibliothèque océane, Girlie et Tino, les visiteurs venus ce soir là furent impressionnés par la réflexion de la petite Mimi.

Et la petite Mimi revint à la bibliothèque océane, le lendemain puis les jours suivants. Elle y passa désormais une grande partie de ses journées, y projeta sa vie intérieure, ses rêves, ses espérances ; s'imagina actrice, comédienne, marionnettiste, troubadour, conteuse d'histoires... Tout cela dans le sillage de Girlie et de Tino en compagnie de ses si chers amis de la bibliothèque océane. Mais elle ne savait rien Mimi, de ses amis, pas même leur nom... À la bibliothèque océane l'on se rencontrait au hasard de soirées organisées. Les gens qui venaient là n'étaient pas forcément les mêmes personnes déjà aperçues...

En fait les discussions, les contacts n'étaient que des instants vécus sans lendemain... Comme des chemins ou des routes qui se croisent à l'orée d'une forêt ou en bordure de paysages, les gens se croisaient ici, dans ce hall de bibliothèque mais ne poursuivaient pas ensemble leur route.

L'on sentait bien que la petite Mimi était un peu simplette en dépit de l'immensité de ses rêves et de la beauté de ses émotions. Un jour elle proposa une soirée de présentation de ses dessins, offrit gâteaux et boissons... Il ne vint que trois visiteurs. Tino et Girlie avaient complètement oublié la date de la soirée, ne s'étaient même pas dérangés de leur salon en arrière de la bibliothèque où ils semblaient absorbés dans des consultations de revues... Il est vrai qu'ils préparaient leur prochain grand voyage : en Amérique selon des « branchés » de la bibliothèque. Tino et Girlie devaient



rencontrer un très grand auteur de romans d'aventures qui les introduirait dans le monde des Créateurs et des artistes en vogue...

Clepsie, la secrétaire-barmaid, servit d'hôtesse pour une si petite réunion à laquelle furent conviés quelques visiteurs de passage qui ne regardèrent même pas les dessins de Mimi mais engloutirent les gâteaux...

Mimi revint alors moins souvent à la bibliothèque océane et ne dessina plus dans le Livre d'Or.

Mimi écrivit une lettre à Girlie et à Tino, une lettre émouvante, simple et drôle qui n'eut jamais de réponse...

Mais dans un petit journal illustré, de fabrication artisanale, intitulé « Crayon Libre » et qui était distribué tous les mois dans le pays de Saint Justin les Mésanges il y avait à chaque numéro, un dessin de Mimi.

« Crayon Libre » déposé à la bibliothèque océane au milieu de toutes les revues de nouveaux livres, était parfois feuilleté distraitemment mais l'on ne se souvenait pas vraiment de Mimi qui, depuis bientôt deux ans ne venait plus du tout à la bibliothèque océane...

Et c'est vrai que la petite Mimi « faisait un peu simplette » ! Juchée sur son vieux vélo de mémé, avec son ruban lumineux sous la selle, on l'aurait presque imaginée chargée de peaux de lapin devant le guidon... Ou de chiffons et de papiers.

Mais elle n'accrochait sur son porte bagage que des cartons à dessin.

## Les mots

Ces mots dont j'ai rêvé du pouvoir que je leur conférais...

Ces mots qui, dans le monde où nous vivons, n'ont d'autre pouvoir que celui de nous faire rêver...

Ces mots qui, des poètes Grecs aux rappeurs de nos cités actuelles en passant par Hugo, Prévert, Brel, Ferré et Brassens... n'ont pas changé le monde.

Ces mots qui, parfois, ont été pensés sans être dits ou écrits...

Ces mots devenus poussière ou épiluchures...

Ces mots qui ont été criés, adulés... Et si souvent trahis !

Ces mots pour la seconde civilisation du feu... par les mots.

Ces mots que les bêtes n'ont pas mais dont elles n'ont pas besoin pour se faire comprendre et aimer...

Ces mots magiques, ces mots vertige.

Comme des pluies d'étoiles dans les regards pour ne plus mourir de soif dans les grands déserts relationnels...

J'ai une si haute idée des mots, qu'en face de leur grandeur, de leur force, de leur beauté et de l'énergie qui les anime...

Je me sens comme un enfant...

Je voudrais que les mots en effet, puissent allumer le feu qui n'a encore jamais existé...

Je veux que les mots soient des visages traceurs d'empreintes sur les attentes blessées qui bordent les chemins d'infortune.

Je veux que les mots portent leur regard plus loin que tout ce qu'ils disent.

Je veux que les mots soient des mains et que leurs doigts effacent les cicatrices.

Je ne demande pas aux mots le pouvoir de convaincre ou d'entraîner, ni la force d'atteindre les sommets d'une pensée qui reste encore à découvrir.

Je veux que les mots soient libres.

Je veux que les mots ne soient pas seulement les mots des gens que l'on aime écouter.

Je veux que les mots changent la vie que nous vivons, en nous et autour de nous.

## Poison des mots

Les mots vils  
Les mots acides  
les mots perfides  
Les mots sans vie  
Les mots amers  
Les mots qui crient et qui pètent  
Les mots inutiles  
Les mots pour arranger  
Les mots trompeurs  
Les mots menteurs  
Les mots en supernova  
Les mots en jolie pochette à la veste de son costume  
Les mots du sexe cru et nu  
Les mots crevettes qui puent  
Et tous ces mots à propos de tous les maux  
Et tous ces mots que l'on ne dit jamais  
Que l'on n'entend jamais.  
Ces mots qui claquent comme des coups de fouet sur  
le dos des ânes et des chevaux rétifs  
Ces mots de la guerre et des passions exacerbées  
Ces mots portés à bout de voix tels des étendards  
Ces mots en cortèges ou en processions

Ces mots mille fois scandés et hurlés  
Ces mots d'ennemour  
Ces mots d'une si grande Une à la Une mais d'une  
si courte saison  
Ah qu'il s'en dit qu'il s'en écrit de ces mots  
Mais faut-il les bannir tous ces mots  
Faut-il en user de certains  
Inutiles  
Ou œuvre d'écriture  
Mais ne blessant que les poisonneurs

## La porte étroite

La porte du bonheur est une porte étroite, chante  
Jean Ferrat

Et cette porte si étroite est comme le film encore  
plus fin et plus transparent que le film de plastique  
qui recouvre un pot de confiture

Et le film est un passage entre deux mondes  
Et comme ce film nous ne le voyons pas  
Nous croyons être dans le même et unique monde  
L'artiste le poète ou l'écrivain nous fait passer par  
les mots par l'image

Ou encore par des figurines ou des objets  
confectionnés

Dans l'existence du monde que l'on ne voit pas  
Mais cela ne veut pas dire que seul l'artiste le  
poète ou l'écrivain

A ce pouvoir de nous faire passer de l'autre côté  
du film transparent

L'artiste le poète ou l'écrivain n'est pas  
une exception culturelle

Car tout être vivant a une lumière en lui  
À vrai dire des éclats de lumière  
Qui reconstituent le puzzle de la lumière  
Devenant le film transparent et traversable

## Dix millions de gens

Dix millions de gens n'a pas de visage

Dix millions de gens c'est comme la fin turbulente  
et fracassée d'un océan sur une côte un jour d'été ou  
d'hiver

Dix millions de gens ce sont ces meutes blanches  
hurlantes de visages mêlés dans les vagues qui se jettent  
sur la plage un jour de tempête

Dix millions de gens a-t-il une âme s'il n'a pas  
de visage

Dix millions de gens n'a pas de visage

Mais dix millions de gens ça peut bander à la vue  
d'un seul visage sur un écran de télé ou d'ordinateur  
ou de smartphone

Mais la bandaison c'est comme un ballon de gosse  
qui se gonfle puis éclate

Et ne demeure suspendu au bout de dix millions  
de gens

Qu'un petit bout de caoutchouc fripé

## La bonané du petiot

Au premier de l'An il faisait toujours le con le petiot  
Et il n'était jamais mignon ce petiot au premier de l'An  
Tôt matin ce matin là le premier de l'An  
Il se passait les humeurs de son trou de bale sur ses doigts  
Se mettait dans sa tête le visage de sa petite copine  
La petite fil de fer au minois aigu en robe cintrée  
Et il lui venait un émoi  
Sous la table à quatre heures alors que fusaient  
au plafond les bouchons  
Et que trônait en forteresse le plantureux gâteau entre  
deux boîtes de chocolats fondants  
Les invités tous de famille pépiaient pépiaient  
Et le petiot à genoux sous la table devant les jolies  
jambes de sa maman  
Se faisait un chic après midi  
Il a sept ans dimanche annonça Papa  
Et la grand'tante en pantalon moulant et toute peinte  
aux lèvres de rouge  
Ça promet fusa-t-elle  
Le petiot sous la dictée de sa maman  
Crayonnait à la hâte au 2 de l'An  
*Mœilleurs Veux*



Sur les jolies cartelettes liserées dorées à missiler  
dans le cosmos relationnel  
Ah ces émois d'enfant  
Qui traversent une vie entière jusqu'à l'extrême  
vieillesse  
Et jamais ne se décolorent

## Existence

Exister

S'exister

Être existé

Exister c'est être comme la fleur qui devient cerise sur la branche du cerisier

S'exister c'est quand tu te mets une boule rouge sur le nez et que tu fais un numéro de clown sur la place publique devant cinquante spectateurs

Être existé c'est être comme l'écolier dont le dessin a été accroché au mur de la classe par la maîtresse

Mais en vérité

Exister et s'exister sans être existé c'est ce qui arrive à beaucoup d'entre nous

## Les mots jetés ou enfouis

Ces mots que tu ne prononces jamais  
Sans doute te semblent-ils inutiles  
Désuets inintelligibles et sans avenir  
Ils sont des fleurs broyées  
Ou des rêves fermés  
Mais ces autres mots prononcés répétés inventés  
Jetés pour être lus ou entendus  
Sont tous des confettis  
Tenus dans une main qui s'ouvre  
Pour les neiger sur les fleurs de sable  
De tous ces grands déserts du monde  
Pourtant si habités

## Un hémisphère de pété !

Intérieurs-poubelles de ces couples trentenaires qui gagnent bien leur vie

Madame Chimpanzine en vélo ou à pinces de sa zone arrive au logis

Tout est en l'air

Le lave vaisselle dégueule

L'évier est un vrai chantier

La table un champ de bataille

Les chambres des mômes une arène de stroumpfs

Les lits baillent et sentent le foutre

L'eau déborde du lavabo

La baignoire est rayée de traces grises et moussues

Des frites et de la mayonnaise jonchent la moquette

Un trognon de saucisson sert d'attrape mouches sur la table de nuit

Intérieurs en désordre des familles boulot/dodo

Sans madame Chimpanzine

Briqués entre deux courses entre deux jours de boulot ou le dimanche matin

Et le dimanche matin

Les maris et pères qui beurrent les tartines

Ou ne beurrent pas même les leurs

Mordent dans le fromage  
Gnaquent à la motte et piochent au pot de confiote  
Les qui beurrent les tartines ont peut-être des mots  
sucrés  
Au creux de l'oreille de leur femme  
Les qui les beurrent pas et piochent à la motte  
Si peu imaginatifs de mots sucrés  
Sont peut-être d'un grand réconfort  
Epargnant à leur femme  
De longues files d'attente à l'intermarché  
Par la fenêtre ouverte du séjour salon  
Donnant sur les Tours  
En ce dimanche matin pluvieux  
Un grand vaisseau spatial en béton  
À l'architecture gréco romaine  
Sur ses quatre colonnes  
Huit heures pile  
Et la voix catastrophique de la jolie présentatrice de télé  
matin  
La moitié de la planète a sauté !  
Le couple trentenaire au confortable salaire  
Madame Chimpanzine  
La famille boulot/dodo  
Les qui beurrent les tartines  
Les qui gnaquent dans le fromage  
Et piochent au pot de confiote  
OUF disent-ils  
On est du bon côté  
Du côté qu'a pas sauté

## Corniflarderie

Corniflarderie de cette jeunesse née avec le téléphone portable, la photo numérique et le MP3, Internet et les blogs...

Corniflarderie de ces rassis et de ces ratatinés, nostalgiques des années du Vinyle, des machines à écrire et de la route nationale 7...

Mais qui blogue-forument eux aussi, et portent leur Samsung en bandoulière, et se font relifter le visage...

Corniflarderie de ces trentenaires fous de glisses en montagne et d'acrobaties nautiques estivales sur la côte d'Argent...

Qui vivent en bobos dans des appart's déco bois de teck lits ronds, ou dans des maisons tarabiscotées aux grandes baies vitrées...

Corniflarderie de ces mêmes pianotant de leurs doigts sur des consoles de jeux, fous de marques et de gadgets...

Corniflarderie qui lamine et lumine tout de ses couleurs synthétiques, électriques et crépitantes de paillettes argentées...

Corniflarderie qui sent la saumure, la mayonnaise

éventée, la crevette-sexe-sale...

Corniflarderie de toutes les sauces et de tous les assaisonnements, et de toutes les modes, avec la quelle on baise, on bouffe, on s'habille, on loisisque, se vacancise, va à l'école, au boulot, en courses, s'exprime, se relationne...

Corniflarderie avec laquelle on pense, se cultive et s'y vautre dedans...

Corniflarderie avec laquelle on s'enduit la couenne de l'âme...

Corniflarderie dans les discothèques et les bals musettes où l'on se tortille le cul le ventre, visage à visage...

Corniflarderie qui chicpie la saumure, la mayonnaise éventée et la crevette-sexe-sale...

Le monde s'y vautre dans cette corniflarderie qui chicpie, et s'en régale...

Et il t'en cuite si tu y craches dedans...

Si tu topes pas à cette corniflarderie médiatisée et penséhuniquisée...

Des cloques sur la peau, des coups de pied au cul, oui, plutôt que ce relent de crevette-sexe-sale qui chicpie jusque dans des rêves devenus des besoins/besoins

La corniflarderie existait déjà au temps du Panem et Circenses des forums, échoppes, jeux et arènes de la Rome antique...

Le téléphone portable, la photo numérique, le MP3, internet et les blogs

Et même les revues « People »

S'ils se révèlent cependant, davantage des vecteurs de communication et de relation, que des signes de reconnaissance et de visibilité...

Et s'ils contribuent à relier les gens entre eux, s'ils ne les empêchent pas de penser, de réfléchir, de se retrouver, de s'aimer, de partager, de s'émouvoir, de rire et de vivre ensemble

Alors ils ne sont plus seulement des gadgets réduisant les rêves à des besoins, les émotions à des fantasmes, et le partage à une partouze dans une fragrance de cornichon et de mayonnaise éventés...



## À l'appel qui corne

Ils sont cent, vingt, mille... Ou des millions.

Et quand bien même ils ne seraient que dix, ou trois ou quatre...

À l'appel de ce qui corne, ils sont plus désireux de loisirs que de culture...

Ils sont plus demandeurs de visibilité que de relation...

Ils sont ce que l'on appelle une *société de masse*.

Un peuple a une culture, une société de masse n'a pas de culture...

Les possédants, les décideurs et les gouvernants ne veulent pas de peuples, mais une *société de masse*...

Une *société de masse* télé-tête, couine en cadence et se branche sur ce qui lumine de toutes les enseignes, se consomme sur tous les marchés...

À l'appel de ce qui corne, il y en a toujours vingt, cent, mille... Et des millions, pour télé-téter et se barder de tous les nouveaux gadgets...

À l'appel de ce qui corne, il y en a toujours – mais beaucoup moins nombreux – pour déplanter les panneaux de visibilité et répandre de la relation...

## Kumoulé

Qui est Kumoulé ?

C'est un *troll* dans les forums du Net, dans les blogs...

C'est un pourfendeur de tout, systématique et répétitif...

Ça n'a rien à voir avec un jeune de cité difficile, un poète rebelle ou un écrivain qui fait pas dans la dentelle, c'est même encore assez souvent un intello branché ou un auditeur lambda des Grandes Gueules sur RTL...

Kumoulé est bête, vulgaire, son visage n'a que deux grosses joues démesurées, une toute petite bouche ronde au milieu, pas de nez, pas d'yeux, pas d'oreilles

Kumoulé s'habille avec un slip, un boxer ou un string, ou encore, il se coiffe les joues avec le haut d'un pantalon...

Kumoulé ne cause pas avec des mots, il pète et il trampoline partout autour de lui...

Kumoulé se tortille, se dandine, se pose sur la beauté des mots et des images et des visages comme la mouche à viande sur la plaie ouverte d'un steak fendu à la lame d'un opinel...

Kumoulé pompe goulûment le chic et la classe en laissant des traînées de caca sur les étoffes délicates tissées de mots...

Kumoulé est peut-être pire qu'un mauvais président de la République ou qu'un député magouilleur...

## **Tu seras vieux dans des années où je serai mort...**

Je suis à ton idée un sombre et banal crétin...

De la hauteur de tes 25 ou 30 ans, bardé que tu es de formation universitaire, de vision politique, analytique, conceptuelle et technocratique du monde...

Tu penses que je suis un vieux...

Un vieux né à la fin des années 40 du dernier siècle, un vieux de l'ancien monde et de la culture du 20<sup>ème</sup> siècle, et sans doute nostalgique des *vieilles valeurs*...

Mais tu seras vieux, toi qui aujourd'hui bande dans tes 25 ou 30 ans...

Tu seras vieux dans des années où je serai mort...

Cette formation universitaire et cet esprit qui s'y construit, je ne les ai certes pas...

Tes voyages sont des voyages d'étudiant dans une Europe rompue à la mondialisation économique et financière, à la modernité et à la technologie de pointe...

Ou des trekkings dans des pays d'Afrique « à la

remorque » de la civilisation de l'Occident...

Mais tu seras vieux, un jour, dans cette Europe dont personne ne sait ce qu'elle deviendra, ou dans l'un de ces pays d'Afrique dont on se demande comment il survivra...

Tu seras vieux dans des années où je serai mort...

Je ne suis qu'un sombre et banal crétin...

Un petit rêveur nostalgique qui croit rêver grand...

Un vieux qui mégote sur le prix d'une nuitée dans un hôtel quand il traverse la France en évitant les autoroutes et ne peut arriver à destination que le lendemain...

Je serai mort dans des années où tu seras vieux...

Tu dis de mes journaux de voyage qu'ils sont pâles, insipides, sans vision politique, et d'une poésie qui n'a pas lieu d'être dans des récits de voyage...

Soit dit en passant, la poésie ne va pas avec la politique...

Tu dis qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une dimension de pensée et de la réflexion pour voyager...

Tu seras vieux des années où je serai mort...

Et je te dis que je me fous de ta vieillesse comme je me fous de ma mort...

Mais j'écris sur les murs...

Le World Wide Web est un mur...

Un mur qui appartient à tout le monde...

Et je serai mort dans des années où tu seras vieux...

Les murs vieillissent eux aussi...  
Ils tombent en morceaux ou d'un seul bloc...  
Et il en vient d'autres, des murs...  
Des murs qui se couvrent d'écriture...  
Des murs qui disent des rêves, des voyages...  
Sans doute aussi de la politique, de l'économie, de  
la vision du monde...

Les murs bloquent, séparent, définissent...  
Ils ont des ouvertures aménagées ou forcées  
Par lesquelles il devient possible de passer...  
Mais pour aller où...  
Tu seras vieux dans des années où je serai mort...  
Je ne suis qu'un sombre et banal crétin...  
Tu n'es qu'un foutu trentenaire de formation  
universitaire ayant fait des voyages d'étudiant...

Ou tu es un humanitaire éducateur formateur  
dans un monde à feu et à sang coupé en deux avec  
d'un côté les paradis touristiques et de l'autre côté les  
bidonvilles...

Je serai mort dans des années où tu seras vieux...

## Bibic

Il s'appelle Bibic

Enfin – nuance – « ON » l'appelle Bibic...

Ou plus précisément Bébert le Bègue l'appelle Bibic

Et Bébert le Bègue en dépit qu'il bègue et qu'il a  
une tête de chou...

« EST » du monde des Pas-Plouks...

Alors tous les Pas – Plouks appellent Bibic,  
« Bibic »...

Bibic a une grosse queue dont il ne se sert jamais...

Sauf dans ses rêves.

Et il rêve HARD, Bibic !

« Eh Bibic, qu'est-ce que tu mijotes dans ta  
marmite aujourd'hui » ?

C'est toujours la même musique

Des Pas-Plouks autour de Bibic...

Bibic a onze ans

Il a une jolie maman

Très bien habillée

Mais la maman de Bibic est enfermée avec plein  
de gens au 7<sup>ème</sup> sous sol de l'immeuble

Bibic a vu par un trou de serrure ce qui se passait  
dans les sous sols de l'immeuble

C'était comme par un œil qui traversait les  
plafonds de béton

Les gens étaient tous couchés par terre à même le sol avec les mains attachées ensemble

Et les pieds aussi...

La maman de Bibic était la seule à être assise et pas les mains ni les pieds attachés...

Les gens étaient sales

Il y avait de la poussière et on entendait des cris

Mais pas de poussière ni de traces sales sur la robe de la maman de Bibic

Il y avait des gardiens en uniforme à tous les sous sols

Avec de grands bâtons blancs et un étui à la ceinture...

Les gardiens sans arrêt allaient d'un bout à l'autre du sous sol

Comme des nageurs cent fois la longueur de la piscine avec un casque sur la tête...

À côté d'elle, la maman de Bibic avait un grand sac qui paraissait très lourd

Bibic entra dans l'immeuble par la grande porte ouverte

Bibic descendit dans les sous sols par l'escalier tournant

À chaque sous sol aucun gardien ne demanda à Bibic une pièce d'identité

Bibic arriva au 7<sup>ème</sup> sous sol

Tous les gens avaient des têtes de Plouks

Et même des zeuils noirs...

Noirs, noirs noirs !



Et au 7<sup>ème</sup> sous sol encore plus  
Bibic s'approcha de sa maman et prit le grand sac  
très lourd  
C'était tout plein de papier journal froissé dans le  
grand sac  
Bibic écarta entre les doigts de sa main gauche du  
papier au dessus  
Il y avait des liasses de billets  
Rien que des billets de cent euros  
Personne ne savait qu'il y avait tous ces billets  
dans le grand sac  
Pas même les gardiens  
Bibic et sa jolie maman très bien habillée  
remontèrent du 7<sup>ème</sup> sous sol par l'escalier tournant  
Et sortirent par la grande porte ouverte de  
l'immeuble  
Dans la rue il pleuvait  
Et des gens tiraient des coups de pistolet  
Une vache barrait la rue  
La vache avait des yeux comme les yeux d'un  
enfant triste  
Bibic se retourna  
Sa maman avait disparu  
Il ne restait plus que le grand sac plein de billets  
entourés de papier journal  
Plus de gens non plus  
Et tout un désert de portes ouvertes  
Un désert très long et très étroit  
Et Bibic s'appelait encore Bibic...

Et il était écrit au dessus de la porte d'un bâtiment  
qui ressemblait à un musée  
« Pas-Ploukthèque »

## Un ami Vosgien

J'avais dans les Vosges un ami âgé de 88 ans en 2008 qui, tout comme moi effectuait le voyage aller retour entre les Landes et les Vosges. Mais lui ne séjournait dans les Landes que de fin mai à début septembre dans une maison (une ancienne bergerie) qu'il avait restaurée et aménagée lui même...

Cet ami a disparu le 1<sup>er</sup> avril 2008. Un homme d'une grande intelligence, d'une grande délicatesse, un scientifique, un inventeur, un bricoleur ingénieux, et qui de surcroît était un homme humble et discret...

Dans les dernières années de son existence, autant dans sa maison des Vosges que dans celle des Landes ; maisons qu'il ne cessait d'aménager en artiste qu'il était et de doter de diverses commodités nouvelles, lorsque je le rencontrais j'avais l'impression que le poids des ans n'avait aucune prise sur lui...

Je ne vous dis pas le genre de conversation que nous avons ensemble lors de nos rencontres sur des sujets de philosophie, de littérature, de sciences, de géographie, d'histoire ou d'astronomie ou même encore de religion, lui qui semblait si détaché de toute foi et de tout culte... (et moi de même). Et ce regard

sur le monde, sur l'actualité, sur les évènements, sur les gens ; que nous portions et qui nous rapprochaient... Un sujet entre autres que nous évoquions avec beaucoup d'émotion et d'humour était celui de la féminité...

Un jour mon ami me confia que son voisin le plus proche lui avait déposé dans sa boîte aux lettres un petit billet l'informant que, passé 5 heures de l'après midi un arrêté municipal stipulait que l'utilisation de tondeuse à moteur ou autre engin bruyant était proscrit...

Mon ami, qui à ce moment là revenait des Landes, avec l'aide de l'un de ses fils, avait donc mis en marche sa tondeuse autour de sa maison. Il devait être dans les 4h de l'après midi, et bien sûr deux ou trois heures environ avaient été nécessaires pour effectuer le travail... En fait le voisin réside à plus de cent mètres, et mon ami ignorait totalement l'existence de l'arrêté municipal.

« Il aurait pu tout de même venir me le dire de vive voix, au lieu de déposer le lendemain matin un billet dans ma boîte aux lettres, et nous nous serions expliqués, je me serais excusé... » M'avait dit mon ami...

Les règlements sont ainsi faits qu'ils doivent être appliqués et que l'on s'y conforme... Au risque de se voir poursuivi ou dénoncé... Les règlements n'ont en général que faire de certaines particularités d'environnement et de circonstance, ou d'entente

réci-proque entre des parties qui ensemble conviennent au mieux de leurs besoins... Les règlements parfois sont aussi « bêtes » que les gens sont « de mauvais coucheurs »...

Je ne pense pas que la bêtise, la méchanceté, la mesquinerie et la médiocrité relationnelle ou même l'indifférence ou la violence directe ou indirecte... Soient une fatalité, un « ordre des choses » absolument implacable et permanent. Ce n'est peut-être là qu'une sorte de pesanteur... Une pesanteur comme un ciel gris, bas et plombé qui n'en finit pas de voiler le bleu au dessus, et existe depuis toujours...

Si ce voisin là avait su qui était vraiment mon ami, aurait-il eu le même comportement ?

Peut-être que non...

Peut-être que oui...

## Elysée, Marielle et Yucek

Yucek, dans un virage qu'il négocia mal, plia son vélo contre un talus abrupt. Par chance lorsqu'il se releva, il n'avait pas le moindre mal. Il abandonna son vélo qui était hors d'usage, les deux roues, le cadre et le guidon tordus...

Il prit son sac à dos et s'avança le long de la petite route qui descendait vers la vallée et de là, en direction de la ville la plus proche située tout de même à une soixantaine de kilomètres car dans cette contrée sauvage de moyenne montagne l'on ne rencontrait que peu de villages, et encore moins d'habitations isolées...

Il devait être dans les 8h du matin et c'était l'été, le ciel tout bleu, pas un brin de vent et un silence assez pesant.

« J'en aurai bien pour la journée entière et même jusqu'au début de la nuit, à marcher ainsi, pour atteindre la ville » se dit Yucek. Et le soleil prit de la hauteur, inonda la vallée ; la chaleur devint accablante. Et la route toute blanche et poussiéreuse, sans repères ni bornes, tournoyait dans cette vallée étroite et dénudée au fond de laquelle le lit asséché

d'une rivière serpentait entre des blocs rocheux ou des bancs de sable et de gravier...

« Zut ! Je n'ai qu'une toute petite bouteille d'eau dans mon sac, et cette eau est chaude comme une pisse d'âne fiévreux ! » se dit Yucek qui désespérait aussi de n'avoir rien à manger.

Vers 10h cependant, un bruit de moteur...

Une voiture...

À l'intérieur un jeune couple, un bébé et un chat à poils longs... Et quelques bagages...

« Où allez vous » ? demanda la jeune femme qui conduisait la voiture.

« À la ville » dit Yucek

« Montez, nous y allons aussi »...

Entre deux sacs posés l'un sur l'autre, avec le chat allongé sur la plage arrière qui étendait l'une de ses pattes et remuait sa queue, et le bébé dans son siège-berceau

qui « souriait aux anges », Yucek prit place sur la banquette arrière, non sans avoir avec beaucoup de mal, réussi à coincer son gros sac à dos entre ses jambes...

« Il s'appelle comment ? » demande Yucek.

« Minette, tout simplement ! » dit le jeune homme. « C'est une chatte que nous avons trouvée dans un garage où personne ne venait, et elle était tombée dans un bidon rempli d'huile de vidange... On venait de la SPA, on nous avait proposé un magnifique chaton qui nous paraissait « riche et

gras », trop « riche » justement... On est tout de suite partis et on a trouvé cette chatte là en pénétrant dans un garage à proximité, où l'on savait que personne ne venait, car on avait envie Marielle et moi de nous envoyer en l'air. Moi c'est Elysée, et toi c'est comment ? »

« Yucek, et je viens du Pays Haut, à plus de 300 kilomètres d'ici »...



## Les yeux des kiwis

J'arrache les yeux aux kiwis avant de les peler.

Le kiwi est un cyclope chauve sans nez, sans bouche, sans oreilles et sans corps avec un œil sur le crâne et un autre œil sous le menton...

Quand j'étais petit j'arrachai les ailes aux mouches mais je n'avais pas encore ma plus belle âme...

Sauf quand j'ai défendu une tortue maltraitée par trois galopins plus costauds que moi à la sortie du lycée Duveyrier à Blida en Algérie en 1960...

Le kiwi c'est bon pour le ventre.

J'arrache les yeux aux kiwis avant de les peler mais je n'arrachai pas les yeux aux lapins que ma grand mère me faisait tuer (c'était ainsi que dans les campagnes parfois on saignait les lapins : en leur arrachant un œil avec la pointe d'un couteau)...

ça ne sert à rien de regretter d'avoir coupé les ailes aux mouches, car ce qui est accompli ne peut plus être « désaccompli »... Ce que l'on peut faire par contre, c'est décider de ne plus jamais couper les ailes aux mouches (entre autres...)

## **Pètanouvranlefrigo (c'est son pseudo) répond au questionnaire...**

Un questionnaire « Quatre choses que vous faites souvent et quatre choses que vous ne faites jamais »...

Et voici ce que dit Pètanouvranlefrigo :

Ce que je fais souvent :

Je vais sur Face de Bouc et je ponds un placard où je raconte que hier j'avais la colique, et j'écris sur le mur de Patrick Sébastien...

Je me scotche sur un jeu de stratégie guerrière (peu importe s'il est trois heures du matin et si je suis chez de la famille)

Je vais sur un site de cul salaud

J'achète mon billet d'avion pour Caracas « à l'arrache » et par chance j'ai une réduc super !

Ce que je ne fais jamais :

Ecrire de longs mails (j'écris que 3 ou 4 mots style « Va Zeu KC »)

Aller sur des sites et des blogs littéraires

Consulter mes relevés de compte bancaire (tant  
pis si je suis en débêt)

Visiter le blog de mon tonton poète

## **Promenade autour du lac de Gérardmer**

Je ne puis passer devant ce banc là, près d'un petit pont de bois sur l'esplanade du lac de Gérardmer, enjambant un ruisseau aménagé... Sans me souvenir de ce jeudi après midi de février en 1996 lors du festival Fantastic'Art...

Un « petit vieux » de plus de 80 ans était assis sur ce banc en plein soleil. Il était tout seul et à côté de lui sur le banc, était posé un poste de radio qui diffusait de la musique « à tout bringuezingue »... Ce « petit vieux » se faisait la fête tout seul alors que passaient devant lui bon nombre de festivaliers... Et de fort chic et jolies festivalières... Qui ne le regardaient pas...

En ce tout premier jour de février à Gérardmer dans les Vosges « hivernales », le ciel était d'un bleu absolu, le soleil absolument éclatant, et la température de l'air digne de celle d'un jour de juillet... (et oui, dans les Vosges, il peut faire ce temps là en février ; tout comme neiger un 15 Août à la Roche du Diable entre Gérardmer et le col de la Schlucht !)

J'ai senti à ce moment là, devant ce banc devenu orchestre et en face de ce « petit vieux » devenu « vacancier sur la côte d'Azur au lac de Gérardmer »... Que la solitude pouvait être dans la vie d'un être humain ; aussi étrangère, aussi absente ou aussi inconsistante que l'ombre d'un visage dans la lumière d'un été Vosgien en plein hiver...

## **La liberté est trop belle pour que l'on fasse n'importe quoi avec**

En écrivant ceci : « la liberté est trop belle pour que l'on fasse n'importe quoi avec »... C'est avec une « certaine émotion » que je l'écris (et que bien sûr je le pense)...

« N'importe quoi », c'est en fait ce qui fait perdre son sens à la liberté. Et la liberté perd son sens à partir du moment où celle que l'on prend fait perdre celle des autres...

La liberté n'a que faire de toute « morale », de tout code social, de toute « éthique », de tout principe ou de tout règlement régissant la vie des hommes... Elle n'est pas l'affaire d'un seul et unique « acteur », elle est une conscience vive et aiguë de l'existence de l'autre. Elle est la plus grande richesse que les hommes sur cette Terre puissent partager.

Et dans le partage de la liberté, dans le vécu de la liberté, dans ce qu'implique la liberté dans la vie des hommes, c'est à dire dans la conscience, dans la responsabilité et dans la réflexion qui lui sont inséparables ; elle abolit les frontières, les tribunaux, les états, les lois, les gouvernements, les polices et les armées...

## **Eveillé et écoutant, dans les rumeurs de la nuit...**

Dans « David Copperfield » de Charles Dickens, un passage me revient souvent en mémoire tout au long de ma vie...

Celui où le personnage principal du livre évoque son camarade (ou ami) s'endormant toujours dans la même position, de côté, et son bras étendu hors du lit, la tête reposant sur ce bras...

Beaucoup plus encore que les mots même de Charles Dickens dans ce passage, mots sobres et émouvants dans leur simplicité et dans leur précision, évoquant si bien l'être endormi... C'est le sens profond, c'est l'atmosphère, c'est la poésie de ce passage qui me frappe et dont je ne cesse de me souvenir...

Les êtres endormis dans la position où ils se trouvent comme d'instinct, de préférence ou d'habitude ; m'ont toujours ému.

Lorsque j'étais pensionnaire au lycée Victor Duruy de Mont de Marsan entre 1962 et 1967, éveillé au milieu de la nuit dans les rumeurs et dans les ombres de la nuit, je regardais mes camarades endormis, j'écoutais leur respiration, et en ces

moments là il me venait de « grandes pensées », une émotion étrange et très belle, et il me semblait alors que tout ce qui vivait en chacun d'entre eux, de ces êtres si animés dans les cours de récréation ; me parvenait comme des secrets chuchotés à l'oreille, ou comme des dessins d'enfant suspendus dans un petit coin de grenier où personne ne va mais un petit coin de grenier devenu soudain accessible...

Et j'eus par la suite, quelques années plus tard, la même impression, la même émotion, à ces camarades d'auberge de jeunesse endormis, rencontrés au hasard de quelque route...

Leur respiration devenait parole. Et alors je sentais tout ce qui vivait en eux... Dans le silence de ces nuits d'été que des matins très clairs venaient bien vite peupler d'oiseaux et éclairer de la lumière du jour. Et le jour était toujours nouveau, tel un jour empli de tout le passé, de tout le présent, de tout l'avenir à lui seul...



## Lézard lumineux

On l'appelle « le lézard lumineux »...

C'est un colporteur qui fait les fêtes, les foires, les marchés, dans tout le pays environnant...

Au feu d'artifice du 14 juillet, à celui du 15 Août, à tous les feux d'artifice que font tirer aux fêtes d'été, les villes du pays ; « Lézard lumineux » (on ne lui connaît pas d'autre nom) se promène avec son « petit bazar » retenu par deux bretelles devant lui... Et bien sûr, outre les sucres d'orge, les sucettes et les peluchettes de son petit bazar, il propose aux enfants ses « lézards lumineux » qui déjà avant que ne tombe la nuit noire et étoilée, « lument » en dansant ou virevoltant...

Zéralda, la petite voisine de palier de Lézard lumineux, une gamine polissonne et effrontée, se doutait bien que Lézard lumineux – en particulier les soirs d'orage – « lument » sa femme. Ces soirs là en effet, s'écoulait une fluorescence bizarre sous la porte de l'appartement de Lézard lumineux... Et dans cette fluorescence semblaient ruisseler comme depuis une source jaillissante, des murmures et des halètements...

Alors un soir d'orage, Zéralda « colla un œil » sur le trou de la serrure et vit...

Dans le bâtiment des WC publics, le soir du 14 juillet après l'orage de la veille, l'on pouvait lire cette inscription sur la porte, à l'intérieur :

*« Il lui fait des Amériques sur ses robes chic, il s'enfonce en elle comme dans une Afrique dont il étreint le cœur et l'âme et fait luminer le ventre, et dans sa déchirure il lézarde en éclaboussant ses bleus, ses verts et ses rouges jusqu'à les confondre en une incandescence blanche... »*

## Visages à peine entrevus

Fragrances aussi fugitives qu'agréables

Ces visages passent, soudainement fous, heureux de dire bonjour, de dire qui ils sont...

Mais qui dans les jours qui caracolent puis s'éloignent, ne viennent ou ne reviennent plus...

Et l'on ne sait pas, on ne sait plus...

On croit, on pense, on « échafaude », on médite, on se met en transe, on oublie...

Un visage à peine entrevu, qui nous a montré sa petite lumière, qui nous a souri... Et que l'on aurait pu aimer...

Est-il vraiment perdu ?

## Le silence, le bruit

Le silence est un désert, le bruit est l'expression du monde...

Nos nuits d'été même claires et étoilées sont devenues aussi tristes que les nuits d'hiver sous la pluie.

Le « tut-tut » des crapauds dans nos jardins les soirs de juillet lorsque tout au loin roule doucement le tonnerre et que l'air se met à sentir la pluie, ne s'entend plus...

Les nuits d'été ont perdu leurs coassements, leurs stridulations, leurs caquètements, leurs cris et leurs chuchotements...

Les jours d'été eux aussi, n'ont plus de grillons sous l'herbe ni de ces gros lézards verts au ventre jaune traversant les allées de nos jardins...

Le silence est un désert, une solitude immense, une marche forcée le long de pistes qui n'existent pas ou qu'en rêve l'on trace...

Le bruit est l'expression du monde d'où et de quelque être qu'il vienne...

Le bruit est un murmure, un chant, un cri, des voix, un éclatement, un déchirement...

Le bruit même discordant, même celui d'une conversation animée entre jeunes au milieu de la nuit dans un camping...

Est parfois plus supportable que le silence subi dans la solitude...

## L'Œuvre

Cette vision de l'œuvre...

Œuvre de peinture...

Œuvre d'écriture...

Œuvre de musique...

Cette vision de l'œuvre selon Emile Zola dans son livre L'Œuvre...

Cette vision de l'œuvre je la partage.

Et non seulement je la partage mais j'y souscris, j'y adhère...

L'œuvre n'est point « de quelque académie que ce soit » même si l'Académie reconnaît l'œuvre.

L'œuvre n'a que faire des académies, des modes, du marché ; du pompon à tirer assis sur quelque dada du manège...

Dans leurs couleurs vives et éclatantes, montrant leurs dents toutes blanches en un rire débile et figé de créature fantasmagorique de fête foraine, les dadas de manège branlent sur leurs selles des rêves prêt-à-porter et des images sautillantes de séries télévisées dans les têtes chevillées au ventre...

L'œuvre c'est la vie exprimée, peinte ou mise en musique sans faire partie d'une école, sans se laisser

emporter par un courant, sans ressentiment, sans amertume, sans mise en scène...

L'œuvre porte en elle sa propre émotion, sa propre vérité et ne juge pas le monde ni les gens. L'œuvre serait plutôt amoureuse du monde sans rien attendre du monde en retour de ce qu'elle donne.

Il y a dans l'œuvre du désintéressement, parfois de la dérision, de la violence, une rage de s'exister et de se répandre dans le cœur des gens... Ou du silence, du renoncement, du recueillement, une intimité.

Mais il y a toujours dans l'œuvre de la passion...

La même passion naturelle, instinctive et vitale que celle de l'être venant au monde en brisant sa coquille, en déchirant sa chrysalide, en passant sa tête entre les lèvres écartées au bas du ventre de sa mère...

L'artiste, la femme ou l'homme d'écriture, le musicien, le sculpteur, le poète, l'artisan, par sa facture, par son œuvre ; se réconcilie avec ce que parfois il balaye devant lui ou piétine dans son emportement...

Car l'œuvre éclate telle une orchestration et déclare sa vérité, sa neutralité, son indépendance, sa liberté en face d'un monde qu'elle rejoint, qu'elle comprend et qu'elle représente par la peinture, par l'image, par la musique.

L'œuvre n'est pas uniquement une affaire d'artistes identifiés, officiels ou reconnus, qui auraient seuls la possibilité et l'autorisation de se produire devant un public en fonction de références ou de notoriété acquise.

L'œuvre existe par elle même par sa force, sa réalité brute, sa singularité... Elle est l'empreinte, la trace, la signature de ce qui vit en son créateur...

Voici ce qu'écrivit Emile Zola dans son livre L'œuvre, page 106, collection Livre de Poche (classiques de poche) :

*« Ah, tout voir et tout peindre ! reprit Claude, après un long intervalle. Avec des lieues de murailles à couvrir, décorer les gares, les halles, les mairies, tout ce qu'on bâtera, quand les architectes ne seront plus des crétins ! Et il ne faudra que des muscles et une tête solides, car ce ne sont pas les sujets qui manqueront...*

*Hein ? la vie des pauvres et des riches, aux marchés, aux courses, sur les boulevards, au fond des ruelles populeuses ; et tous les métiers en branle ; et toutes les passions remises debout, sous le plein jour ; et les paysans, et les bêtes, et les campagnes !... J'en ai des fourmillements dans les mains. Oui ! toute la vie moderne ! Des fresques hautes comme le Panthéon !*

*Une sacrée suite de toiles à faire éclater le Louvre ! »*



## Du Pue-Haut au Luit-Bas

Tout en haut au dernier étage de la grande pyramide, dominaient les Mythes et les Zélytes...

Et ce dernier étage puait, puait...

Puait de toutes les odeurs des Mythes et des Zélytes...

L'on avait nommé cet étage le Pue-Haut.

Au Pue-Haut, les Guignols qui montaient applaudir et bisser les Zélytes, et se morphaler de Mythes... Étaient devenus des Gugnols.

Des Gugnols dont les cheveux gris sur leur crâne et les chevaux gris trottant dans leur tête, avaient viré au gru...

Au Pue-Haut des Gugnols Grus désormais, l'on y attentait aux mœurs des bas étages, jugées trop enguignolées, trop grises d'un bleu soufreteux et poussiéreux.

Au Pue-Haut des Gugnols Grus, les Mythes et les Zélytes se congratulaient les uns les autres en se plantant des plumes au cul... Ou se broyant les ailes entre Zélytes, se puant de pubes entre Mythes...

En face de la grande pyramide, dans le hall d'entrée de l'Hôtel du Merdier, facedeboucait

l'hôtesse d'accueil juchée sur un tabouret dans son tailleur strict et invitant les Gugnols Grus à prendre l'ascenseur express pour le Pue-haut.

Un petit toutou cagneux fila entre les jambes d'une grande Gugnole gruse chicquement vêtue et pissa dru sur le plancher de l'ascenseur qui, au lieu de monter au Pue-Haut, descendit vers les sous-sols enlumines.

Au dernier sous-sol l'ascenseur se fracassa et le petit toutou, éclaboussé de lumière, mordit au cou les Gugnols et les Gugnoles étendus raides morts...

Et l'hôtesse qui susurrail dans son portable « Ils arrivent »... !

Mais les Mythes et les Zélytes avaient déjà auprès d'eux, d'autres Gugnols venus ceux-là en fauteuils volants depuis la terrasse de l'Hôtel du Merdier.

En bas, tout en bas, au Luit-Bas des Guignols Blancs, il y avait un Guignol Noir armé d'un lance-pierres qui canardait les lampions afin que ne demeure dans les sous-sols, que la seule lumière du ciel descendue au Luit-Bas, mais encore empourprée de feux rouge-sang...

## Les filles des années 70

Elles avaient toutes, vu « Le docteur Jivago », visité la cathédrale de Strasbourg, elles étaient pour bon nombre d'entre elles, catholiques pratiquantes, souvent timides, aimant la lecture et le tricot, les promenades en forêt... Elles avaient toutes « une peur bleue du grand méchant loup », elles préparaient un trousseau pour « quand elles se marieraient », avaient un « coquet livret d'épargne » ; elles étaient « mademoiselle joliment arrangée dans un petit studio », rêvaient d'une belle maison, d'un bon mari gagnant bien sa vie, voulaient des enfants, un grand chien ou peut-être même un cheval ; ne se rendaient jamais aux manifestations et ne faisaient pas grève, aspiraient à une meilleure promotion dans leur travail...

Et pourtant leurs tartinettes battaient comme des castagnettes sous de beaux rêves tendres si joliment guirlandés de petits dessous...

Quel crétin ce Jean-Charles ! Lui qui rêvait – cet anarchiste et poète incurable qui ne possédait qu'un sac à dos et un vélo et qui n'habitait au jour le jour

que dans des auberges de jeunesse – lui qui rêvait à s'en faire des cartes de France dans ses culottes – d'une fille « bien »... Il en avait trouvé une, chic et classe, gentille à en crever de régal, et pas emmerdante pour deux sous question principes, bondieuseries et autres « sens-du-monderies chocolat-glacées à flanquer la colique trois jours après »... Elle s'appelait Craqueline et elle était infirmière dans un hôpital de banlieue pourrie...

Le Jean-Charles, il avait été reçu dans la famille de Craqueline, et invité, et écouté car il était poète... Et la Craqueline avec sa frêle silhouette, son joli visage, ses fringues chic, sa petite voiture, et sa « vision du monde » si peu dérangeante, et sa gentillesse de fille simple... Elle « en pinçait » ma foi, pour le Jean-Charles !

Un jour elle l'avait accompagné jusque sur le quai du port d'embarquement : il se rendait en Angleterre par le ferry avec son vélo.

Quel crétin ce Jean-Charles ! Il ne lui a même pas envoyé une carte postale, depuis le fin fond des Highlands ou de la verte Erin !

Et quelques années plus tard lors d'un « coup de blues » un jour de pluie, claquemuré dans sa piaule et aux prises avec une solitude viscérale, il s'était décidé à lui écrire une lettre de dix pages, ayant retrouvé son adresse dans un vieux carnet... Une lettre qu'il soigna, qui fut presque un « monument littéraire »... Mais à laquelle il n'eut jamais de réponse...

*« En souvenir de Jean-Charles, un copain anarchiste et poète, sac à dos et vélo, qui revenait de Grèce où il avait vendu son sang pour acheter à bouffer, et rencontré au centre de tri postal PLM à Paris... Il a fini par en trouver une, par annonce, dans une agence matrimoniale catholique et « bien pensante ». Il m'a invité un jour chez lui, présenté sa femme... qui effectivement, était « très chic, très simple, très gentille et pas emmerdante du tout, avec un joli visage... Et catholique pratiquante »*

## Un premier mai de la CGT

À Senones, un dimanche en 1983...

Trois semaines auparavant j'avais dit à ma femme : « Si nous n'avons rien dans le frigo ce jour là, nous irons à Senones où la CGT organise une manifestation populaire et propose un repas ».

Tel était le programme de cette mémorable journée : un apéritif en plein air, avec un grand discours pour commencer, sur la place du bourg, puis un repas en commun autour de longues tables, et diverses manifestations ou expositions, ventes de livres et de gadgets...

J'avais envoyé mon bulletin de participation au siège de la Fédération à Epinal. Cinquante francs pour le repas (par personne). Et je m'étais encore inquiété de savoir si pour mon fils de trois ans, je devais aussi donner cinquante francs...

Au jour dit, par un beau soleil nous arrivons à Senones le cœur en fête. Un rapide tour de ville et nous voilà sur la place puis dans la rue principale... Aucune décoration, pas de musique, pas d'affiches... Renseignement pris, il y avait bien en effet sur la place

de la mairie, quelques baraquements : la guitoune de l'apéro, un modeste chapiteau, une tribune découverte et tout de même... pas mal de monde !

Nous débarquons ma femme et moi, avec nos « idées de gauche » voire un peu « anar sur les bords », la bouche en cœur, l'âme en liesse... J'achète à un « vieux camarade » au visage noueux et ravagé un brin de muguet rachitique – qui « schmuctait que dalle » – avec trois clochettes minables... « Y'en avait presque plus à cette heure, du muguet, tout était liquidé » qu'ils ont dit les mecs !

Et l'apéro quelle affaire ! C'était « à l'œil »... mais fallait voir ! Une bousculade monstre, enfin je parvins à me faufiler jusqu'au comptoir en planches. Un demi doigt de Suze, de Martini ou un quart de rouge au choix... Et deux ou trois assiettes de pique-nique emplies de sortes de frites sucrées.

Une « faune hétéroclite » d'humains coiffés pour la plupart de casquettes et scotchés aux pulls et aux vestons de badges rouges ; quelques clodos du coin qui s'étaient donné rendez-vous, des poivrots « piliers de bistrot » tout heureux de se « rincer la gueule à l'œil »... Et tout de même... quelques filles chic, bien sapées, de jolies femmes, un peu de « beau monde quoi ! »...

À l'heure présumée du repas nous approchons du lieu du festin... Au premier étage, au réfectoire du collège.

Nous arrivons, de nombreuses personnes avaient pris place et certaines en étaient déjà au dessert, au

fromage... Une fille au visage chevalin et aux longues dents, enveloppée d'un immense tablier à carreaux, nous place au fond de la salle. Nous attendons vingt minutes et v'là le « casse-dalle » qui se radine : salade de crudités portion ultra congrue, cassoulet en boîte William Saurin... Et au dessert, plus de fromage (il n'y en avait plus), plus de salade, mais en remplacement, une glace en carton comme un pot de yaourt aplati... Et le pinard : dix francs, en sus et servi dans une carafe de 50cl à moitié pleine (du « gros rouge » à 10 degrés du « Père Mathieu »)...

Pour finir nous attendîmes le café – qui ne vint pas – suivant de nos yeux les allées et venues de trois ou quatre serveuses bénévoles... De « petites jeunettes » en mini jupe aux cuisses comme des troncs d'érable et chaussées de bottines en plastique.

Avec ma femme on s'est regardés : nous étions tout tristes et tout déconfits... Elle avait mis une belle robe ; on arrive là dedans de tout notre cœur et de toute notre âme, des idées de fraternité plein les poches, pensant trouver chaleur humaine, réconfort et vraie communication... et au lieu de tout cela, nous tombons dans une ambiance « t'as pas cent balles » !

Arnaqués de première, on nous avait glouglouté notre gentillesse avant même que nous l'exprimions !

Dans l'après-midi le temps se gâta, il fit vent et froid, une bise glaciale et de gros nuages menaçants prirent d'assaut le ciel radieux du matin qui se mit à rétrécir encore plus vite que notre enthousiasme



initial. Nous nous réfugiâmes sous une toile de cirque battue par la bise au milieu de la place : étalage de bouquins, de revues et de journaux ; discours de quelques leaders...

Vers 5h de l'après midi fut annoncé un théâtre de guignol devant lequel tous les enfants et leurs parents prirent place, assis à même le sol (heureusement il ne pleuvait pas)... Les marionnettes représentaient des personnages historiques, un

Louis XVI ventripotent, des nobles ficelés comme des saucissons dans un char à bœufs et conduits à la guillotine...

Et en fin d'après midi, bal populaire sur la place.

Une musique pop, boum zing krak, un vacarme de tous les diables, une sonorisation catastrophique... personne ne dansait ; les mecs et les nanas juchés sur des mobs bricolées, ou affalés dans la tribune, sirotaient des canettes de bière ou de coca...

Nous avons filé, ni vu ni connu...

## Facteur à Sarlat

Autrefois lorsque l'on demandait à un enfant ce qu'il voulait faire plus tard, il disait : « docteur, pilote, ingénieur, pompier »... Ou plus rarement, facteur à Sarlat... Peut-être parce que ce gosse là, il avait été impressionné en voyant dans les rues de Sarlat, le facteur, ce personnage si populaire sur son vélo et entrant dans toutes les maisons...

Et c'est curieux, l'on posait toujours cette question du métier futur aux petits garçons, et presque jamais aux petites filles auquel cas ces dernières répondaient : infirmière, hôtesse de l'air...

Les temps ont changé... De nos jours les enfants disent « je veux être artiste » ou « je veux être champion »...

Artiste... Voilà que derrière ce mot magique se profilent toutes sortes d'aspirations : artiste de scène, chanteur, écrivain, musicien, poète, équilibriste, humoriste, dessinateur...

Champion... Encore un mot magique... Champion de quoi ? De foot, de tennis, de natation, de danse, star, chef de bande ?...

Alors autrefois pour devenir docteur, pilote ou ingénieur, il fallait « bien travailler à l'école », passer son

bac, aller en fac de médecine, être reçu à Polytechnique ou aux Arts et métiers...

Et aujourd'hui pour être champion ou artiste, il ne faut peut-être que passer par la Star Ac, ou avoir été sélectionné sur un terrain de jeux... Mais cela fait tout de même « bien du monde au portillon », bien plus que du temps des « docteur, pilote, ingénieur, pompier » ou des « infirmière, hôtesse de l'air »... Et pour le « facteur à Sarlat » c'est encore peut-être plus « problématique » puisque les facteurs de nos jours, n'entrent plus dans les maisons et qu'on en voit même sur des scooters avec des tenues d'extra-terrestres et des casques à visière noire...

À défaut de devenir artiste ou champion, on fait chômeur, Errémiste ou serveur dans un bar ou employé de banque ou vendeur de fringues et de gadgets dans les villes touristiques... Ou encore on « fait un bouquin », on « violonise », on écume les forums sur le Net, on fait des blogs...

De toute manière, « tout le monde veut être quelque chose que tout le monde ne fait pas »...

Ils étaient durs – et pas si « moraux » que l'on dit aujourd'hui – ces temps de jadis !

Ils sont « eaux de vaisselle » et « crevettes qui sentent le sexe sale » ces temps de maintenant !

## Trou de bale

Il était une fois un trou du cul qui pensait...

Et pour un trou du cul, aux dires des trous de bec bien dessinés... Penser c'est un péché, cela pue et dérange !

Au lieu de vous péter un fa dièse bien naturel dans une réunion mondaine, ça vous fait un vent musiqué de prose qui vous fouette le visage.

Peut-on étrangler un trou du cul qui pense ? Le boucher d'un suppositoire afin qu'il ne fasse que des la mineur, le planter sur un vélo sans selle afin qu'il largue ses vérités dans le tube et n'empêche pas de pédaler ?

Un trou du cul qui pense ça fait perdre aux cervelles le sens des points cardinaux.

Un trou du cul qui pense ça gêne les trous du cul ordinaires qui pètent avec le cul des autres...

Un trou du cul qui pense ça se laisse pas forcément baiser sur des couchettes de première classe...

Un trou du cul qui pense ça n'a pas de religion, ça pète sur la politique et sur la morale et c'est moins hémorroïdé qu'un trou du cul qui se prend pour une cervelle.

Un trou du cul qui pense ne laisse souvent rien d'autre à son notaire que la peau dont il est fait...

## **Le rapport de forces**

Le vrai rapport de force, c'est le mur des peuples...

Des peuples non pas en armes mais partout debout dans le monde, les yeux regardant droit devant et jamais un seul instant baissés, les bras jamais croisés dans l'attente de ce qui peut tomber du ciel – soleil pluie grêle ou vent – mais tendus et les mains pétrissant la pâte ; exerçant une pression croissante vers l'espace central du cercle infernal où se tiennent retranchés ceux qui tiennent les fusils, l'argent, les marchés, les dividendes d'actions, les promesses scélérates et ce pouvoir de domination qu'ils ont sur le monde.

## **Compètes, podiums et vase sacré**

Ce qui pète le monde, ce sont les compètes, les podiums et le vase sacré ! Et l'on a inventé – du moins *certain ont inventé* – le « coaching », le « timing » et les consultants... D'où cette rage, cette fureur, cette prédation à une « excellence au delà de l'excellence » pour être le meilleur, ce meilleur qui ne suffit jamais, ce meilleur qui se tortille comme un ver cannibale dans les viandes déchirées...

Les compètes font de l'humain une machine, les podiums font des pantins gesticulants et le vase sacré c'est pour recueillir les oboles jetées par les foules.

## Affreuseries de la vie...

Les petites « bintzeries » de la vie quotidienne, à poil dans l'appart'!

Toutes ces singeries civilisées entre voisins de palier ou dans le hall de la mairie !

Nénés qui frétilent au dessus d'une poêle à frire !

Jolie femme qui pète !

Bel homme qui rote !

Fromages qui puent et longues traînées brunes sur le verre du grand pot de moutarde presque vide !

Frigos qui fleurent, la porte un instant entrebaillée !

Assiettes de la veille au soir enduites de beurre d'escargot refroidi !

Salades composées barbouillées de mayonnaise rose au jaune d'œuf et aux crevettes puant le sexe sale sur des assiettes en carton posées sur les genoux, une fesse sur le canapé en face de la télé !

Pourvu qu'il y ait un trou et que ça fleure bon la fesse fraîche !

Haleines de bébés-dinosaures au p'tit dèj, en pyjama fripé et gratouilles les ongles noirs dans l'entrejambe !

Café au lait tiède « peuhant » en surface et tartines beurrées au munster avancé !

Le choc des viandes sur un lit défait qui pue la sueur et le foutre !

L'ordi qu'on rallume, une canette de bière à côté du clavier, en bermuda de clown torse à poil à midi moins le quart quand toute la famille et les invités sont prêts à se mettre à table !

Cartons de pizza balancés de la bagnole sur le trottoir et cendriers vidés au feu rouge !

Coups de klaxon et appels de phare rageurs de jeunes et vieux chauffards mâles, imbéciles et pressés !

Pourvu qu'il y ait un trou et que ça fleure sexe la fesse !

Pourvu qu'il y en ait pour moi !

« T'as pas cinq euros, je vais chercher un DVD ? »  
Glapit « Bac plus 2 » vautre sur le canapé devant la télé !

« Ah, putain qu'elle est lourde la carafe d'eau ! »  
Gémit le pauvre vieux au bras tremblant et fragile comme une allumette en paille, à la table de réfectoire de la maison de retraite !

« Merde ! Y'a plus un radis sur le livret bleu d'la mémé ! » Crie comme un putois le jeune neveu aux dents longues et au portable 3G plus !

« Alors il se maille le cul ce connard ? » Gueule comme un veau, de la vitre baissée de sa bagnole, le trentenaire bouffé de crédits et pressé d'enfiler le rond-point !



C'est contre toutes ces « affreuseries », déjà, qu'il faut se battre ! Qu'il faut se révolter !

Et que ça pique sur la joue des aficionados de toutes ces affreuseries comme la grosse mouche réveillée qui, d'un brusque et insolent bourdonnement, saute au visage depuis le pli de la toile où elle était lovée, en embuscade !

Jusqu'à ce qu'un « Slip Bingo basse taille/ Bac plus 2 pétant devant le frigo ouvert » ou qu'une « Troune du Cune tout aussi Bac plus 2 et soft citadine/portable 3G/ Macdo/ Macdrive » ou encore qu'un « p'tit costard attaché case/crédit conforama/télé home cinéma/ pressé dans les rond-points », en prenne plein la poire !

Pour que la carafe d'eau soit plus aussi lourde sur la table de la maison de retraite !

Pour qu'il y ait un peu plus de « chic », de « classe » et de gentillesse entre les gens que nous sommes !

Ça n'a l'air de rien, mais ça commence peut-être par un coup de brosse à dents avant le p'tit dèj, le pet qu'on retient, l'ordi qu'on allume pas avant de se mettre à table, et tous les coups de klaxon rageurs en moins !

« Parole, parole... » chantait Dalida !

« Bagnole, bagnole... klaxonne, klaxonne... Télé, oh Télé, c'que t'es laide... » Chant'-je !

## La parka disparue

Inès ne retrouvait pas la parka de sa fille Émilie...

La veille dans l'après midi étaient venus Isabelle et Yves leurs amis, avec leur fille Célestine...

Et Célestine quelques semaines plus tard, avait écrit à Inès pour lui dire la joie de ces retrouvailles par cette magnifique journée de fin Août. Isabelle et Yves, Inès et Alain, ne s'étaient pas revus depuis le déménagement d'Inès et Alain en février de l'année d'avant...

La lettre de Célestine était demeurée sans réponse...

Lorsqu'Isabelle et Yves étaient revenus de vacances début septembre, Isabelle eut un appel au téléphone, d'Inès : « Dis-moi, ta fille, n'aurait-elle pas pris la parka d'Émilie pour s'en faire un doudou avant de s'endormir ? Tu m'avais dit que ta fille se faisait un doudou de tout ce qui lui semblait pelucheux et doux ? C'est curieux, après votre départ j'ai voulu faire un peu de rangement dans la maison et je ne retrouve plus la parka d'Émilie ! »

Et Isabelle avait répondu : « Non, ce soir là, je m'en souviens, Célestine s'est mise au lit en tenant entre ses mains le peignoir de bain d'Yves »...

Une parka tout de même, dans un sac de voyage

ou dans un coffre de voiture... Cela ne serait pas passé inaperçu !

Il n'était venu personne durant les deux semaines précédant le séjour d'Isabelle et Yves, chez Alain et Inès...

Alors ?

Alors quoi ?

Amis, ils avaient été si proches !

Ah, cette parka !... Un drôle de « doudou », bien rugueux et bien coupant sur ses bords durcis, qui met un terme à une relation d'amitié !

Et les années passèrent...

Célestine ouvrit un blog... Un blog immense, un blog de poète, un blog d'écriture et d'images...

Inévitablement, le blog de Célestine comme une pluie de confettis, neige les mots de Célestine en petits flocons qui jamais ne fondent... Et tombent tels des oiseaux de passage sur les bords de fenêtres...

Et dans le blog de Célestine il y a l'histoire de la parka disparue, une histoire comme tant d'autres, recouverte de tous ces nouveaux flocons du jour.

Célestine avait seulement changé les prénoms.

Ah, le hasard, le hasard !... Un simple « clic » sur une ligne dans une page de moteur de recherche... Et voilà que saute sur l'écran le blog de Célestine avec l'histoire de la parka disparue !

## Le ballon de gosse éclaté

Un sourire, un regard, un effleurement de lèvres, une main tendue et prête à toucher, une voix... Rien de tout cela ne peut passer à travers l'écran d'un ordinateur...

Il y a bien Web cam (et autres technologies) mais bon...

Tout au plus (ou au mieux) peut-on *écri-sourire, écri-regarder, écri-lèvrer, écri-toucher, écri-visager...*

Et si tout, dans le réel comme dans le virtuel, n'était qu'étroites et lumineuses chimères ? Chemins de poussières d'étoiles éclatées sciant en musique l'espace cosmique ?

De toute manière quand la purée est partie, que les tartinettes ont fini de castagner, que le rêve s'est envolé... Cela ressemble à un petit bout fripé de ballon de gosse éclaté...

Il faudrait déjà que ce qui s'écrit, se dit et se diffuse, puisse s'habiller comme des femmes agréables à regarder...

Parfois, il arrive qu'un espèce de clodo se plaque sur la vitrine, se mette à saliver devant un mannequin joliment arrangé, puis brise la vitrine et se barre avec

le mannequin sous le bras jusqu'à une cabane dans les bois, une cabane connue de lui seul, lui, le clodo...

Les « Conventionots », ces êtres qui ne sont ni des clodos ni des barjos ni des « Ulumunus »... Et qui n'ont pas – en apparence – de « vices méchants »... Ne brisent pas les vitrines et ne se barrent pas avec le mannequin joliment arrangé sous le bras pour s'y jeter dessus dans la cabane au fond des bois... Mais ce sont eux, les « Conventionots », qui sont la loi du monde, cette loi du monde bardée de religion, de morale et de repères sécurisants, et qui poncent les planchers pour que disparaissent les traces des rêves...

## Le petiot

Il a sept ans ce dimanche, le petiot...

Sept ans... En fait il en paraît treize, le petiot...

Il sait déjà tout... Enfin... comme on peut « tout savoir » à l'école de la rue ou dans les grandes classes de la Maternelle... La Télé, les potes, la « shoote », les filles, les combines et les petits trucs... la vie quoi !

Il a sept ans ce dimanche, le petiot...

Et en ce jour si beau, beau et chic comme une robe de maman, en ce jour doré tout empli des fragrances de toutes les feuilles à moitié mortes de l'automne... L'on a fait venir toute la famille à la maison pour un grand déjeûner dans le grand salon... Et l'on a mis les grandes rallonges à la table.

Papa en costume, Maman dans sa robe chic, Mamy dans son tailleur de trente ans de mariage, Papé dans sa belle salopette de saltimbanque (Papé est un artiste), les grand'tantes engoncées dans leurs vestes étroitement boutonnées, Petite Mémé dans son éternel grand tablier noir fraîchement repassé, le Vieux Pépé dans sa veste de velours noir à grosses cotes (il a pris son accordéon), Tonton en knickers et bottes de cuir et de larges bretelles sur sa chemise...

Et Tatie, la jeune et affriolante Tatie, la nouvelle amie de Tonton en ensemble pantalonant...

On n'a pas fait venir les petites cousines (les filles de Tonton)... Elles sont en fin de carrière de rougeole et toussent encore, et c'est Ursuline, la voisine de palier de l'HLM de Tonton qui les garde... et leur fera des crêpes...

Ah les petites cousines ! Le petiot, une fois, il les a troussées dans la cave !

La Tatie en ensemble pantalonant, elle a peut-être un joli visage et des fesses qui tournicotent... mais qu'est-ce qu'elle est tarte !

Au gâteau bien plantureux, architecturé comme une tour de Babel, rutilant de crème rose et toge d'évêque, surmonté de sept bougies bleues... Le petiot a soufflé très fort... Mais ce sont les yeux de sa maman qui ont donné de l'élan à son souffle... Jamais, jamais, il ne lui avait vu ces yeux là, à sa maman... C'étaient des yeux qui balayaient d'un seul coup toutes les sciences des potes, de la Télé et de l'école de la rue... Et ça faisait un bien fou, une fulgurance...

Elle portait une très jolie robe, très bien coupée, maman...

Au gâteau, il n'avait plus faim, le petiot... C'est que... après trois fois du rôti et des frites...

À la cantine il donnait toujours sa part de gâteau à l'un de ses camarades. Mais il brandissait une pancarte « rabiote » quand venait le plat de petits pois ou de patates ou de pâtes ou de carottes...

Au gâteau, une fois soufflé les bougies, il disparut sous la table, le petiot...

Et personne ne s'inquiéta désormais de ce qu'il fit, le petiot, sous la table...

Il se sentait un peu flou, le petiot...

Et toutes ces grandes personnes qui discutaient sport, politique, actualités, événements de la ville...

Par moments, de grands éclats de rire...

Des rires qui ne le faisaient pas du tout rire, le petiot...

C'était bien, sous la table, tout de même !

Il lui vint un souvenir...

Il avait trois ans passés... Papa et Maman suivaient à la télé une émission de variétés... Il était assis en tailleur en face d'un vieux train dégingué aux gros wagons cabossés et aux rails disjointes... C'était du plancher à l'époque, dans le salon...

Il venait de faire pipi dans sa culotte et à portée de ses bras, il y avait un tas de vieux journaux... Il avait froissé les feuilles de papier journal et épongé tout autour de lui, le pipi répandu en étalant les feuilles mouillées jusqu'au plus loin possible... ça lui avait beaucoup plu... il en avait eu le zizi tout dur... À l'école maternelle, Mario son copain lui avait raconté que les grands quand leur zizi devenait dur, ça faisait du lait qui sentait une drôle d'odeur...

Il avait fait pipi dans sa culotte, tout doucement, comme s'il essayait de se retenir mais que ça coulait quand même...



Alors que les rires caracolaient au dessus, d'un bout à l'autre de la table, et que Tonton racontait une histoire salée en faisant sa grosse voix... Il vit, le petiot, devant lui, tout près, vraiment tout près... les jambes de sa maman, croisées, si belles, si belles... et nues... jusqu'aux genoux où s'arrêtait la robe...

Il se sentit envahi d'un bien être fou...

Quand il se « touchait le pipi » les matins où il restait au lit jusqu'à dix heures, ça lui faisait du bien... Mais pas à ce point là, comme ce dimanche après midi sous la table, près des jambes de maman...

Il n'avait même plus besoin de se toucher... Il en suffoquait, il en râlait... Et très vite – mais vite comme dans un grand train express lancé à toute allure mais où, de la vitre du compartiment le paysage ne défile plus du tout – son zizi aussi dur qu'une barre à mine se mit à tressauter, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois... dans sa culotte.

C'était comme si le zizi avait traversé la culotte, s'était dressé jusqu'aux genoux de maman, et doucement frotté du bout, au bord de la robe...

Personne n'a jamais, jamais su... Maman, à ce moment là, riait si fort, à cent lieues de pensée de son petiot !

Et le petiot, il a plus jamais essayé de trousser ses petites cousines dans la cave ou ailleurs en quelque endroit « défendu »...

Le petiot, « ça », ça lui est resté...

Le copain Mario il avait dit : « les grands font de

la purée, et les vieux quand on leur a gratté le crapaud, ça tressaute à sec comme aux gosses »...

Ah le petiot !... S'il avait pu faire de la purée, pour ses sept ans ce dimanche, ça aurait traversé la culotte et giclé sur le bord de la robe de maman...

Elle a jamais su, maman...

Petiot, il a fait un coquillage secret rempli de bonbon venu des étoiles, caché entre des planches d'une cabane qu'il ne fait visiter à personne...

Ah, le petiot, le petiot !

Et au fait... La petiaude ?

Ah, les vieux, les vieux !

Et au fait... Les vieillettes ?

## Dans dix mille ans...

J'ai imaginé l'être humain dans dix mille ans...

Voici ce qu'écrivit, en l'an – non pas de grâce puisqu'il n'y a plus de religions – 12997, un exilé sur le satellite Ramsès IV où vivent les Interdits (les exclus, les renégats, les révoltés, les réprouvés de la Terre et des Mondes Artificiels) :

« En ce temps là (il y a plus de dix mille ans) étaient les Riches et les Pauvres... Ou ce qui revenait au même, les Privilégiés et les Subissants... Les gens vieillissaient (ils appelaient cela le vieillissement)... Lorsque les gens parvenaient à un âge d'environ soixante années après leur naissance, leur apparence se dégradait et ils devenaient selon la terminologie de l'époque, des vieillards... L'on voyait d'ailleurs de plus en plus de ces « vieillards », souvent âgés de plus de cent ans...

Depuis environ un millier d'années sur la Terre et sur les Mondes Artificiels, l'humanité est divisée en deux castes : les Immortels et les Mortels...

« Riche » ou « pauvre » n'a aucun sens de nos jours... Toute la différence de nos jours tient en

l'existence des deux castes... Mais où se situe exactement la différence entre les Immortels et les Mortels ? Car les Immortels meurent tout de même puisque l'altération des tissus cellulaires après s'être considérablement ralentie vers l'âge de soixante années après la naissance, reprend subitement un jour, de telle sorte que l'Immortel s'effondre alors sur lui même en quelques minutes, devenant un cadavre... Il en est de même pour les Mortels !

En vérité la différence est dans la durée : les Mortels pour la plupart d'entre eux, s'effondrent sur eux-mêmes dès qu'ils approchent ou dépassent l'âge de cent ans

après leur naissance... Alors que les Immortels (qui font et sont la Loi du Monde) passent les siècles et les millénaires... Ainsi, certains de nos actuels Immortels ne savent pas s'ils disparaîtront par exemple, en 14337 ou en 17522...

Pour accéder à la caste des Immortels, les postulants, au préalable sélectionnés par des Juges réunis en concile, étaient autorisés à subir une intervention biochimique modifiant leur code génétique. À la suite de cette intervention et selon ce qui avait été décidé par les Juges, les Immortels alors, dépassaient l'âge de cent ans et leur disparition (qui n'était cependant pas programmée) pouvait intervenir aussi bien cent ou deux cents ans plus tard, que mille ou deux mille ans plus tard...

La différence est aussi dans la répartition entre les Mortels et les Immortels : les Mortels constituent environ 90 pour cent de l'ensemble de l'humanité...

Lorsque les Bioscientifiques, il y a de cela plusieurs milliers d'années avaient élaboré, puis généralisé le « Processus » (et donc mis fin au « vieillissement ») l'on ne parlait pas encore de « castes »... Il y avait bien sûr, les Mortels et les Immortels mais du fait de la sélection considérée « juste et normale », d'assez nombreux Mortels et Immortels disparaissaient en définitive dans un espace de temps aussi grand que celui de plusieurs générations d'anciens mortels d'avant la mise au point du « processus »... Ainsi des Immortels « mouraient » à l'âge de 190 ans, et des Mortels « vivaient » jusqu'à 215 ans, par exemple...

La notion de « caste » n'est intervenue que peu à peu, insensiblement... Jusqu'au moment où l'on s'aperçut que certains scientifiques, écrivains, poètes, artistes, philosophes, hommes politiques d'envergure, intellectuels, chercheurs et savants, médecins de renom, ingénieurs et découvreurs... vivaient bien plus longtemps que les autres humains plus « ordinaires »... Alors on définit nettement la caste des Immortels et la caste des Mortels... De telle sorte que la sélection fut plus « sévère », que les Immortels « moururent » en général beaucoup plus tard, et que les Mortels n'eurent plus guère de chances de « vivre » au delà de cent ans...

Il y eut ensuite au fil des siècles, à dire vrai en 2 ou 3 siècles seulement, une évolution des valeurs, des modes,

des besoins, des aspirations et des projets... Une évolution « déliquescence » et même « vertigineuse » (dans le même genre que le déclin de l'empire romain)...

De nouveaux Immortels apparurent... qui auparavant seraient demeurés de simples Mortels... Des êtres veules, sans consistance, brutaux, jouisseurs, dominateurs mais sans aucune envergure d'esprit ou de cœur...

Et des Mortels par contre, qui auraient dû faire partie de la caste des Immortels, telle qu'était à l'origine la caste des Immortels... atteignaient à peine l'âge de cent ans, s'effondrant soudainement sur eux-mêmes... et dont les œuvres ne furent jamais connues car c'étaient les Nouveaux Immortels, désormais les Maîtres du Monde...

J'étais devenu en 12997, un Mortel jugé « trop dangereux » parce que susceptible de détrôner par la puissance de mon œuvre, tous ces Immortels inconsistants ou prédateurs faisant et étant la Loi du Monde... L'on m'accusa d'entraîner les autres Mortels à renverser les Immortels et à faire devenir les Mortels, des Immortels répartis en une seule caste selon leurs différentes dispositions et talents tous aussi nécessaires et utiles ; un grand procès eut lieu et je fus condamné à finir mes jours sur le satellite Ramsès IV...

Mais parmi les Immortels, il en est qui sont mes amis et œuvrent contre les autres Immortels...

Je pense à ces anciennes civilisations humaines d'il y a plus de dix mille ans, à certains peuples dont les chefs disaient qu'ils étaient des sorciers et se mettaient des plumes de grands oiseaux autour de leur cul et de leur tête...

## **Un visage surgi d'un bouillonnement de souvenirs**

Ils sont du même pays, de la même région, de la même ville... mais sans doute pas du même quartier...

Ils étaient l'un à côté de l'autre dans un camping, en vacances sur la côte Vendéenne... Ils s'étaient échangé des livres, et durant les quinze jours qu'ils passèrent l'un à côté de l'autre, avec d'autres vacanciers amis occasionnels et de passage, un soir ils se réunirent et organisèrent un barbecue. Ils prirent ce soir là, des photos et rirent et conversèrent jusque tard dans la nuit... Ils firent même, ensemble, un jour de pluie, une excursion pédestre par des chemins côtiers, et un autre jour ils déambulèrent entre les étals d'un marché local...

Dix ans plus tard ils se rencontrèrent tout à fait par hasard dans la galerie marchande d'une grande surface commerciale d'une ville située dans une région proche de la leur...

L'un reconnut l'autre mais l'autre ne réagit point...



Dix ans c'est un gouffre !

En dix ans l'on oublie – du moins pour l'un – ce qui a pu pour un temps, le temps d'une rencontre, relier des êtres entre eux...

Ainsi les rêves prennent-ils feu, puis emportés par le temps deviennent ils d'autres rêves qui ont éteint ceux d'autrefois...

Ainsi s'établissent des liens entre des personnes qui, un temps, vécurent ensemble, et ces liens perdurèrent-ils une saison, puis une autre saison... Et ainsi dans cet espace qui est celui du temps, de ce temps qui passe et que l'on compte en mois et en années, les liens disparaissent-ils, et parfois cependant il demeure de ces liens, comme une trace à peine visible de pas sur la poussière d'un chemin...

Tout ce qui exista entre l'un et l'autre, en vacances d'été dans ce camping sur la côte Vendéenne, ne fut pas anodin... Et cette brève rencontre dix ans plus tard dans la galerie marchande d'une grande surface commerciale, est, en rapport de ce qui jadis fut, totalement surréaliste... dramatiquement surréaliste...

Et que dire, que penser, que faire alors... ou ne pas faire ?

L'un était devenu pour l'autre un étranger...

Un visage surgi d'un bouillonnement de souvenirs, un visage tout à fait par hasard entrevu et dont le regard s'il eût été perçu – et sans doute l'a-t-il été – aurait été ressenti comme une intrusion dans une vie présente...

## Du rouge dans le tableau

J'ai mis du rouge dans le tableau  
De ce rouge là, oui !  
Du rouge comme si je ne voyais que ce rouge là  
Même si je mets dans le tableau  
D'autres couleurs  
J'ai esquissé dans le tableau des formes et des formes  
Des formes entremêlées  
Des formes désordonnées  
C'était le rouge, ce rouge là, dans mon tableau  
La couleur dominante  
La couleur pressée au couteau  
La couleur tracée et griffée au burin  
J'ai mis du rouge, ce rouge là  
Dans le tableau  
Le tableau qui demeurera toujours inachevé  
Battu par le temps  
Battu par les regards  
Et les regards ne disent pas ce qu'ils voient  
Que peuvent-ils dire d'ailleurs  
L'on ne sait, l'on ne voit  
Que les rouge ou les couleurs qui peuvent faire dire  
Et qui appellent à dire dans toutes les couleurs

Ah, si !  
L'on dit parfois  
Dans la couleur du temps ou du jour  
La couleur qui coule  
La couleur des rumeurs  
La couleur dont on dit  
Qu'elle est celle de ceux qui savent peindre  
Peindre pour des regards qui aiment à être léchés  
Oui, j'ai péché ce rouge là  
Je l'ai torché partout sur le tableau  
Je savais ce que l'on en dirait  
Je savais surtout ce que l'on n'en dirait point

Et merde  
Vous me faites chier  
Avec vos podiums  
Avec vos compètes  
Avec vos vases sacrés  
Avec vos références  
Avec vos petits froncements de nez

Et si, de vous, j'aimais le rouge  
Ou la couleur  
Que les couleurs du monde  
Ont dilué ou décoloré

## **Vous, chacun d'entre vous...**

J'ai dit, écrit et répété que Dieu... Je n'y crois pas...

C'est sans doute vrai... Et c'est sans doute faux...

Sans doute vrai parce que le Dieu des chrétiens, le Dieu des juifs, le Dieu des musulmans, et tous les autres dieux... Je n'y crois pas.

C'est sans doute faux parce que si Dieu c'est ma femme et mon fils, mes proches parents, mes amis (et même mes « non amis »), si Dieu c'est vous, chacun d'entre vous (et même chacune de toutes ces personnes dont je n'ai jamais entendu parler et que je ne rencontrerai jamais)... Alors ce Dieu là, j'y crois et c'est le mien... Ce Dieu là je lui écris ou lui parle...

Dieu c'est vous, chacun d'entre vous, et même mes « non amis »... Et je trouve que c'est là, une « assez belle définition de Dieu »... Et je n'en connais... et reconnais pas d'autre...

Partant de l'idée que Dieu c'est vous, chacun d'entre vous, Dieu n'est donc pas « forcément bon »... Mais c'est Dieu, tel qu'il est... Et donc, un interlocuteur.

## Pâquépapikpac

Pâquépapikpac

Toute la frangue en messe et en cloches

Pâquépapikpac

Ils vont jamais à la messe et ce dimanche là ils y vont

Pâquépapikpac

Cela est juste et bon

L'élévation

Le sermon

Pâquépapikpac

Toute la frangue en messe et en cloches

Filles et femmes en voilettes et grand chic

Pâquépapikpac

Cela est juste et bon

Même con

Même sans purée

Pâquépapikpac

Le kiki qui fait tic tac dans le futsal

En tressaute déjà tôt matines du radada d'après midi

Quand les cloches feront la sieste

Pâquépapikpac

Le penseau bedonne de pensées pieuses

Juste le temps de l'élévation

Cela est juste et bon  
Même pauvre comme Job sur son tas de fumier  
Pâquépapikpac  
Toute la frangue en messe et en cloches  
Le papa Raffarin n'avait pas sucré le lundi  
De paquépapikpac  
Et le mardi qui vient  
On retrouve le cul à la racaille  
Et on remet cent balles dans le dada  
Pâquépapikpac  
Mardi c'est reparti  
Pour une crade messe dans la frangue en détresse  
Et rebelote  
Pâquépapikpac  
Gare au dix de der

## **La petite pièce à changer, dans la grande machine**

Cela se passait au dernier étage d'un très grand immeuble aussi haut que par exemple, la tour Maine Montparnasse à Paris...

Il était intérimaire et polyvalent dans cet espace de bureaux et de postes de travail s'étendant à perte de vue tout au long de l'étage, le dernier étage de l'immeuble. Des cloisons et des parois en verre, ou des rideaux à lamelles métalliques séparaient les postes de travail sans les isoler les uns des autres et l'ensemble de l'espace de travail paraissait constituer une structure homogène et complexe. De nombreuses personnes travaillaient dans ces « alvéoles », ou y exerçaient une activité intense, bruyante, et surtout fébrile, ponctuée d'ordres secs et brefs aboyés par des microphones ou de petits haut-parleurs. Les gens en tous sens effectuaient d'une alvéole à l'autre des déplacements rapides et les visages étaient crispés, tendus, tordus.

Son poste de travail se trouvait près de l'une des fenêtres de l'immense salle. Alors que l'environnement était ultramoderne, les fenêtres semblaient dater d'une

autre époque, s'ouvrant avec difficulté en manœuvrant une grosse poignée rouillée. Dans son bureau en dessous de la fenêtre il y avait un radiateur en fonte de chauffage central, assez haut. De telle sorte qu'il était mal aisé d'ouvrir la fenêtre.

La fonction qu'il exerçait au sein d'un Système et d'une Structure très complexes d'activités diverses, était imprécise mais multiple, si multiple qu'il devait à tout instant réagir en des situations totalement imprévues, difficiles, contraignantes, épuisantes et rébarbatives, sous la menace permanente, les directives contradictoires, parfois incompréhensibles, les ordres secs, brefs et brutaux de ces diffuseurs automatiques qui aboyaient sans cesse et ne laissaient aucun répit.

Entre autres fonctions ou tâches répétitives, on lui en avait rajouté une, depuis peu de temps, et qui était d'une importance capitale pour le fonctionnement du Système. Cela consistait à changer assez souvent un tout petit élément dans une machine énorme, une petite pièce pas plus grande qu'une tête d'épingle, selon une procédure délicate exigeant beaucoup de patience et d'attention. Il n'avait pas été formé pour ce genre de travail, et le mode opératoire n'était pas très clair. De plus, cette tâche, incluse dans un programme en perpétuel changement, d'activités précises et très diverses, pouvait par omission ne pas être effectuée, auquel cas c'était la catastrophe, parce que la grosse machine se grippait et il s'ensuivait toute une cascade de dysfonctionnements à tous les niveaux de la Structure et



du Système. En outre, les gens qui travaillaient dans le Système ou y exerçaient leur activité se trouvaient alors directement touchés, sensibilisés par les conséquences des dysfonctionnements. Cela pouvait aller jusqu'à la perte de leur emploi ou leur exclusion de la communauté.

Si l'on oubliait une fois, une seule fois, de changer le petit élément, le lendemain cependant, il existait tout de même une procédure de secours qui permettait à la grosse machine de fonctionner partiellement. Alors les conséquences, bien que significatives, n'étaient pas trop catastrophiques. Cette petite pièce ne pouvait être utilisée que le jour présent, et pas un autre jour.

Dans l'engrenage et dans la complexité des fonctions, des responsabilités, des tâches répétitives et de la diversité des mécanismes, avec cette réactivité imposée par les situations les plus inattendues, les plus absurdes aussi... Il n'était guère possible d'assurer un service « sans failles »... Les erreurs, les oublis, ne pouvaient être que fréquents, générateurs de « stress », de dysfonctionnements et de préoccupations épuisantes.

Le patron du département structurel dans lequel il travaillait était une jeune femme assez séduisante, agréable en apparence, très bien habillée, mais très « dans le sens du monde », c'est à dire parfaitement « bien dans sa peau », sûre et inféodée aux valeurs du Système, et cherchant visiblement à « monter plus haut » dans la hiérarchie. Elle était hypocrite et

cauteleuse. Les gens qu'il côtoyait paraissaient sympathiques et il les connaissait depuis longtemps. Mais il ne les percevait que selon leurs apparences...

Ce qui devait arriver, arriva...

Un jour il oublia de changer la petite pièce. Le lendemain ce fut le branle-bas de combat. Cela le perturba au delà de toute mesure, d'autant plus que tous ces longs mois précédents de « stress » quotidien l'avaient peu à peu usé. Et il découvrit alors les gens tels qu'ils étaient, au fond, sous leur véritable jour : égoïstes, individualistes à l'excès, uniquement préoccupés de leurs besoins et de leurs aspirations, moqueurs, cruels, indifférents, hypocrites, ne se référant qu'à des critères d'appréciation et de jugement, des idées et des opinions qui étaient ceux du « sens du monde ».

Pour comble de malchance il s'empêtra dans la procédure de secours... Plusieurs situations inhabituelles, totalement imprévues et ayant exigé beaucoup de réactivité l'avaient absorbé à un point tel, qu'il n'avait pas pensé de suite à la Machine. Aussi ce matin là, le préposé à la manutention des rouages de la Machine, qui avait une tête de brute, l'apostropha sévèrement et lui asséna : « Ah, on est beau... cette fois, on peut tous plier bagage, on est bons pour se retrouver tous dehors... »

Alors en un éclair voici ce qui se passa dans sa tête : puisqu'il venait de commettre l'irréparable et que désormais l'existence n'avait plus aucun sens dans cet univers absurde, il décida de se précipiter vers la

fenêtre, de l'ouvrir et de se jeter dans le vide. Pour cela il devait se hisser sur le radiateur, agripper la poignée rouillée, ouvrir la fenêtre et prendre appui sur le rebord afin de sauter...

Il pensa cependant que, le voyant faire, les autres se tenant à proximité et réalisant qu'il allait sauter, réagiraient et que l'un d'eux tenterait de le retenir juste avant... Mais il sentait bien aussi, que c'était là un pari impossible, et d'un geste déterminé il saisit la poignée, ouvrit la fenêtre et monta sur le radiateur en déchirant son pantalon et en s'écorchant, prenant appui sur le rebord... Et bascula dans le vide.

Personne ne s'était précipité vers lui afin de le retenir. Alors, comme suspendu dans le vide, à une hauteur vertigineuse, il vit le sol, la rue, les voitures, en dessous, et il sut que c'était trop tard. Sa dernière pensée fut une vision précise de ce qui allait se passer : les gens, consternés, hypocrites, devant son cadavre disloqué et qui disaient « Pour si peu, tout de même ! »

Lorsque cette dernière vision s'évanouit, aspiré dans le vide, avant de sombrer dans l'inconscience, de s'écraser brutalement au sol, il ne regretta plus d'avoir sauté...

L'enquête effectuée par les Autorités conclut à un acte désespéré et délibéré consécutif à une situation ressentie comme intolérable et traumatisante. À aucun moment dans les interrogatoires, durant l'audition des témoins l'on pensa que les personnes présentes au moment du drame auraient pu intervenir.

## La vieille voiture

Il marchait sur une plage, au bord de l'océan... En un pays inconnu et rien, le long du rivage, ne lui permettait d'identifier le lieu en lequel il se trouvait. C'était un rivage rocheux et non loin de la plage étroite au sable terreux, sale et jonché de détritux, au dessus d'un assez vaste terre-plein s'étendait une terrasse rocheuse, presque plate, sur laquelle était garée sa vieille voiture toute cabossée et tachée de rouille.

Trois énergumènes à la mine patibulaire s'invectivaient, se poursuivaient, se lançaient des cailloux, tout autour de lui sur la plage. Puis les trois types montèrent sur le terre plein, avisèrent la vieille voiture, firent un cercle autour d'elle ; l'un des types parvint à ouvrir une portière, mit le moteur en marche, les deux autres s'engouffrèrent un moment dans la voiture, ressortirent, reformèrent le cercle, et celui qui l'avait mise en marche la fit tourner sur elle même comme une toupie, très violemment, en faisant « miauler » atrocement le moteur, fumer le capot, les roues, imposant à l'embrayage une souffrance insoutenable.

Il arrive en courant, armé d'un long bâton noueux et fourchu, récupéré sur le sable, se précipite sur les types qui s'éloignent un peu de la voiture, porte des coups violents par la portière vitre baissée, à la tête de celui qui se trouvait au volant. Le type sort brusquement de la voiture, rejoint les autres.

Ce qui l'enrageait le plus, c'était que cette vieille voiture lui rendait encore service et qu'il en avait besoin. Il monte dans la voiture, referme brusquement la porte car ils étaient encore là, tout près, les salauds, faisant cercle autour de lui, le narguant, le menaçant... Alors, fou de rage, ivre d'une violence inouïe, il tourne la clef de contact, appuie sur la pédale d'accélération et dans un miaulement, un hurlement de moteur et de ferraille, il « fonce dans le tas ». Il en percute deux, qui volent à trois mètres au dessus du sol avant de retomber disloqués et bouscule l'autre qui tombe et passe sous les roues, puis il s'éloigne, les laissant blessés, en sang. Il vit dans le rétroviseur, que l'un d'entre eux avait la tête éclatée.

La nuit tomba rapidement, il roula sans éclairage, emprunta plusieurs petites routes désertes, changeant de direction aussi souvent que possible, ne sachant plus désormais où aller dans ce pays inconnu... Un chemin étroit et tortueux dans un paysage d'arbustes et de buissons épineux enchevêtrés le conduisit vers une forêt inextricable et très dense dans laquelle il entra, suivant une piste défoncée. Tout à coup devant lui, en haut d'une côte courte et raide, s'ouvrit une

fenêtre de ciel, entre les feuillages épais des arbres... Il accéléra, comme pour « avaler » cette côte, mais c'est un abîme dans lequel la voiture plongea et lui dedans, un abîme vertical, un mur de roches, de terre et de racines... et tout en bas, très loin en bas, une nappe floconneuse de brumes grises... ou de cendres, ou de vapeurs bleutées... Une étrange nappe de ciel brouillé, toute éclaboussée de fluorescences vertes...

## Les deux abîmes

C'était un train d'un seul wagon. Et dans ce wagon il était accroché et penché vers l'extérieur sur le bord de la fenêtre brisée d'un compartiment. À ses côtés se tenaient également trois autres personnes elles aussi accrochées à la fenêtre et en même temps, à ses épaules. Au dessous d'eux, une grappe de gens accrochés aux jambes de ces trois personnes et très curieusement le wagon n'avait pas de plancher. Vers le bas, du côté de l'intérieur du wagon, s'ouvrait un abîme incommensurable, tout noir, qui semblait ne pas avoir de fond, ni de limites. La grappe de gens accrochés, également, n'avait pas de fin, non plus. Sur le rebord de la fenêtre des morceaux de verre brisé, tranchants, aigus, de formes diverses, s'enfonçaient dans ses bras, lui déchirant la paume des mains. Les trois autres personnes à ses côtés avaient les mains déchirées et elles s'efforçaient désespérément de se hisser comme lui sur le bord de la fenêtre pour se pencher vers l'extérieur.

Mais il était difficile, sinon impossible, d'envisager de sauter par la fenêtre. Car le wagon sans fond, vu depuis l'extérieur, semblait suspendu, en équilibre

instable, ne tenant que sur un rail à peine posé sur un socle d'éclats de roches et en contre bas, à environ un mètre du rail, s'ouvrait un ravin ou plutôt un gouffre dont la pente abrupte, caillouteuse, était par endroits recouverte de buissons épineux, de ronces, de petits arbustes desséchés et tordus. Il ne pouvait pas voir depuis le bord de la fenêtre, le fond du ravin. Sur les éclats de roches et les pierres acérées qui constituaient une bordure étroite le long du rail ainsi que des éboulements vers le ravin, il remarqua une substance visqueuse, glissante, comme un verglas épais. Et ce verglas était lui-même criblé de tessons de bouteille, d'éclats métalliques tranchants et lumineux.

Il sentait bien qu'en dessous de lui dans la grappe des personnes agglutinées, quelques unes de ces personnes faisaient des efforts désespérés pour s'accrocher et grimper les unes sur les autres afin de parvenir toujours un peu plus haut vers le rebord de la fenêtre. Mais ces personnes ne savaient pas ce qu'il y avait dehors.

Que faire ? Sauter, rouler en boule sur les éclats de roche hérissés de morceaux de verre, puis, inévitablement, tomber dans le ravin ? Ou se maintenir, de plus en plus en plus déchiré, perdant du sang, sur le rebord ? Et pour finir, lâcher prise, entraîner dans une chute sans fin, tous ces gens, vers un abîme incommensurable ? À son avis, s'il devait y avoir un « fond » quelque part, ce ne pouvait être que du côté du ravin...



La grappe des personnes agglutinées faisant chacune d'entre elles des efforts désespérés pour grimper par dessus toutes celles qui précédaient et ainsi se hisser peu à peu plus près du rebord de la fenêtre... Était interminable à ses yeux et représentait un poids énorme à soutenir et à entraîner... Il réalisa que pour passer d'un abîme à l'autre, soit de celui s'ouvrant à l'intérieur du wagon et qui n'avait pas de fin, à celui s'ouvrant à l'extérieur et qui avait peut-être un « fond »... il aurait fallu que le rebord déchiqueté et tranchant de la fenêtre s'abaisse au moment du passage, de l'interminable passage de la grappe des personnes accrochées les unes aux autres...

La seule alternative qui s'offrait à lui, dans une logique aussi évidente que froide, était de se couper brutalement de la grappe des personnes agglutinées, et de sauter, lui et les trois autres personnes l'accompagnant, délivrés du poids énorme de la grappe... Mais il y avait encore, avant la chute le long de la pente abrupte du ravin, cette bordure étroite et hérissée d'éclats tranchants, le long du rail paraissant suspendu... Et qu'en était-il en vérité, du « fond » de l'abîme s'ouvrant à l'extérieur ?

## La clef perdue

Avec sa femme, il avait décidé d'aller se promener du côté de L..., une petite bourgade située à quelques kilomètres de l'océan. A un certain moment il fut préoccupé par un problème de clef oubliée ou perdue, et se souvint très précisément de l'endroit où cette clef devait se trouver. Il dit alors à sa femme : « reste ici, j'en ai pour une demi-heure aller retour et je te rejoins près de l'église ». Ils demeuraient à M... tout près de L... et la clef perdue selon lui, se trouvait dans l'herbe tout près de la porte de leur logement...

Il prit place dans la voiture, une vieille Renault, et fonça donc vers M... Quelques kilomètres plus loin dans une ligne droite, alors qu'il roulait à 110 kilomètres à l'heure, la pédale d'accélération se bloqua au plancher sur une simple pression de son pied, et il fut emporté par la vitesse sans avoir la possibilité de ralentir. La pédale restant comme obstinément vissée, clouée au plancher, il vit que l'aiguille du compteur atteignait le chiffre de 180. Il ne maîtrisait plus rien, entraîné dans cette vitesse vertigineuse, figé, glacé d'effroi, réalisant qu'il allait mourir, c'est à dire s'écraser contre un arbre ou contre une autre voiture.

La route, entre L... et M... n'est pas une route pour une telle vitesse : impossible de distinguer les bas-côtés, du milieu de la chaussée, à cette allure là. Il semblait que la voiture dans sa trajectoire, prenait toute la largeur de la route. Inévitablement, quelqu'un allait survenir en face.

Ce fut une très jeune femme, dans une petite voiture, qui survint, et en l'espace d'une fraction de seconde, il put apercevoir le visage de cette jeune femme. Dans cette même fraction de seconde, il réalisa qu'en explosant lui-même, il allait du même coup faire exploser aussi ce visage... C'était comme s'il entraît tout droit dans cet « enfer » dont parlent les religions, un enfer absolu... Parce qu'il savait comment cet accident serait interprété : l'on ne dirait pas autre chose que : « il roulait à une vitesse excessive, ce fou, il s'est tué, mais il a tué en même temps une jeune femme qui revenait de son travail et regagnait son domicile. » Même sa femme ne comprendrait jamais pour quelle raison il roulait aussi vite ni ce qui avait bien pu le prendre, lui qui n'aimait pas la vitesse et ne prenait jamais de risques.

La toute dernière vision qu'il eut avant le choc, fut celle de la silhouette agitée de sa femme, effectuant pour la dixième fois peut-être le tour de la place de l'église, inquiète de son absence prolongée... Et ces éclairs bleus de girophares balayant les arbres...

## Les deux maisons

La maison dans laquelle il vivait n'était ni celle où il avait vécu dans le Nord de son pays ni celle où il s'était installé dans le Sud de ce même pays. Il ne reconnaissait d'ailleurs pas le pays où il vivait à présent. Cependant cette maison semblait être les deux à la fois, celle du Nord et celle du Sud... Selon un arrangement complètement différent. Et dans cette maison un soir d'été, régnait une animation inhabituelle : des gens de plusieurs époques différentes de son existence, qui étaient des parents, des amis ou même de vagues connaissances, en

assez grand nombre, se trouvaient là, conviées ce soir à un gigantesque festin, avec de nombreux jeunes garçons et filles, qui eux, semblaient être des camarades de sa fille âgée de 18 ans et de son fils de 24 ans. Tous étaient étonnamment sympathiques, très joyeux, très drôles. Ce n'était pas, à proprement parler, comme une fête ordinaire dans le genre des fêtes que l'on fait, pour un anniversaire ou tout autre événement. C'était, bien sûr, une fête, mais l'on sentait que cette réunion avait un but, une finalité, laquelle, il ne savait pas.

Toutes les pièces de la maison n'étaient meublées que de tables et de chaises... Pas de lits non plus, mais seulement des couvertures et des tapis de sol un peu partout, dans les couloirs. Tout ce qu'il y avait à manger se trouvait réparti sur toutes les tables. Il régnait une grande luminosité, par d'immenses baies vitrées tout autour de la maison, et c'est cela qui différait de cet étrange mélange des deux maisons, celle du Nord et celle du Sud...

Et l'animation qui régnait ce soir là, donnait en même temps une impression de calme, de paix intérieure tout au fond de soi, et il semblait que le temps dans ses heures et même dans ses minutes, ainsi que les instants vécus... Ne pouvaient être perçus qu'en une dimension inconnue jusque là...

## La Jet Set

La « Jet Set » des plateaux Télé, des universitaires, du monde journalistique et littéraire, du Show-biz, des magazines et de la presse People... Je ressens à l'égard de ce « monde là », ce que « ce monde là » ressent à mon égard...

Il y a un véritable et profond abîme entre le monde de la « Jet Set » et le monde de l'être que je suis...

Un abîme infranchissable, sans passage et sans « pont » aucun...

Ah, j'oubliais l'essentiel : il y a aussi le monde immense, une sorte de « marée planétaire », des aspirants à la « Jet Set » (et qui sont légions), et de tous ces gens, riches ou même très pauvres et d'une vie très ordinaire qui parfois pour quelques uns d'entre eux, une ou deux fois dans leur vie se voient concéder un « petit plateau Télé » ou une apparition sur une scène publique... Et tous ces petits cadors du coin que l'on applaudit dans les fêtes de village et les manifestations socio-culturelles et les spectacles réunissant quelques dizaines de spectateurs...

La Jet Set est en vérité dans son sens exact, un

terme qui désigne un cercle ou milieu fermé dans lequel on ne peut entrer que si l'on y est introduit par une personne déjà membre de ce cercle ou de ce milieu... Et j'emploie ce terme, ici, par extension...

## **L'enfant géant et son souffle d'amoureux**

Il serre entre ses doigts la petite silhouette aux os qui craquent. Mais la silhouette ne se rompt point, son battement de cœur d'oiseau emplît le géant... Et le géant rit et pleure.

Il n'y a plus cette fragilité de l'être dans la petite silhouette... Rien qu'une grande force toute droite, souveraine, inépuisable... Que l'enfant géant vient de soulever entre ses doigts.

Lorsque transparait la fragilité de l'être dans sa voix, dans son regard, dans son visage, dans ses gestes maladroits et dans ses hésitations... Le « Kador », cette espèce d'humain qui court les rues, les publics, les marchés et toutes les petites affaires selon les arrangements ou les plaisirs qu'il cherche... Se poulèche, ses flancs vibrent de la faim qu'il sent en lui, de cet être dont il va se régaler ou qu'il va écarteler ou salir de ses baves...

Mais il ne « sévit » point que des « Kadors » en ce monde... Il y a aussi ces enfants géants au souffle d'amoureux, conscients ou non de ces étranges forces



qui les habitent ; ces enfants géants qui d'une autre manière « sévissent » (mais ne sévissent qu'aux yeux des Kadors et des Hememènes)... Ces enfants géants vibrant de toute leur âme d'une faim différente de celle des Kadors, d'une faim qui ne « prédate » pas, d'une faim qui se soulève comme une respiration d'amoureux. Alors ce qui est ressenti, ce qui émeut à la vue de cet être fragile devenu soudain si proche, fait vibrer le grand corps du géant tout entier.

Et il n'ose, l'enfant géant, approcher et encore moins toucher ce qui l'émeut autant...

Il va donc la chérir, cette fragilité apparente de l'être, la chérir d'un amour de géant, chercher à la protéger de toutes ces lèvres brûlantes qui rôdent en pleine lumière ou dans les plis mouvants de l'ombre.

Nous avons tous, parfois, de ces fragilités qui sont comme de petites plaies ouvertes sur notre peau...

Les lèvres de l'enfant géant au grand souffle d'amoureux, ne sont jamais putrides, suceuses ou buveuses... Elles se posent doucement sur la plaie qu'elles cicatrisent.

Ainsi est la faim de l'enfant géant au souffle d'amoureux : une faim qu'il communique et partage de tout son être avec l'être dont la fragilité l'émeut...

Les plus belles joies du monde sont celles qui nous viennent mouillées comme des oisillons heureux d'être nés, alors même qu'elles demeurent par nature, dures et tendues comme des bouts de bois...

## L'astronef imaginaire

C'est un astronef imaginaire. Il vient de se poser là devant moi. Je ne l'attendais pas...

Une sorte de lessiveuse avec des trous carrés et un couvercle en béton surmonté d'un périscope de sous-marin...

Cet astronef imaginaire « branle » drôlement... Comme une lessiveuse jouant à la machine à laver en phase d'essorage... Je ne sais rien des éventuels « cosmonautes » qui pourraient venir d'un autre monde, à bord de cet « autobus de l'espace ».

Seraient-ils, ces « gens », porteurs de quelque message ? Viendraient-ils d'un monde meilleur que la Terre ? Je n'en sais rien.

Le jour que j'ai devant moi est une boule de verre en deux moitiés séparées par une pellicule intérieure qui semble faite de poussière...

Ainsi est ce jour, d'une moitié de la boule, où j'ai envie de vous dire d'une voix à peine plus audible que le cri d'un oiseau : « continuez sans moi, j'en ai assez de vos indifférences, de vos mépris, de vos clameurs, de vos rumeurs, de vos humeurs et de vos agitations, je n'ai plus rien à vous dire ; je monte dans l'astronef,

je viens d'apercevoir une sorte d'échelle de corde jaillie d'un trou carré »... Et ce jour là je fonce droit vers l'astronef de tout mon être tendu vers un « ailleurs » inconnu. Et peu m'importe la destination.

De là où je serais parvenu, très peu de personnes sur la Terre recevraient un message de moi...

Ainsi est ce jour, de l'autre moitié de la boule, où je regarde l'astronef et me dis : « Non, je ne monte pas aujourd'hui dans l'astronef... Peut-être parce qu'un regard, un sourire, un visage ce jour-là, est tombé du ciel... Et non pas du « trou carré de la lessiveuse »...

Alternance entre ces jours où j'ai envie de partir dans la lessiveuse des étoiles... Et ces jours où visages et regards bouillonnant dans l'astronef de terre, me mettent des étoiles dans les yeux...

## **J'ai rien pompé à ce merdier !**

Je ne comprends pas la vie telle qu'elle nous est enseignée, avec le nuisible, le dangereux, le mauvais, le laid, voire l'inutile d'un côté ; et le bon, l'utile, le joli, le sent bon, de l'autre...

Je ne comprends pas la mort telle que la nature humaine nous la fait sentir avec la conscience aiguë de sa réalité et de son irrémédiabilité.

Je ne comprends pas la haine.

Je ne comprends pas l'amour mélangé avec le culinaire, les courses et les toilettes.

Je ne comprends pas pourquoi il faut BAC plus 5.

Je ne comprends pas tout ce qui se dit ou s'écrit et qui ne change rien ni dans notre vie ni dans la vie des gens qu'on aime.

Je ne comprends pas la politique, ni pourquoi les races, les religions, la nostalgie, le passé, l'avenir, les grandes idées...

Je ne comprends pas ce que l'on nous fait croire ni ce que l'on ne nous fait pas croire.

Je ne comprends pas les mots qui trompent.

Je ne comprends pas l'argent.

Je ne comprends pas être ou ne pas être.

Je ne comprends pas « je t'aime » à répétition comme quatre bisces vives sur les joues à chaque bonjour...

Pour qui, pourquoi, comment et ça sert à quoi « je t'aime » si après, « ça se fait la malle » ?

Je ne comprends pas ce ciel et ces rêves à ras de terre sans savoir ou sentir qu'on a des ailes...

Je ne comprends pas de vivre et de mourir, de jouir et de souffrir, d'aimer ou de ne pas aimer, tout cela dans un mouvement de soufflet de forge qui n'en finit pas de s'épuiser après avoir agité braises et cendres...

Je ne comprends pas ce monde.

Je ne comprends pas ce que je vois ni ce que je ne vois pas.

Je ne comprends pas l'enfer d'un « ici bas » ou d'un « au-delà »... Ni le paradis, d'ailleurs.

Je ne comprends pas pourquoi les élus et les pas élus, les bons et les mauvais, les beaux et les pas beaux...

Je n'ai rien compris !

Pourquoi les cons et les pas cons ?

Pourquoi BAC plus 5 et je ne sais combien d'années encore ?

Pourquoi le cancer, le sida, l'hôpital, la maison de retraite, les banlieues pourries,

le cimetière des toutous en plus de celui des humains, les œuvres d'artistes disparus valant la peau de cent mille fesses ?

Pourquoi tout ça ?

Pourquoi une belle maison, une belle bagnole,  
250 mètres carrés de surface habitable pour un tout  
seul avec piscine en plus ?

Pourquoi un loyer de mille euro alors qu'on  
gagne moins de mille euro par mois ?

Pourquoi 20 ans pour payer une baraque ?

Je n'ai rien compris !

Je suis fatigué.

Merde à la Thune !

Merde au succès !

Merde à l'inégalité de l'homme et de la femme !

Merde aux religions, merde à Jésus-de-Nazar-des-  
Mecs, merde aux prophètes !

Merde à BAC plus 5 !

Merde au pinard à 100 euro la bouteille !

Merde aux piscines privées plus grosses que des  
piscines municipales !

Merde à trois semaines en bateau palace autour  
de l'Antarctique à 35000 euro !

Merde aux ventres ronds nombril en plein milieu,  
entre maillot ultra court et pantalon moulant taille  
basse !

Merde à la Télé !

Merde au foot – fric !

Merde à la beauté sans âme !

Et merde aux Ames Vénérées !

Merde à « tu m'emmerdes » !

Merde à « je t'aime rien que pour te baiser » !

Merde aux Gros Culs dont on hume la pète  
comme on humerait une haleine d'orchidée !

Je n'ai encore rien pompé à ce merdier  
Humanusculaire... Où l'on dit pourtant qu'il y a des  
choses très belles...

## **Beau et gentil, pour qui et pourquoi ?**

Tu couines comme un petit chat, les pattes de devant tendues, à plat ventre, avec la queue en l'air et les yeux pleins d'amour... Et l'on te marche dessus sans savoir que tu existes...

Tu aboies, tu mords, tu pisses et tu chies sur le trottoir devant une charcuterie fine ou une pâtisserie... Et l'on te donne des coups de pied au cul !

Tu fais le beau et le gentil... Ou tu fais le laid et le con... Tu fais surtout Toi en pensant que... mais mon cul, y'a rien qui vient... ou des coups de tatane ou un grand silence blême.

Dans cette Europe socialement et économiquement nivelée par le bas, le boulot que tu fais ne vaut plus rien et, cadre moyen ou trouduc, chomdu ou retraité, tu es vaissellisé et tu pars en glouglou dans le grand égout puant du monde...

Se lever à 5heures du matin, rouler cent bornes aller retour en bagnole cinq jours sur sept...

Se décarcasser pour qu'enfin ça marche et que des paumés autant que des huiles se tapent sur la panse en te regardant courir...



Ou péter le vase sacré, brandir des pancartes dans les manifs, grèveter par ci par

là un jour ou deux, puer du bec sur les décolletés des femmes dans les cocktails d'entreprise, larguer une perlouze dans le métro entre deux attaché-case...

Faire le beau et le gentil... Ou le laid et le con...

Pour qui, pourquoi et contre ou avec qui ou quoi ?

C'est tout bardé de militaires et de policiers, guirlandé dans les rues de caméras, pollué de cultes et de modes et de Télédébilité, épié par les renifleurs de quartier ou de cité qui caftent aux autorités tous les couinements suspects autour des poubelles renversées...

Faire le beau et le gentil ? On te marche dessus sans savoir que tu existes ! Faire le laid ou le con, traîner la savate la bave aux lèvres, lacérer quelques mollets potelés, pisser sur les choux des platebandes municipales ? On s'en fout car l'on passe... Ou l'on sort la trique quand ça dépasse la mesure !

Entre Shopi la peau du pis, Champion la peau du croupion, Super U la peau du cul (car ils sont tous accros de nos porte-monnaies) et les panneaux géants de pub à perte de vue... Entre tous ces tarés en bagnole qui t'engueulent au moindre prétexte, ces « riche-à-crever » pleins de placements et d'arrogance, ces pauvres que s'ils étaient riches ils t'en feraient peut-être encore plus chier que les riches nés riches... Oui, il y a de quoi se taper le crâne !... Ou se murer dans sa petite forteresse personnelle, ou se silencer,

s'indifférer entre des écrans aux couleurs de lézards lumineux...

L'amour, ça paie pas ! Et quand t'es mort, c'est trop tard ! Ils peuvent se les foutre au cul, les fleurs sur ton âme !

La gueulante ça paie pas non plus ! Et quand ça rapporte que des coups de tatane, ça te rend encore plus sale cabot !

Il faut peut-être devenir poète ou artiste...

Ou menuisier ou plombier ou cafetier ou brocanteur...

## **Le Web éternise les regards qui parlent... Et les éternuements qui piaillent**

Que ce soit par hasard ou par recherche, l'on saura que tu es ou que tu fus...

Cette postérité à la quelle rêvent tous les artistes, tous les écrivains et même tout un chacun selon ce qu'il réalise en sa vie... Est devenue universelle, permanente et toute proche... Aussi proche que ce que tu vois par ta fenêtre ouverte ou par un livre trouvé ou choisi dans une très grande bibliothèque...

Et ce sont Google, tous les moteurs de recherche sur la Toile, tous les mots clefs possibles et imaginables, qui font cette postérité là...

La postérité a changé de champ visuel (ou de champ de connaissance) : elle était celle des écrivains et des artistes ou des inventeurs dont les œuvres traversaient les siècles et se répandaient de mémoire en mémoire ; elle appartient désormais à tout un chacun et elle est par une trace de toi qui demeure parmi toutes les autres traces à jamais laissées...

La postérité c'est aujourd'hui une sorte de « Bac » ou de « Deug » que tout un chacun sur cette planète

peut passer, une sorte de « Bac » ou de « Deug » dont le résultat est connu d'avance : tout le monde est reçu (avec ou sans mention)...

Alors vous me direz : “il vaut mieux être reçu avec une mention *très bien*.”... Comme si le champ visuel (ou de connaissance) de la postérité pouvait se « rétrécir » c'est à dire reprendre la dimension qu'il avait avant ! (avant Google, avant le Net, avant les moteurs de recherche, les archives et bibliothèques virtuelles, les blogs et les forums)...

Non, tant que la Toile sera, le champ visuel ou le champ de connaissance ne « rétrécira » jamais... Bien au contraire il s'élargira.

Artistes, écrivains, grands ou petits blogueurs... Quel que soit votre talent, votre « discours », votre « vision du monde », votre niveau d'études ou de culture, quoi que vous écriviez ou produisiez... ou éternuiez... Vous êtes désormais « éternaux » (c'est à dire de cette « éternité » aussi provisoire que l'existence de la Terre, du Soleil, des Hommes et des civilisations)...

Est-ce que c'était « mieux », la postérité, avant ?

Est-ce que ce sera « mieux », la postérité par Google et par le Net... Cette postérité de champ très élargi et si universel qui « reçoit » toutes les copies de Bac ? Toutes ces copies parmi elles, dont la trace « éternelle » ne fera pas la postérité rêvée mais la postérité dont on se passerait bien...

## **Un grand vol d'étourneaux**

Éternel...

Je pense à « étourneau »...

Un grand vol d'étourneaux emplissant tout le ciel...

Pas même le temps d'une aube ou d'un crépuscule...

## **Le combat est inégal mais l'espérance magnifique !**

Toute certitude heureuse, tout acquis n'est que tête de pont à tenir aussi longtemps que possible... Le combat est inégal, toujours inégal, entre cette force en soi que l'on déploie et cette force du monde qui nous bouscule...

Il n'y a pas de miracle : le meilleur en nous-mêmes ne suffit pas, aussi crédible et aussi rayonnant qu'il soit.

Il n'y a pas de miracle mais seulement une espérance magnifique, déraisonnable même.

Et c'est par cette espérance-là et tout ce qui l'anime en nous que la tête de pont parvient à tenir.

Il n'y a peut-être qu'une seule certitude heureuse : celle d'un visage ou d'un regard qui un jour, alors que rien de nous-mêmes n'était su, s'est tourné vers nous comme pour nous parler...

Sans doute y-a-t-il une manière à nulle autre pareille, de porter un regard sur un être... Alors même que tous nos regards ne sont habituellement que prières muettes ou questions ou rêves, ou viols ou

effrois ou indifférences ou encore présences de soi  
éclaboussées...

Porter ce regard là sur un être, ce regard à nul  
autre pareil ! Ce regard avec lequel on ne regarde  
jamais...

## La femme habillée

La femme habillée serait-elle plus « attirante » que nue comme un ver ? C'est possible... Lorsque ce qu'elle porte et la manière dont elle le porte lui sied au plus vrai, au plus intime, au plus émouvant de ce qu'elle est et qui émane d'elle...

Et le regard dont j'étreins alors cette femme, ce regard à oser dire vrai qui est le mien et tel qu'il respire jusqu'à même haleter, soudain jailli du ciel comme un éclair de foudre blanche, vitrifie toutes ces laideurs que j'ai du monde, éteint toutes ces violences que je porte contre le monde... Et même toutes les morts me deviennent comme irréelles ou incongrues... Et le temps qui passe n'a plus d'espace... Ce sont des hardiesses et des inspirations qui me viennent et non plus ces hésitations, ces « pourquoi » et ces « comment » si lourds à porter...

Et je me plais dans ce regard dont j'étreins une femme lorsque cette femme porte sur elle ce qui la fait être elle, elle seule au monde et pas une autre... J'aime la femme qui fait de son apparence non pas une afféterie afin de plaire devant le monde ou de suivre une mode, mais un don d'elle même, un don de ce



qu'elle porte en elle de vrai et d'unique et qu'elle exprime de la manière dont elle s'habille, se coiffe, s'arrange...

Cela dit, il y a dans la nudité quelque chose d'émouvant et d'intime qui ne devrait jamais être pornographié...

## Confession du vieux routard...

*« Au camping de la Rastaquère où hier soir je fis halte, j'aperçus une jeune femme au visage étrange, arrêtée à dix pas de ma tente et m'observant... Je venais tout juste de déballer mes quelques effets, de la carriole que je traîne derrière ma mobylette par toutes les routes de France...*

*Je sus un peu plus tard que cette jeune femme était seule car elle n'avait qu'une petite valise, un tapis de sol et une sorte de couverture matelassée... Elle s'était installée près des toilettes du camping dont je n'étais moi même guère éloigné...*

*Dans la nuit j'ai écrit dans les cabinets... Et nous nous sommes retrouvés le lendemain après midi au croisement de deux chemins de forêt, non loin de la ville, là où la veille j'avais remarqué ce matelas abandonné et cet amas de débris ménagers...*

*Sur ce matelas, bêtise une jeune femme nue sous une robe chic...*

*Ce fut comme un siècle qui coula au moment où en elle, doucement en longs jets je coulai...*

*Et je me vis avec elle, alors, comme un siècle plus tard, jeté en elle, sur un banc de métal argenté sous*

*l'abri d'une station d'accumulateurs d'énergie... Et ce qui coulait de moi sur le bas de sa robe était encore chaud comme le sang d'un oiseau, d'un oiseau tout juste déchiré... »*

C'était une décharge sauvage en pleine nature, à proximité d'une route, à la croisée de deux chemins forestiers...

Il y avait là, ce matelas abandonné, qui semblait « presque neuf » – et tout ferme – ... Et ces bidons cabossés, ces ferrailles et ces cartons...

Et il est venu, ce « fantôme », ce vieux routard tirant une carriole derrière sa mobyette... Et il s'est jeté sur la jeune femme...

Ça sera peut-être comme ça, dans cent ans, ce lieu là ! Une station d'accumulateurs d'énergie et tout un va et vient de gros autobus et de véhicules fuselés dans un chuintement feutré, incessant et déchirant des rêves...

## Est ou n'est plus ?

Comment meurt-on sur le Web ?

Tout au long du monde et donc sur le « plancher des vaches », circulent dans les feuilles de chou régionales ou nationales, notices nécrologiques et autre avis de disparition que des cartes de visite à noir liseré confirment via Sidi el Factor.

Au jour fixé pour la mise en terre ou en cendres d'un destin foudroyé ; à la queue leu leu messieurs dames demoiselles et damoiseaux en funèbre défilé, suivent le corbillard ou taillent le bout de gras sur le parvis de l'église...

« Ah ! Il était ceci... Il était cela ! »

Il n'est plus : voilà la vérité !

Et l'on le sait, qu'il n'est plus !

Ou bien on l'apprendra.

Alors c'est une affaire entendue... Et parfois, osons le dire, attendue !

Il ne dira plus rien, on le lira peut-être s'il a écrit...

Il est parti... Parti, parti !

Mais sur le Web ? Et le site, et le blog, et les forums où il s'exprimait ? Et son e-mail ?

Silence radio ! Plus d'info du jour, plus rien...

Un pseudo par ci, par là... qui peu à peu disparaît dans les fosses communes des forums de discussion... Une trappe s'ouvre par pur hasard : mots et épiluchures de mots émergent d'une vase remuée...

Le temps de tous ces mots n'est plus...

Site, blog, boîte e-mail, encore suspendus sur les fils de la Toile, ne sont plus désormais que voiles déchirés de peaux mortes...

L'on ne dit pas, alors : « il était ceci... il était cela »... Puisqu'on ne sait s'il est encore ou n'est plus... Et d'ailleurs si l'on ne le voit plus dans les forums, si l'on ne lit plus de nouveau message sur son blog ou sur son site... Se pose-t-on des questions ?

La chrysalide ne vibre plus...

La chrysalide pulsait comme le cœur d'un orchestre de fête d'été battant la même mesure !

L'on devrait peut-être sur le Web, ouvrir une nef pour y inscrire les disparus en des alvéoles reliées aux registres d'Etat Civil...

Ainsi l'on saurait... De ces chrysalides qui ne vibrent plus...

Google. fr : recherche : « la nef des disparus »... Un pseudo ou un nom... Réponse : « Inconnu à la nef » ou « Entré dans la nef le... »

Marrons nous ! Aimons nous ! Emouvons nous ! Répondons nous ! Emerveillons nous ! Filons nous des tuyaux !... Les uns les autres. Tant qu'il est temps encore ! Car dans la nef, ça sera trop tard...

## Le crash des Bleus

Et l'avion des Bleus se crasha en pleine forêt équatoriale dans une région tourmentée, inaccessible, encore inconnue et peuplée d'humains coupés du monde et de toute civilisation...

À l'aéroport de Roissy Charles De Gaulle, il n'y avait pas foule pour accueillir les Bleus... Et sur les écrans bleus indiquant l'heure d'arrivée des vols, l'on pouvait lire concernant l'avion des Bleus : « Chancelled »...

Et l'information s'abattit tout de go dans le grand hall des arrivées... « l'avion des Bleus s'est crashé »...

Que de difficultés pour organiser des recherches et des secours sur place, vu la nature du terrain dans cette région isolée du monde en pleine forêt équatoriale, au beau milieu d'une végétation inextricable !

Ils n'étaient pas morts mais seulement commotionnés... Ils étaient tous sortis de la carlingue brisée et s'étaient dirigés vers une petite clairière toute proche... Ils furent alpagués par une troupe d'énergumènes, pieds et poings liés et conduits dans un village de huttes...

Ils furent embrochés, rôtis et bouffés... Seul, Domenech quant à lui, fut bouilli vivant lié accroupi dans une sorte de lessiveuse géante...

Craquements de mâchoires, bras et jambes curés jusqu'à l'os, joues et oreilles sucées par de vieux pygmées à grosse tête ; chiens et volatiles tout autour de cette ripaille populaire, déchirant des intestins éparpillés...

## **Y'a plus d'sens !**

Il n'y a même plus de « sens du monde »... Le monde n'a tout bonnement... plus de sens...

Et notre pays, la France, la France des Droits de l'Homme, de Voltaire et de Victor Hugo... a perdu la tête !...

Il n'y aura point le 14 juillet prochain, de Garden Party à l'Elysée... mais il y a tout le reste, tout le reste qui pue le sexe sale, qui pue le fric, qui pue l'arrogance, qui s'étrangle devant le monde, du gâteau à la crème auquel il croit encore et dont il bave dans sa tête comme une queue qui a juté avant d'avoir bandé...



## **Une mort projetée et perdue dans un silence éternel**

Je me rêvai mort, d'une mort projetée et perdue dans un silence devenu éternel...

Le silence, de mon vivant, était long, mais non sans fin...

Dans cette mort là que je rêvai, il y avait ce prolongement infini de tous les silences que j'avais combattus et qui me poursuivaient...

Et il avait aussi – et c'était peut-être pire – le prolongement infini et d'une conscience aiguë, de ce silence de moi à ces regards qui m'avaient rencontré et cherché...

J'errai, mort, dans ce silence devenu éternel, ayant enfin acquis la connaissance, su le pourquoi et le comment...

Mais j'étais à jamais dépossédé de cette vie que j'avais eue.

Je n'aimai pas cette mort dont je rêvai et qui était comme un verdict sans appel possible...

Alors je m'éveillai...

J'entendis bruire l'océan sur le rivage...

## Les chauffeurs de tripes

C'est le gang des Chauffeurs de Tripes...

Ils n'agissent que cagoulés et au plus profond des nuits sans lune et sans étoiles, ces membres d'une association secrète répartis dans tout le pays en groupes organisés et déterminés...

Leur objectif ?

Traquer les délinquants sexuels pédophiles ayant été libérés à l'issue de leur longue peine de prison, ces assassins et violeurs d'enfants ayant purgé 20 ou 22 ans incompressibles, et revenus soit-disant à une vie normale dans des maisons, ou des appartements au milieu d'une population locale, et bien sûr, anonymes, non reconnus par leurs voisins...

Traquer aussi tous ces prédateurs pédophiles qui, non encore inquiétés et condamnés, donnent des rendez-vous à des enfants et entraînent ces enfants dans leurs « jeux » sexuels pervers...

Ce gang bien organisé envoie des commandos au milieu de la nuit au domicile des prédateurs au préalable repérés, ciblés et suivis à la trace... et qui sont enlevés puis conduits en des caves ou des lieux secrets... Et voici ce qui se passe dans la cave : on leur

introduit dans l'orifice anal un petit tuyau métallique dans lequel on pousse une tige de fer rougie au feu... D'où ce nom de « chauffeurs de tripes » donné à ce gang et à ces commandos cagoulés agissant dans la nuit et par surprise à l'insu de toutes les polices du pays...

Quand on retrouve les cadavres (en général au milieu des poubelles du quartier) il n'y pas de sang ni de plaies apparentes...

C'est l'autopsie (si elle est demandée) qui révélera que les intestins sont brûlés...

Et la « scène » est filmée avec un téléphone portable ou un caméscope numérique, et diffusée en vidéo pirate sur le Net, où l'on peut suivre « l'opération » dans tous ses détails... La vidéo est signée d'un visage en noir et blanc aux yeux rouges, barré en croix de Saint André aux extrémités en crochets, et accompagnée de ce slogan en lettres en forme de flammes déchirées :

*« le sucre d'orge de feu des chauffeurs de tripes dans le fondement des pédophiles assassins et des tortionnaires violeurs de femmes »...*

Avis aux réalisateurs de films d'horreur : « Les chauffeurs de tripes »...

Edouard II mourut le ventre brûlé de l'intérieur par un tisonnier rougi au feu enfoncé dans son trou de bale (c'est dans « Les Rois maudits », de Maurice Druon)... Et Ken Follet fait aussi allusion à la mort d'Edouard II dans « Un monde sans fin »...

Dans « Mort à crédit », Louis Ferdinand Céline écrit : *« c'est ingrat les chômeurs d'en haut. Ils ne me raccompagnent même pas. Je suis sûr qu'ils recommencent à se battre. Je les entends qui gueulent. Qu'il lui fonce donc son tison tout entier dans le trou du cul ! ça la redressera la salope ! ça l'apprendra à me déranger »...*

Quand aux « chauffeurs » c'est vrai qu'ils chauffaient (brûlaient) les pieds des gens pour qu'ils révèlent leur trésor caché... (et ça se fait encore)...

Mais poursuivons l'horreur jusqu'au bout...

Ces « chauffeurs de tripes » avaient acquis une certaine popularité aux yeux du grand public... Et le gouvernement, la justice, fermèrent les yeux et donc laissèrent faire...

Pour le principe (à cause des droits de l'homme et au nom de la civilisation) on prit des mesures et on fit des lois, on arrêta quelques suspects (que l'on relâcha faute de preuves que l'on ne chercha point)...

L'Eglise, représentée par Benoît XVI, ferma les yeux sur cette affaire...

Pour voir sur le Net les vidéos des œuvres des chauffeurs de tripes, il fallu payer et une société prit le marché en main... La société en question fut cotée en bourse, un fonds commun de placement fut créé et même un fonds de pension... Et de braves retraités actionnaires vécurent des dividendes (confortables) de ces placements (c'est que les vidéos rapportaient

beaucoup d'argent et que les actions de la société ne cessaient de progresser à des taux pharaoniques)...

En 1844, une controverse agitée secoua l'Eglise : Pie VIII le pape, voulut canoniser Benoît XVI... Mais un petit groupe de cardinaux et quelques associations de la « Nouvelle Ethique des Valeurs de la Civilisation » s'élevèrent contre cette décision parce que Benoît XVI en son temps avait fermé les yeux sur l'affaire des chauffeurs de tripes, et pensaient que ce « n'était pas chrétien » (ou digne de l'Homme) d'avoir « fait l'impasse » sur cette affaire...

Mais en définitive, Pie VIII fit canoniser Benoît XVI...

Petite précision : les tortionnaires d'Edouard II utilisèrent selon Maurice Druon dans Les Rois maudits, une corne dont le bout (le petit bout) avait été coupé pour que le tisonnier rougi au feu puisse passer... Et ne pas laisser de traces de brûlures au trou du cul...

## **Tous les mariages, vus d'ensemble se ressemblent...**

Mais ils sont chacun d'eux, aussi différents que l'un ou l'autre de ces mille et mille tableaux de peinture dont les couleurs et les lignes et les formes se fondent en des compositions de paysages dont les détails peu à peu sous notre œil, apparaissent, se précisent et racontent...

Au delà de tout ce que le regard peut balayer comme le ferait l'objectif d'une caméra d'un bout à l'autre de l'assemblée des personnes présentes... Le marié dans son costume sombre, la mariée dans la robe qu'elle porte sur elle, les filles et les femmes bien habillées, coiffées et arrangées ; et tous les invités de la noce formant de petits groupes... S'ouvrent les fleurs des champs et des prés et se répandent les essences dans le paysage... Parce que le regard se pose, entre et se faufile dans toutes ces vies des uns et des autres dont le visage devient fenêtre, dont l'existence nous est en partie connue pour certaines de ces vies, ou inconnue et seulement de passage...

Ah, la solennité du moment, les témoins, la

signature sur le grand livre officiel, le serment de fidélité et d'assistance « jusqu'à ce que la mort sépare » ! Mais... Ah, la vie qui sera et ce qui viendra... peut-être dès demain !

Cela coûte cher, un mariage... Mais il y faut du solennel, de l'Eglise, du Code Civil, et bien sûr, le costume, la robe de mariée, les invités, la fête... Et du grand apéro au repas de noces, et jusqu'au lendemain le dimanche midi où s'attablent encore la parenté et les amis très chers, ce sont toutes ces vies qui se sont touchées le temps de l'évènement, toutes ces vies dont beaucoup d'entre elles ne s'étaient pas croisées et ne se suivront pas...

J'ai toujours ressenti, dans un mariage, peut-être là plus qu'ailleurs dans un autre évènement que l'on fête, où sont rassemblées plusieurs dizaines de personnes... Cette gravité dans l'évènement, dans la relation, dans la fête même et dans le caractère solennel de la fête... Je me suis toujours senti alors, invité dans un mariage, tel un enfant émerveillé enclin de par son caractère à « faire le pitre » – ou « l'artiste » – mais devenu soudain sans voix, humble et perdu – mais intensément relié – à toutes ces vies connues ou inconnues, touchées ou effleurées ou seulement imaginées...

## **Jetset Planet éclatée comme une coquille de noix entre les doigts**

Une étoile filante ?

L'on dit « fais un vœu »...

« Gagner au Loto »... « Voler comme un oiseau »... Nous vient-il à l'esprit...

Sans réfléchir puisque l'étoile file trop vite pour que l'on réfléchisse...

Alors voici « par avance » mon vœu...

A « copier/coller » juste au moment du passage du trait de lumière dans la nuit...

Par une sorte de drôle de hasard, et comme par la découverte soudaine d'étranges cailloux bleus disséminés sur le sable d'une plage immense... Voilà-t-il pas que quelque « Jetsèterie médiatique » de « Jetset Planet » et de ses foudres de modes toutes aussi subites qu'éphémères ; à la suite de quelque nouvel engouement de saison et à la faveur d'un sentiment ou d'un ressenti faisant « tache d'huile » sur la « toile sociale » contre les pollutions d'un monde en déliquescence... Voilà-t-il pas que cette « Jetsèterie médiatique » décide de « m'inviter » et de m'introduire dans son univers



barricadé et feutré, de « m'acheter » en quelque sorte, afin de m'utiliser « au mieux de ses intérêts »... (mais j'imagine l'espèce de condescendance déguisée en reconnaissance de façade, que les « pontes » de cette « Jetsèterie » ne manqueraient pas de manifester à mon égard avec force tapes dans le dos et félicitations de divers jurys de pacotille rutilante...

Alors une fois dans la place – et à peine entré à dire vrai – (Ah les cons, leur credo c'est de toujours penser que l'on devient heureux et comblé et bien dans leurs putains de bottes)... je ferais éclater comme une coquille de noix entre mes doigts cette « Jetset Planet » de merde et ses foudres de modes... Mais ce ne sont point les gens en particulier que je ferais éclater comme des coquilles de noix pressées entre mes doigts, ni ces gens qui eux-mêmes tournent ou se dandinent sur le manège enchanté de « Jetset Planet »... parce que tous ces gens de quelque « Jetsèterie » qu'ils viennent... ont tous en eux et en particulier, quelque chose qui n'a rien de « Jetset »...

Un « système » n'existe qu'avec ce qui, venu de chacun, le fait exister... Et il y a toujours ce qui en chacun, ferait qu'il n'existe pas...

Le voilà, mon vœu... A « copier/coller » au moment du passage du trait de lumière... Mais j'hésitais encore entre « ça » et « voler comme un oiseau »... (Soit dit en passant si je veux vraiment/vraiment voler comme un oiseau, je peux le faire au moins une – et seule – fois dans ma vie : en me jetant d'une phénoménale hauteur,

3<sup>ème</sup> étage de la Tour Eiffel par exemple, ou autre lieu très élevé surplombant un abîme)...

Pour certains rêves, le rêve de voler comme un oiseau entre autres, le prix à payer c'est sa peau... Pour d'autres, le rêve de faire éclater « Jetset Planet » comme une coquille de noix entre ses doigts, par exemple, ça vaut pas le coup de risquer sa peau : « Jetset Planet », un jour peut-être, éclatera d'elle même sans l'intervention de quelque rêveur si « hors norme » et si révolutionnaire qu'il soit... Elle éclatera comme une coquille de noix tout bonnement pressée par l'air qui l'entourne...

## **Les ailes qui veulent aller dans les étoiles**

Toutes ces ailes qui te font voler aussi près ou aussi loin de tant de regards dont la plupart n'ont vu de ces ailes qu'un fil de lumière ou qu'une ombre suspendue... Ou ne les ont tout simplement pas vues... Sont innombrables.

Et à tant et tant voler et se multiplier et s'étendre aussi près ou aussi loin de tant et tant de regards, toutes ces ailes ont peut-être fini par voler de tout le vol dont elles ont voulu voler dans le temps de l'éclair de leur passage...

Et il n'en est pas une, pas une seule, de ces ailes, qui ne veuille aller dans les étoiles...

Mais elles sont si nombreuses, ces ailes ; que cela est comme un grand ciel immobile et tout blanc où plus rien ne vole...

## **La lambada des autos sur les routes enneigées**

La lambada cul contre museau des autototos sur  
les routes enneigées verglacées d'Ile de France et  
d'ailleurs, un soir de bal hivernal...

Encore et encore cela reviendra...

Froissements de tôles...

Toutes les noëlleries, chocolateries, boufferies...

Empaquetées et serrées dans le coffre de la toto...

Vitres givrées...

On avançolote, on reculote, on patine...

Des heures et des heures...

Et comment on fait pour pipi...

Et le bébé qui piaille, et le toutou qui couine...

Et dans chacune de ces mille autototos au capot  
couvert de neige et aux vitres givrées...

Y'a celui ou celle qui l'autre jour quand il neigeait  
pas encore, gueulait comme un putois au moindre pet  
de traviole...

Celui ou celle qui te klaxomerdait au rond-point  
de la ZAC...

Qui te passait devant à la caisse ou chez France  
Télécom...

Qui te bousculait sur le trottoir ou à l'entrée du magasin...

Cette tempête de neige, c'est pas moi qui la souffle...

C'est la Météo...

Mais qu'elle a raison, la Météo !

Qu'elle a raison la Météo, contre toutes ces noëlleries, ces chocolateries, cette boufferie, ces criaillements de putois, ces klaxomerderies dans les rond-points, ces bousculeries aux caisses et dans les entrées des grands magasins...

Qu'elle a raison la Météo contre toutes ces violences relationnelles au quotidien...

Qu'elle a raison la Météo de les envoyer au fossé toutes ces autototos !...

Sereins, sereins... Oui c'est vrai : y'a les sereins...

Les sereins qui gueulent jamais...

Les sereins, ceu's qui disent : « ça me passe au dessus de la tête », ou « je n'y fais pas attention, ça ne me concerne pas, je les laisse dire »...

Les sereins, oui...

Les sereins qui eux, acceptent comme si ça coulait d'une source qu'on ne peut empêcher de couler mais sans pour autant adhérer ou applaudir ou médire... ou qui y jettent dedans des bateaux en papier...

Et il y a les « insereins »...

Et ceux-là, ils « brûlent les bus » à leur façon...

Ils les brûleront, les bus, à perte de vue...

Jusqu'à ce qu'ils crèvent et qu'ils n'emmerdent plus le monde...

Mais viendront après eux d'autres insereins...  
Qui brûleront encore des bus...  
La Météo n'aura peut-être pas le dernier mot...  
Dût-elle tempêter, neiger, verglacier, faire danser  
la lambada aux autototos...

Les bus qui brûlent, c'est pas ça qui aura raison  
des klaxomerderies...

Mais au moins, tout au moins, le mur sera-t-il  
tagué et retagué...

N'en déplaise aux totomobilistes qui roulent le  
long du mur et se foutent des tags...

N'en déplaise aux gens qui cognent les insereins  
ou les bottent en touche...

T'en as marre des tags sur les murs des insereins  
et des « brûleurs de bus » ?

Eh bien tu vas en bouffer jusqu'à ce qu'ils  
crèvent !

Parce que le mur va devenir circulaire et la route  
tourner le long du mur !

T'es pas sorti de l'auberge ! Quand ils seront  
crevés les insereins et les brûleurs de bus, y'en a  
d'autres qui viendront t'emmerder !

## Les jours heureux

Si certaines fractures relationnelles sont de ces blessures dont on ne guérit jamais, il est aussi ce souvenir de moments de séparations jamais suivis de retrouvailles, ce souvenir qui fait battre dans des nuits de veille ou dans des jours fuyants, comme des respirations d'êtres endormis...

Des portières d'automobiles ont claqué, le rouge des feux d'un wagon de queue s'est dilué dans l'encre de la nuit, un visage est devenu chevelure au bout d'une rue, une silhouette s'est fondue dans un grand dessin de paysage de gens...

Les jours heureux ainsi vécus en famille ou entre amis, ces matins de cris et de bousculades d'enfants, l'odeur du café et du pain grillé dans l'attente des invités, le grincement métallique du « convertible » replié dans le salon, ces immenses éclats de rire, ces effleurements de confidences, ces étreintes de regards... Cette fête traversant les jours d'été, défonçant les solitudes comme les amoureux défoncent les sommiers, tout cela surgit comme une eau vive de torrent de montagne d'enfance et de saisons heureuses.

Ces visages disparus et qui ne sont pas revenus étaient funambules sur des fils tendus au dessus d'un bout de paysage... Et nous étions avec eux suspendus dans les airs... Et dans les jours qui suivirent le vol au dessus du bout de paysage, s'est écoulée la trace des visages funambules, ont soleillé des regards encore perceptibles...

De ces jours heureux ainsi vécus, il en faut appeler d'autres, oui, d'autres encore et peuplés de visages funambules sur les fils tendus au dessus de plus grands bouts de paysage...

Pour rejoindre les visages qui ne reviennent pas, ne sont jamais venus... Il n'est peut-être que quelques mots à faire pousser, des mots qui existaient déjà avant d'être nés...



## La femme du poète intégriste

*La femme du poète intégriste :*

Tu me fais mal

Tu me saccages

Tu te rues sur moi

Ivre et hurlant de tout ce qui, de la rue, s'est jeté sur  
toi et t'as mordu...

S'est jeté sur toi et que tu as maudit...

Maudit de toute ta foi...

Et qui a vitrifié ton esprit

Tu me traces de toutes les laves jaillies de ces entrailles  
de toi qui rougissent à vif

Tu me veux nue

En string

En jupe

En robe

Sur la cuvette des WC dans le train

Tu te vautres sur moi

Longtemps

Comme une flamme rebelle à la lance du pompier

Une flamme mouillée

Une flamme qui s'accroche à la souche  
La souche que je suis  
Enterrée  
Enterrée et mouillée.

Les mots que tu dis sont des bombes...  
Les mots que tu écris sont des génocides...  
Tu ne respectes rien  
Tu le lamine ce monde...  
Abject dis-tu qu'il est !  
Ta poésie est intégriste  
Intégriste comme une religion de purs étrillant le monde.

Tu me fais mal...  
Tu me saccages.

Je te pardonne de ne pas m'aimer  
Puisque... En vérité  
N'ayant jamais cessé depuis tant d'années  
De te jeter sur moi  
De t'enfouir en moi  
De me tracer  
De me saccager...  
Tu m'as aimée sans le savoir  
Toi le poète révolté  
Le poète intégriste  
Le poète des mots génocide  
Le poète délinquant qui étrille le monde...  
Je te pardonne d'avoir fait de moi ta paillasse  
Ta paillasse unique  
Jusqu'à l'épuisement

Jusqu'au coma érotique...  
Car nul homme ne pouvait être plus fidèle que toi  
dans une telle violence  
Dans une telle ardeur  
Et d'une telle constance...  
Pour une femme  
Cette femme que je suis.

*Le poète intégriste :*

Je n'étais pas encore né...  
Mais je savais que tu viendrais...  
Oui je t'ai aimée sans le savoir  
Oui je me suis jeté sur toi  
Toute ma vie  
Rien que sur toi  
Si je n'avais su bien avant mon premier cri  
Mon premier cri, ma première respiration dans ce  
silence, dans cette violence, dans cette indifférence,  
dans cette troudebalerie qui s'ouvraient à mes yeux...  
Si je n'avais su que tu viendrais  
Et que tu serais avec moi dans la traversée...  
Je me serais suicidé dans le ventre de maman avant de  
venir au monde

## **Au fossé, au fossé !**

Des Pèrnohaux par milliots, des choc'hola à en être gaga... Mais des moments joyaux à tous les chœurs concerts de voix joyelles contre les moments cailloux et caillots...

De mœilleurs veux...

Des vœux forcément meilleurs puisque si pressés d'être meilleurs qu'ils ont voulu dire vœux dans « meilleurs » même... et que les vœux donc, se sont perdus en « veux »... sous entendu « je veux »...

De beaux bœufs donc, bien peints en bleu et bien pétants de fesses plantureuses sur la tribune podium des foires et valant pesant d'or...

Et toujours et encore cent balles dans le dada !

Un grand souffle de cristaux de glace sur cette Ile de France de quinze millions d'humains...

De grandes bourrasques de neige sur le ballet nuit et jour des zotototos klaxomerdantes et pressées d'arriver...

Un grand gel, un grand verglas et de piquantes bises polaires contre toute cette frime, cette consommation, cette glouglouterie, et toute cette violence, tout cet ennemour d'un monde urbain qui défèque ses richesses

et ses gadgets par rayons-boulevards à perte de vue, de Grandes Surfaces...

Au fossé les ceu's qui ont quitté leur bureau à 16h pour se connecter depuis chez eux à 20h en visioconférence avec le grand Boss...

Au fossé les frimes imbéciles et vantardes fringuées de look, facedeboucquées de bonanés aux milliots de potes, torchant la Toile de confettis sucrés-salés et ennemourant toute la vie durant...

Au fossé les homards surgelés et le foie gras truffé, les chocolats fourrés et les consoles de jeux vidéos guéguerre pour les Tout Petiots...

Qu'il neige et reneige et que cela verglace et merglace...

Ah, si l'avion de Sarko capotait sur la piste merglacée de Roissy Charles De Gaulle !

Et si les Jets privés des milliardaires restaient cloués givrés sur le tarmac !

## **Un p'tit bras d'honneur bien d'chez moi !**

À ces visages dont les yeux lumière et éclats de regards me firent tant de bien, et que je voyais danser sur les fils de la Toile, danser presque tous les jours, danser même quand je bradoneurais... Et qui aujourd'hui ont déserté ces fils de la Toile où nous nous touchions, nous nous effleurions...

À ces visages que je ne vois plus apparaître ailleurs que sur la Voie Sacrée où tout le monde se pose, s'extrace et voyage...

À ces visages qui « bonanéisent » désormais en « dromadaire » ou petits queucœurs rouges...

À ces visages dont les yeux lumière et éclats de regards n'ont pas quitté mon cosmos et que je n'ai pas décrochés...

À ces visages qui donc, existent toujours puisque la Voie Sacrée le dit et témoigne de leurs traces de voix autour de quelque ronde festive ou autre...

Un p'tit bras d'honneur bien d'chez moi à leurs « dromadaires et petits queucœurs rouges » !

Moi vous savez, la Voie Sacrée c'est pas ma tasse de thé... Surtout, et en particulier quand elle devient un exutoire à ce qui fut (et qui lui, était vraiment)...

## La bonne année du petiot...

Au premier de l'An, il faisait toujours le con, le petiot !

Et il n'était jamais mignon, ce petiot, au premier de l'An

Tôt matin, ce matin là, le premier de l'An...

Il se jetait, à peine éveillé, dans les humeurs de ses rêves...

Ainsi, le visage de sa petite copine...

La petite fil de fer au minois aigu, aux bras nus et en robe cintrée...

Et il lui venait un émoi...

Sous la table, à quatre heures, alors que fusaient au plafond les bouchons champignons

Et que trônait en forteresse le plantureux gâteau entre deux boîtes de chocolats fondants...

Les invités, tous de famille, pépiaient, pépiaient...

Et le petiot, dans les humeurs de ses rêves

Se faisait un chic après midi...

« Il a sept ans dimanche » annonça Papa...

Et la grand'tante dans son ensemble pantalonant, et les cousines premières à l'école, et le grand frère

ombrageux qui sait tout, et même Ursuline la gentille voisine...

Tous s'offusquaient des bêtises du petiot ce si beau jour...

Tous se demandaient ce qu'il traficotait sous la table, le petiot...

Le petiot...

Il crayonnait à la hâte, au 2 de l'An, sous la dictée de sa maman

« Mœilleurs Veux »...

Sur les jolies cartelettes liserées dorées à missiler dans le cosmos relationnel...

Cassé au lance pierres, le joli vase !

Pétée, la trompette du jazzman d'albâtre !

L'a pas dit merci à Tata, le petiot, pour le beau livre de jolis canards !

Mais quand il sera grand, le petiot, il y aura sur sa table, la table dans sa maison...

Tous ces vases à boire...

Tous ces vases à boire pour tous les invités de passage...

Tous ces vases à boire comme des regards emplis du vin des visages...

Quand il sera grand, le petiot ?

Et s'il l'était déjà vraiment, grand, le petiot ?

Grand comme un beau vœu tout feu tout flamme se balançant sur une herbe follette...



## Rodolphe, le SDF :

« Les braves gens de cette ville dont j'arpente les trottoirs, ces braves gens qui ont maisons et voitures et dont les enfants vont à la Fac...

Tous ces gens d'ici et d'ailleurs qui m'ont vu passer dans la rue principale, étaler mes cartons là où dorment les chats aussi SDF que moi, disent presque tous que je suis un SDF très ordinaire... Et c'est vrai que l'on sait à peine si j'existe puisque je ne demande jamais rien, vivant jour après jour de tout ce que je trouve dans les poubelles ou ramasse à la fin des marchés...

Tout de même, quelques uns de ces braves gens, me trouvent d'un commerce agréable...

Quand je serai mort et que je ne laisserai à mes héritiers rien d'autre que de vagues et lointains souvenirs d'une réunion ou d'une fête de famille ayant mal tourné... Je vous demande, messieurs dames bien intentionnés, indifférents ou pourfendeurs de ces « indésirables paresseux et crasseux »... De ne pas enfin m'aimer et de dire entre vous que dans le fond j'étais un « bon SDF »... Car il sera trop tard, bien trop tard alors. Je serai parti et ne reviendrai plus...

Ce que vous n'avez jamais vu ou su de moi de mon vivant, ou ce que vous avez cru voir parce que ça vous arrangeait bien de croire ça... Comment pourriez vous parce que je suis mort, le voir, le savoir enfin ?

Allez ! Ne m'aimez pas, passez votre chemin, messieurs dames bien intentionnés, indifférents ou pourfendeurs, bien maisonnés, bien voiturés, bien boutonnés, bien pensants, bien bardés de certitudes, de religion, d'idées politiques et étagérés en vos bibliothèques de salon de tous ces bouquins bien aseptisés bien de saison bien « qu'il faut avoir lu »...

## La porte étroite

« *La porte du bonheur est une porte étroite* »...

[Jean Ferrat]

Cette porte du bonheur si étroite serait comme un film encore bien plus fin et plus transparent que par exemple, le film de plastique utilisé pour recouvrir les pots de confiture maison...

Un film si ténu, si transparent, qu'il ne se voit pas... Et pourtant le film existe, il sépare deux mondes, le monde de tout ce qui se voit, se sent, se touche, s'entend et même se pressent d'une part ; et le monde de tout ce que nous ne percevons pas et qui n'a pas de réalité immédiate ou tangible d'autre part...

Non seulement le film existe mais il est un passage, une sorte de passage entre les deux mondes...

Il est donc traversable.

Mais parce que le film demeure la plupart du temps, et surtout très communément, invisible, alors les deux mondes ne semblent faire qu'un seul monde, ce seul monde qui est celui que nous connaissons et dans lequel nous vivons.

La vocation la plus essentielle, peut-être, de l'artiste ; c'est de nous faire passer par les mots, par l'image, par le son, ou encore par la forme, par la facture des objets produits, comme à travers le film dans l'existence du monde inconnu ou non perçu habituellement... Et cela même sans que s'établisse forcément, une confrontation sans issue avec le monde de la réalité immédiate et vécue...

Le « passage » à travers le film si ténu et si transparent, qui nous révélerait une partie de ce qui n'est pas visible ou perceptible, modifierait ce regard que l'on porte d'ordinaire... Le regard alors, s'ouvrirait sur un espace dans lequel nous ne nous sentirions plus isolé, enfermé ou indifférent, ou encore, conditionné par tout ce qui occupe et détermine cet espace...

L'artiste n'est pas cependant, une « exception culturelle » dans le sens où l'artiste demeurerait le seul personnage possible doté du pouvoir d'ouvrir le passage et donc, de faire traverser le film ténu et transparent... Autrement dit, toute personne ayant ou non une vocation ou une qualité particulière, détient en elle même le pouvoir de faire passer par des mots ou des images ou du regard ou des gestes ou de la voix, à travers le film si ténu et si transparent... Mais cela ne s'accomplit le plus souvent que par de tous petits éclats de lumière ou de transparence en nous mêmes, de tous petits éclats qui d'une certaine manière, font réapparaître le film traversable, le film qui devient ainsi la « porte étroite »...

La porte du bonheur est une porte étroite par laquelle ne passe pas ce qui ressemble à s'y méprendre au bonheur mais s'y étouffe, s'y étouffe, s'y débat et y meurt de mort violente après quelques sursauts... Seule passe par la porte étroite, cette sorte d'« étrange respiration » en soi, libérée de toute pression inutile ou vaine, ou ce regard lavé de tout ce qui l'a aveuglé...

## Grantenterrement Général

C'était l'âme de sa queue, au défunt... Une âme qui planait au dessus de ces Messieurs Dames plantés dans leurs belles pompes cirées, cheminant compassés, englués, gominés, raides comme des manches de bêche, costardés, pardocklés, imperdés, cravatés ou foulardisées quant à ces dames chic, en un sombre défilé silencieux sous un pâle soleil d'hiver derrière le fourgon mortuaire... Un vieux Peugeot des années 50 à l'échappement pétaradant, promu en futur camping-car pour retraités pauvres à l'ambition voyagesque démesurée...

Et le Mort sauf l'âme de sa queue, balloté vers ce destin tant envié de prétendant à la couronne des souvenirs pieux de tous ces vivants...

De tous ces vivants qui du vivant du défunt accablaient ce dernier de pieuses hypocrisies, sottes moqueries et insipides politesses...

Ce mort recroquevillé dans une bulle de solitude ne s'étant point brisée dans l'infarctus... Ce mort n'ayant plus rien à payer pour jouir de cette halte mobile en pension ambulante et provisoire...

En futur camping-car de paisibles retraités à mille

euros par mois et encore aujourd'hui vieux Peugeot funèbre...

S'en allait en « Grandes Vacances »...

Son fils, sa belle fille, ses vieux parents, héritaient désormais des désordres, des errements et du marché aux puces de son humble et courte vie, pourvoyant ainsi aux frais occasionnés par cet ultime voyage organisé en hôtel-calèche noire.

Ah ! Qu'ils étaient beaux et chic, ces messieurs dames !

Joliment fringuées, demoiselles et jeunes dames en bas noirs, petites écharpes, trench-coat tendance, jupes fendues, robes sombres et droites bien cintrées à la taille, décolletés discrets, visages anguleux, regards brûlants comme des lèvres amoureuses...

Tristesse et compassion, épluchures de souvenirs, sanglots furtifs balayés par le râle d'une âme en transe...

L'âme de la queue du défunt, suspendue au dessus de cette assemblée endimanchée... Emergence impudique d'un bout de slip de ciel bleu pâle, toute vibrante et enfiévrée d'ondes de féminité en noir.

Et le dernier morceau bleu de ce slip de ciel disparut dans l'immense houppelande nuageuse, puis le pâle soleil d'après midi d'hiver, palpitant encore au plus profond de l'âme de la queue du défunt, fit pleuvoir sur les trench-coat, sur les fines écharpes, sur les robes cintrées, ainsi que sur les visages anguleux des filles et des femmes... De pesantes gouttes blanches.

C'était l'âme de sa queue, au défunt ! Une âme qui, du vivant de sa queue, au défunt, n'aurait assurément jamais raté un grantenterrement général...



## Religieuse éventée et surie

L'ennemour ce n'est pas l'inimitié ni un sentiment qui, d'une manière générale, pourrait être comparable au sentiment de ne pas aimer ou même de détester...

Ce n'est même pas un sentiment.

C'est un état...

C'est une inconsistance dans la relation avec l'autre, lorsque cette relation apparaît finalement dans toute sa nudité et dans toute sa stérilité, une fois que la relation se révèle entièrement dépouillée de tout ce qui l'habillait, la déguisait et lui donnait une ressemblance à s'y méprendre, à l'amour...

L'ennemour est encore pire que le manque d'amour ou même, que l'indifférence...

Je hais l'ennemour.

Je piétine l'ennemour comme un enfant désobligeant, insoumis et impoli piétinerait la religieuse au café ou au chocolat bardée de crème chantilly éventée et surie, qu'on lui aurait donnée en le gratifiant d'un « qu'il est mignon ce petit »...

Sur les plateaux de télévision par exemple, il n'y a que de l'ennemour même quand ça fait pleurer d'émotion...

Est-ce que jeter des petits bouts de pain à des canards ou à des pigeons, c'est de l'amour ?

Est-ce que... Chic et beau qui suscite la baise...  
C'est de l'amour ?

J'ai – si l'on veut – une autre définition de ce que j'appelle l'ennemour :

C'est une sorte de « marée noire planétaire » qui aurait envahi depuis des temps immémoriaux, tous les rivages, toutes les côtes sablonneuses ou rocheuses de toutes les terres de la Terre... Et en ces eaux que nous ne voyons que bleues, nous nageons en y prenant un plaisir fou, un plaisir malsain, égoïste et exhibitionniste...

## Visages

Avant d'avoir voyagé en de nombreux pays...

Avant d'avoir vu les Andes, l'Himalaya, la Terre de Feu, l'Australie ou la Nouvelle-Zélande...

Avant d'avoir acquis une connaissance phénoménale...

Avant de posséder une belle maison, une belle voiture...

Avant d'avoir un bon métier, avant d'être « bien vu » et d'être un personnage reconnu dans le monde...

Avant d'être « Monsieur ou Madame quelque chose »...

Avant tout ce que l'on a pu réaliser sur cette Terre, avant d'avoir édifié, inventé...

Avant d'avoir rayonné comme une étoile ou comme une galaxie...

Avant de s'être demandé si la vie avait un sens ou non, avant d'avoir sondé les abîmes de l'absurdité ou escaladé les sommets de la raison...

Avant toutes ces certitudes qui nous rassurent, avant d'avoir trouvé sa place, son soleil, ses repères, sa foi, son identité, avant d'avoir fait mieux, comme ou pire que les Autres, oui, avant tout cela...

La vie est essentiellement faite de tous les gens que l'on a aimés, que l'on aime, et que l'on aimera...

De tous ces visages que l'on a rencontrés ou avec lesquels on vit aujourd'hui...

Tous ces visages qui nous ont permis de reconnaître, d'effleurer des souvenirs...

Quelque chose d'ici ou d'ailleurs, d'autrefois, de maintenant et de demain, et qui nous relie ne fût-ce qu'un instant, comme un fil invisible, ensemble, et pour toujours...

Ces visages sont toujours plus beaux que les plus beaux paysages du monde, toujours plus riches que toutes les fortunes...

Et ces visages-là, même si nous ne savons rien d'eux, même s'ils passent dans notre vie, un matin, un soir, un jour, une nuit, aussi vite qu'un oiseau sur une branche ou qu'un papillon d'une fleur à l'autre, feront trace à jamais...

Si notre mémoire même, les retrouve imaginés dans un paysage qu'avec eux nous n'avons plus traversé et que nous avons essayé de dessiner en rêve, ces visages n'en sont pas moins demeurés tels qu'ils furent...

Et quand on a la chance d'avoir, pour quelques années ou tout au moins pour une certaine durée, ces visages dans notre vie de tous les jours, en des moments particuliers et privilégiés, il arrive que le temps semble s'arrêter et alors on se sent intimement relié, en ces moments là si privilégiés, aux êtres qui

nous entourent, et l'on perd cette conscience tragique et habituelle de la brièveté de la vie, l'on éprouve une sensation de sécurité et de sérénité absolus...

Les maisons et les voitures ont des vitres. Sauf quand il pleut, les maisons et les voitures ne pleurent jamais. Par contre les gens eux, ont des yeux et il leur arrive de pleurer. Mais aussi de rire heureusement.

Les maisons, sauf celles qui tombent en ruines et les voitures tant qu'elles ne vont pas à la casse, durent plus longtemps que les gens qui les possédaient juste avant de mourir...

Et lorsque les gens sont morts, on se demande souvent ce que vont devenir les maisons et les voitures : qui les habitera, qui roulera dedans ? Qui et plutôt qui que qui ?

## Tous ces êtres...

Tous ces êtres qui nous attendent et que l'on ne touche jamais ni d'un mot ni d'un regard ni d'un doigt...

Tous ces êtres qui passent et sur lesquels nous « confettisons », silhouettes proches ou lointaines qui n'entreront jamais en notre fête...

Il est vrai aussi que la fête peut se faire bruyante, sans manèges enchantés, ou si troublante ou si étrange que personne ne s'y arrête...

Toutes ces attentes que l'on a et qui mordent dans le silence !

Tout ce qui nous vient d'ici ou d'ailleurs, d'elle ou de lui, d'eux, de tous ces visages... Et qui sombre dans une indifférence entretenue...

Et il n'y a qu'une fois, une seule fois...

En une seule vie...

En une seule traversée...

L'attente, la volée de confettis...

Le silence mordu...

L'indifférence comme la poussière effaçant les traces de nos pas...

Et les traces de leurs pas...

## **La symbolique de l'ascenseur...**

### **Qui ne cesse de descendre ou de monter**

J'ai souvent évoqué d'une manière ou d'une autre, cette idée de l'ascenseur qui n'arrête pas de descendre... ou de monter.

Je suis par exemple, au 4<sup>ème</sup> étage d'un immeuble et, le plus naturellement du monde, J'appuie sur le bouton « Zéro » c'est à dire celui du rez de chaussée...

Le rez de chaussée est l'endroit où EST le monde, avec ses entrées et ses sorties donnant sur les rues, les places, les avenues... Et c'est donc le lieu où tu rencontres le monde, les gens, la vie...

C'est l'endroit, le rez de chaussée, qui en premier lieu, est celui dans lequel il me vient à l'idée de me rendre...

Mais l'ascenseur ne s'arrête pas au « Zéro »...

Il continue de descendre...

Premier sous-sol, deuxième sous-sol, troisième sous-sol...

Jusque là, « pas de panique » : le mur entre les premiers sous-sols est bien clair, de couleurs douces et unies, presque lumineuses, et il y a un bon éclairage bien vif dans l'ascenseur...

Les sous-sols ?

Je pense aux parkings pour voitures...

Ou à des espaces sous-terrains de marchés et de boutiques dans lesquels il me sied peu de me rendre parce qu'ils sont bruyants et regorgent de toute la « bimbeloterie » du monde...

Mais l'ascenseur ne s'arrête toujours pas...

À partir du 7<sup>ème</sup> sous-sol, « ça se complique »...

Le mur devient sale, délavé, écorché, parcouru de coulures et étoilé de taches...

La lumière dans l'ascenseur clignote, tremblotte, et même par moments s'éteint...

Nième sous sol...

Tout devient noir et fétide...

Il n'y a plus de mur...

Seulement un espace vide, noir, humide et chaud...

Et dégageant comme une haleine pestilentielle, étouffante...

Ou au contraire :

j'appuie sur le bouton « Zéro », me trouvant au 4<sup>ème</sup> étage...

Mais l'ascenseur ne descend pas...

Il monte...

Je ne sais pas combien il y a d'étages dans l'immeuble...

Je sais seulement que l'immeuble est très haut, si haut que depuis la rue tout en bas, on n'en voit pas le sommet...

Et qu'enfin parvenu au tout dernier étage – si



l'ascenseur ne s'arrête pas avant – (et il ne s'arrêtera pas)... Il y aura ce long, très long couloir aux murs « blanc-hôpital » avec tout au fond, ces WC louches qui sentent mauvais, aux portes qui battent derrière lesquelles des ombres suspectes semblent embusquées et prêtes à surgir en silhouettes sans visages...

Et ce silence indéfinissable, cette lumière cependant de jour, de plein jour de soleil, mais dont la clarté au lieu de rassurer, oppresse...

Bien sûr, à tous les étages il y a des WC, des murs blancs qui font moins « hôpital »...

Mais à mesure que l'ascenseur monte, la lumière du jour dans le long couloir, devient encore plus oppressante, plus inquiétante... D'autant plus que le silence, par moments rompu par de petits bruits métalliques ou de claquements secs de portes ou de fenêtres mal fermées, et comme habité de voix à peine audibles, exerce une pesanteur insupportable...

L'un après l'autre les étages se succèdent...

Mais l'ascenseur ne cesse de monter, de monter très lentement...

Et à chaque « étape » c'est une porte vitrée de plus en plus large qui apparaît, et au regard s'élargit la perspective du long couloir...

C'est presque un arrêt, à chaque fois...

Il suffirait même, peut-être, de pousser la porte vitrée...

Mais non, l'ascenseur ne s'arrête pas...

Et par la porte vitrée à chaque fois de plus en plus

large, apparaît le couloir aux murs blancs...

Mais la porte vitrée en fait, n'est pas « plus large »...

Elle paraît « plus large »...

Il y aura bien...

Le dernier étage...

L'ascenseur s'immobilisera alors...

L'insoutenable et oppressante lumière...

Lumière de jour pourtant...

L'écrasant et angoissant silence...

Les WC louches, les portes qui battent et ces ombres prêtes à surgir en silhouettes sans visages...

Cette symbolique de l'ascenseur qui ne cesse de descendre ou de monter...

Me fait penser au « Château », de Frantz Kafka...  
Ou encore au « Procès », à la « Colonie pénitentiaire »,  
à la « Métamorphose », à « L'Amérique »... du même auteur.

## La bulle de roche

Un autre thème, celui là « assez récurrent » dirais-je... C'est celui de la « bulle de roche »...

Je me voyais prisonnier à l'intérieur d'une sphère creuse et rocheuse, d'une épaisseur incommensurable...

Ce « prisonnier » en fait, même si j'étais celui là, aurait pu d'ailleurs être n'importe quel être humain de ce monde...

Et il existe une « variante » à ce thème de la « bulle de roche »...

C'est un cosmonaute enfermé dans une « capsule de survie » (une sorte de chaloupe de sauvetage jetée depuis le bord d'un grand vaisseau spatial en perdition)...

Et la « capsule de survie » erre définitivement dans un espace infini dans lequel jamais ne surviendra un vaisseau traçant sa route, du moins à proximité ou à portée du malheureux cosmonaute irrémédiablement condamné à mourir tout seul et très loin non seulement de ses semblables mais aussi de tout être vivant et intelligent...

Revenons à la « bulle de roche »...

Très curieusement, l'intérieur de la sphère rocheuse est « éclairé »...

Éclairé comme en plein jour mais bien sûr sans soleil ou sans source de lumière...

Une « aberration » en quelque sorte, que cette clarté de jour à l'intérieur d'une sphère rocheuse...

La paroi est rugueuse, son aspect est celui d'un « ciel intérieur » de même composition que celle d'un bunker de côte Atlantique du temps de la seconde guerre mondiale, mais plus rugueux encore, avec des cailloux et des éclats de cailloux incrustés dont certains de ces cailloux d'ailleurs, semblent briller comme des pierres précieuses, ou sont coupants au toucher...

L'intérieur de la sphère rocheuse est assez vaste pour qu'un homme puisse s'y tenir debout sans devoir se baisser ou se cogner la tête, et étendre ses bras entièrement...

Il peut aussi se rouler en boule comme un chien, un chat ou un fœtus, et s'endormir...

Quelque part sur la paroi rocheuse, il y a un trou de très petite dimension par lequel s'écoule de l'eau...

De l'eau qui suinte...

De l'eau qui sourd par petits moments espacés dans le temps afin que l'être enfermé puisse se maintenir en vie, mais dans une solitude absolue et définitive...

Jusqu'à ce qu'il meure...

Dans la « capsule de survie », le cosmonaute écrivait dans un journal de bord dont personne jamais, n'aurait connaissance...

Dans la « bulle de roche », l'être enfermé pensait et parfois parlait, alors que l'épaisseur de la roche était incommensurable...

Mais il y avait tout au long de la paroi rocheuse, comme à l'infini, tous ces univers microscopiques contenus et répartis dans chacun des grains de poussière agglutinés en cailloux et éclats de cailloux...

Tous ces univers microscopiques peut-être habités de mondes vivants...

Mais il y avait dans l'univers infini sans la moindre vie ni intelligence interlocutrices tout autour de la « capsule de survie » du cosmonaute...

Comme une sorte d'« œil écoutant » – peut-être – le journal de bord du cosmonaute naufragé...

## Le premier geste, le dernier mot

*« Avoir le premier geste et pas le dernier mot »*

[Claude Lemesle]

Le premier geste, vraiment le tout premier, celui à partir duquel tout commence et ensuite peut durer...

Le premier geste oui, celui qui à mon sens contient déjà tout ce qu'il exprimera... C'est celui du regard qu'un sourire éclaire...

Le dernier mot quant à lui, n'ouvre aucune porte, ne résoud rien, n'est pas une réponse... Le dernier mot jeté comme pour clore un échange verbal, bat comme un méchant volet sur une fenêtre entrouverte...

## **Le randonneur, la belette et l'écureuille**

Il a un bien trop gros – et surtout trop lourd – sac à dos, le randonneur...

Déjà, sans sac à dos, pour marcher sur des œufs, il faut vraiment être un acrobate de génie, et savoir surfer « de plume ou de duvet » !

Alors dans ce pré aux œufs de Pâques (1) cachés sous les herbes et les fleurs, il ne s'y aventure que déchaussé et sans sac à dos...

Encore que... Pour peu que la belette (2) ne soit point à l'affût, ou que l'écureuille ne vienne à perdre son latin à son frôlement d'orteils sur les coquilles si fragiles... Il se hasarde tout de même en plein pré avec une brique dans la poche de son pantalon.

Pas n'importe quelle brique cependant ! Une brique à œufs ! Une brique à alvéoles qui chauffe au soleil et cuit les œufs... (On marche mieux sur les œufs quand ils sont durs).

Il en est d'autres, bien d'autres, des prés !

Des prés où l'on peut s'aventurer avec un très gros et très lourd sac à dos, sans forcément devoir

marcher sur des œufs ou se faire pincer la cheville par les dents pointues d'une belette...

Encore faut-il cependant, que dans tous ces prés, il y ait quelques vaches qui viennent vous renifler le sac... contenant non pas des briques mais de l'herbe...

En définitive le randonneur va dans les prés où le sol n'est ni mouvant ni tapissé d'œufs à ne pas casser, et où les vaches n'ont que deux pattes et des yeux de Dieux, de fées ou de bergers-poètes.

(1) : œufs de Pâques : œufs en chocolat, creux, très fins, comme des œufs Kinder mais sans papier argenté coloré et sans petit marsupilami articulé à l'intérieur.

En fait, les œufs n'étaient pas « de Pâques » : le randonneur avait simplement et naïvement cru qu'ils étaient « de Pâques » alors qu'ils étaient de bons gros œufs frais pondus de poules Sussex et Leghorn...

(2) : la belette n'est pas un « nuisible » : elle s'attaque plus souvent aux souris, aux mulots, aux campagnols et aux taupes, qu'aux volailles dans les basse-cours... C'est un joli petit animal élancé et agile, et lesté... Mais il est vrai que parfois, il pince aux chevilles de ses dents pointues, en particulier dans le pré aux œufs à ne pas casser.



## Une mauvaise farce

J'organisai ma mort afin qu'elle fût crédible...  
Mais je ne mourus point...  
Alors je sus...  
Tout ce qu'ils dirent.  
La farce était mauvaise, finalement...  
Il me fallut me « ré-exister »...  
Puisque j'étais censé être mort...  
Alors je fis comme si ne savais pas que je savais...  
Mais je n'en pensai pas moins...  
Je les aimais encore plus fort, je leur pardonnais tout...  
Enfin je les comprenais...  
Mais je n'étais plus « moi »...  
J'étais « un autre »...  
Un autre qui devrait sans doute, mais dans une « moins mauvaise farce », organiser sa mort... sans mourir ».

## La farce était perverse

J'acquis le pouvoir de faire mourir...

Il me suffisait d'y penser très fort...

À l'effacement...

Et je les fis mourir donc...

Mais ils ne moururent que comme je souhaitais

qu'ils mourussent...

Et sans mourir parmi ceux auprès desquels ils vivaient...

Et peu m'importait que pour eux je fusse mort...

Sans être mort...

Et ayant dû me ré-exister...

## **La nature, une grande Ecriture !**

Oui c'est vrai : la chouette qui fait caca par son bec en régurgitant une boulette de déchets,

l'araignée qui suce sa proie entortillée dans le fil de la toile qu'elle a tissée... C'est peut-être « pas très conforme à nos idéaux humains »... Mais c'est la nature !

Et la nature, c'est la plus grande et la plus vraie, la plus universelle de toutes les Ecritures !

Une Ecriture qu'aucun humain, qu'aucun extraterrestre « humanoïde » ou autre, ne peut égaler de son talent le plus grand soit-il !

## **La femme en longue robe qui passe sur la grille au sol**

Un souffle puissant venu de catacombes sous la cité pieuse et commerçante, s'élève au dessus d'une grille posée au sol...

Et ce souffle est celui d'un vent chargé de fragrances agréables faisant perdre la tête aux Fidèles s'égaillant dans les catacombes...

Dans les catacombes c'est la fête lubrique des Fidèles en vacances interdites...

Et l'homme de religion et sa femme en longue robe passent...

Le souffle impudique et impie soulève la robe de la femme qui traverse la grille...

Et met en l'air la barbe de l'homme de religion...

L'homme de religion qui ainsi, passe et ne voit rien...

Le slip rouge, les moiteurs suintantes, et les regards d'en bas...

Puis tout rentre dans l'ordre après le passage sur la grille...

L'homme de religion n'a pas vu...

Mais Dieu, lui, a vu...  
Et Dieu sait que tout cela est...  
Les catacombes, les fragrances, les délires...  
Et toute la religion en somme...  
Avec sa grande tour aux péchés, ses monuments  
et ses livres saints...  
Et ses prophètes et ses officiants...  
Et l'orgueil du monde...  
Et ses guerres...  
Et l'humilité comme un drap blanc de rude  
étouffe...  
Recouvrant l'orgueil...  
Dieu pleure davantage à cause de la religion que  
des catacombes...  
Dans les catacombes il arrive que l'on y prie,  
aussi...  
Sur les murs...  
Des kilomètres de prières...  
Ce sont ces prières là que Dieu écoute...  
Lorsque l'homme ou la femme dans les  
catacombes, riant ou pleurant...  
Un instant seul devant le mur déjà si griffé de  
prières...  
Y ajoute la sienne...

## **Actuel, ce qui pète et brute dans les brousses et dans les cités**

Les évènements brutaux sont actuaux  
Et je crie haut et fort haro sur le baudet  
Le baudet sur lequel on nous fait monter  
Et cheminer tout au long de prés aux fleurs de cire  
Et aux herbes de synthèse  
Le baudet est si commun que dans les écuries  
Les écuries royales et de cour  
Les écuries de cirque à trois ou six mâts  
Les écuries de manèges boueux ou sablonneux  
L'on n'y voit pas d'autres montures  
Dans toutes les écuries de l'incurie  
Les évènements qui pètent sont actuaux  
Et je crie haut et fort haro sur le tambour  
Le tambour dont on nous fait entendre le tam tam  
Dans les brousses et dans les cités  
Jusqu'à ne plus entendre les cymbales et les guitares  
des musiciens poètes  
Actuaux  
Actuaux

Les hauts plus hauts que le derrière à plumes  
Le derrière à plumes des sorciers  
Des sorciers enchanteurs des marchands opulents  
Et des chalands au quignon de pain sucre-rosi

## Les mots

Les mots entrent dans les nuages  
Ils se déchirent, s'effacent puis se reforment  
Un grand éclair bleu et blanc les foudroie  
Puis les fait fleurs pourpres et piquées de chiures ivoire  
Sans doute quelque mouche aux ailes de verre  
Qui vient de vibrer sur la chair de sable de ces fleurs  
aléatoires  
Un grand parapluie s'ouvre et se ferme  
Tenu par une fourmi géante à la tête en carotte  
Et sous le parapluie les mots sont mouillés  
La fourmi brouille et pétrit les mots  
Des silences et des colères se brisent entre les mâchoires  
D'un désert qui hurle et ondule  
Et le désert est une gueule gouffre  
Avalant les mots et les vomissant en regards  
Les regards se lèchent entre eux puis s'assèchent  
Un bateau pirate coule au dessus ou en dessous du  
paysage qu'il traverse  
Des lapins dans la tête se mordent  
Et se poursuivent en sarabandes elliptiques  
Tous les merdiers du monde sont beaux comme des  
agneaux pelés



Quand les artificiers du Grand Carnaval  
et des festiveaux du monde  
Les ont mouchés avant qu'ils ne pètent de tous leurs feux  
Ou qu'ils empuantissent tous ces salons en vedette  
Qui ne sont que des salons d'ennemour

## Rumeurs, bruits et couleurs sur la plage

Proéminence des sexes sous les slips de bain  
Polissonneries de gamins bruyants et heureux  
Parasols qui champignonnent  
Seaux de plage renversés  
Pelles et râteaux entremêlés et serviettes ensablées  
Châteaux de sable bombardés de coquillages  
Gros et petits chiens attachés au pied des parasols  
Ou caracolant auprès de leurs maîtres  
Filles aux visages cuivrés  
Ventres débordants et soleil généreux  
Fraîcheur de l'air et roulement des vagues  
Effondrements blancs  
Voix et visages...  
Mais bouteilles à la mer dans la tête  
Trouveras-tu ou ne trouveras-tu pas ?  
Le sable avant l'océan est déjà un océan  
Et par delà l'océan c'est l'Amérique  
Et par delà tout le sable de la plage immense  
Par delà toute l'incandescence blanche de l'horizon  
Loin devant et loin derrière ces sexes proéminents  
sous les slips  
Loin devant et loin derrière ces silhouettes de filles  
au visage cuivé

Par delà toutes ces traces de vacances  
Que les saisons à venir effacent  
Ce sont tous ces visages pour la plupart inconnus  
Et une seule fois aperçus  
Dont la trace ne s'efface jamais  
Une trace toujours singulière et sublime  
Rêvée à vie comme un effleurement de lèvres  
sur une cicatrice  
Ce sont tous ces visages oui  
Qui me font une Amérique de lumière  
Dans mon ciel  
Ce ciel qui un jour s'éteindra  
Mais se souviendra sans moi

## Ces boucs et boucques

Ah ce bouc !

Ah cette boucque !

Il broute il broute le bouc

Elle broute elle broute la boucque

Dans l'immense pré aux bouc-zé-boucques !

Il elle a le neunœil qui lumine le bouc la boucque

Qui lumine de toute la couleur de son foie...

Et que de drôles de petits dadas

Qui caracolent dans le pré des boucs des boucques et  
des biques !

Car il y a les biques aussi

Les biques qui piquent du bec

Lorgnant d'un œil salace

Les Porc-épics gris bleu et les hérissons blondinets

Ah ce bouc !

Ah cette boucque !

Qui ne broutent plus dans le pré des dadas de trait ou  
de course

Venus luminer dans le plus grand pré du pays

Là où volettent oiseaux oiselles et papillons

Se posant autant partout que nulle part...

Ces boucs et boucques

Venus dans le plus grand pré du pays  
Là où se faufilent et se tortillonnent  
Lézards gris ou verts entre les mottes de terre et les  
herbes drues...  
Mais il y aussi dans l'immense pré  
Des anges qui n'ont pas d'ailes et ne sont pas du ciel  
Des anges qui ne sont pas à la solde de Dieu le Père ni  
de Lucifer  
Des anges que les gros marchands de soupe populaire  
et les grands capitaines  
N'ont pas exterminés...

## Métamorphoses

### *Le ciné branché*

C'est un cinéma très sympathique avec un grand hall  
d'accueil

Il y a foule ce soir au cinéma

Le film est une première

Une étrange histoire de voyage dans un train amphibie

Il y a un immense livre d'or aux pages épaisses et  
rugueuses sur l'une des tables basses du grand hall

Gypsie la dame du cinéma coiffée en barbe à papa

Va et vient d'un groupe à l'autre

Ce sont tous des branchés venus là dans ce cinéma  
pas comme les autres

Des branchés et des égarés et des poétants et des  
gauche-culture

Prospirou le petit papy aux cinquante minous

Est venu ce soir là au cinéma

Les minous se font leur cinéma dans le grand jardin  
de Prospirou

Une page encore vierge dans le livre d'or

Prospirou dessine des lézards à tête humaine dressés  
sur de longues et étroites pattes

Le dessin achevé  
Prospirou relève sa tête puis regarde dans le grand hall  
Il n'y a que des fourmis géantes debout sur leurs  
pattes arrière et les antennes se mouvant en tous sens  
en avant  
Et même Gypsie est une fourmi géante

*La femme chic*

C'est une femme très belle  
Une femme sans âge  
Très bien habillée  
Mais qui lui semble égarée  
Ayant passé la nuit entière dehors  
Une étrange légèreté dans la silhouette de cette femme  
Lui donne à penser  
Qu'elle peut s'envoler  
Elle lui passe tel un rêve fou  
Un rêve qui le régale  
Depuis son enfance  
Un rêve dont il peut luminer des heures durant  
Luminer à la seule vue d'une femme qui lui plaît...  
Il la suit dans la rue ses hauts talons musiquant  
Telle une pluie crépitante et tiède d'après midi d'été  
en ville  
Un râle dans sa gorge  
Une faim prédatrice et subite  
Il s'approche d'elle  
Elle ne s'éloigne pas  
Elle se retourne et s'arrête

Ainsi visagée  
Ainsi habillée  
Elle lui plaît à en crever  
Leurs regards se croisent et se touchent  
Il la plaque contre une porte  
Elle n'est pas particulièrement consentante mais...  
Il la lumine de ses doigts et de ses lèvres  
Le temps qu'un long nuage en écharpe  
Glisse d'un bout à l'autre sur un quartier de lune  
Un doigt planté dans sa déchirure  
Elle crie  
Elle se régale  
Et il s'enfonce en elle  
Elle est tellement chic  
Elle a un si joli visage  
Au tout premier jet il lui crie merci  
À la toute dernière secousse...  
C'est une mouche bleue et velue  
Une grande mouche d'un bon mètre soixante quinze  
Qu'il étreint  
Il vient de trouer l'abdomen de la mouche  
De son dard de chair durcie et veineuse



## **Tout ce qui se souviendra...**

Tout ce qui se souviendra sans moi, sans toi, sans nous, sans vous, sans eux...

Vivra, sera retrouvé...

Ce sera comme un verre tout empli de lumière blanche et bu dans une ivresse de création par des êtres venus de nous qui auront traversé des univers...

Ce sera peut-être même seulement un filament fugitif ou intermittent de lumière plutôt que la trace filante et visible durant mille tours de voûte céleste d'une chevelure de comète...

Ce sera une pâle aurore boréale ou australe dans la nuit polaire d'une Terre d'Andromède... Ce sera la naissance d'un univers dans l'ovaire d'une femme stellaire...

Ce sera peut-être... Rien du tout... Rien, avant que de nouveau, il y ait tout...

## Le vieux

Il est vieux

Enfin... Est-on vieux de nos jours, à 70 ans ?

Il leur balance un chèque

De quatre vingt, cent, cent vingt euros

A chaque fête, anniversaire

De chacun de ses deux fils et de chacune de ses deux  
belles filles

Et ce n'est pas un richard

Il est loin d'être plein son livret A

Mais tous les ans à chaque fête, à chaque anniversaire

Il leur balance un chèque

Il est vieux

Vieux et bon

Il a baigné dans son enfance

Dans un monde de gentillesse

Avec un papa, une maman, emplis de petites attentions

Et des oncles et des tantes

Et des parrain marraine tout aussi emplis de petites  
attentions

Il leur balance le chèque

Et le chèque arrive avec une jolie carte dans une belle  
enveloppe

Il vient toujours bien à propos, le chèque

Somme toute, ce chèque, c'est une rentrée de pognon  
comme une autre  
Il est vite encaissé le chèque  
L'un des deux fils est professeur de biologie en faculté  
L'autre est agent d'assurances  
Une belle fille est professeur de Lettres Modernes  
L'autre coiffeuse dans un salon de quartier chic  
Ni comment ça va ni merci ni merde  
Autant dire pas de réponse  
Pauvre vieux !  
Pauvre vieux qui comme un gosse  
Le gosse qu'il a été et qu'il est resté  
Croit encore au père noël !  
Avec ses rêves, sa gentillesse et sa candeur  
Un beau jour cependant...  
« Qu'ils aillent se faire foutre »  
Il a dit, le vieux !  
Et il n'a plus envoyé de chèque  
Il s'est payé une moto, le vieux !  
Il a fini par se tuer avec sa moto  
Dans un virage traître sur une route de montagne  
Pour avoir trop longuement regardé  
Une jolie auto-stoppeuse en robe d'été  
Qui souriait aux anges dans le virage  
Il ne laissait à son notaire, le vieux...  
Que quelques cahiers de poèmes  
Et quarante euro sur son livret A  
Et sur la table de sa cuisine le chèque du montant de  
son loyer...

## Le silence

Le silence, tel une vision que l'on se fait en soi, de ce qui ne nous est pas dit, de ce qui ne nous est pas répondu...

La vision alors, d'un coup de poing asséné en plein visage...

Ou d'une porte dans un couloir sans éclairage, et dont on ne sait si cette porte est ouverte ou fermée...

La vision aussi, mais sans trop y croire, d'un regard qui nous accompagne...

Ce silence que l'on a, ce silence qui nous est fait...

Ce silence qui nous est fait, dont meurt cette vie en nous, cette vie qui ne peut que dire et qui peu à peu ne dit plus rien ou se confine en des terriers à ciel ouvert...

Ce silence que l'on a, dont meurt cette vie en elle ou en lui ou en eux, cette vie qui veut dire et qui peu à peu se confine aussi en des terriers...

Le coup de poing asséné en plein visage cependant, n'est jamais certain...

La porte dans le couloir sans éclairage est peut-être vraiment ouverte ou vraiment fermée...

Le regard qui nous accompagne et que l'on ne

voit pas, c'est peut-être un mirage ou un réel rivage...

Les terriers sont toujours à ciel ouvert, même s'ils sont des sombres tunnels. Et c'est la raison pour laquelle, les voyant toujours à ciel ouvert, l'on y brûle les silences et l'on y dépose des cailloux blancs...

Mais la cendre des silences c'est encore le silence...

Et pour les cailloux blancs, il faut attendre que vienne l'archéologue qui remarquera les formes singulières des cailloux...

## Itaye, le petit extraterrestre

C'est Itaye...

Descendu de sa soucoupe volante, petit extraterrestre aux grands yeux d'enfant, au cœur grand comme un cosmos et avec une grosse tête...

Itaye, dont les yeux d'enfant au dire des comédiens ne jouant que dans de belles pièces, sont des yeux plus noirs que bleus...

Itaye, dont le cœur grand comme un cosmos, au dire des mêmes comédiens, est un maëlstrom qui épuise les étoiles dans toutes les galaxies...

Itaye, dont la grosse tête, encore au dire des mêmes comédiens, est comme une pastèque emplie en sa chair de cent mille pépins...

Et Itaye s'agite, se contorsionne et cabriole dans la fête, une fête qu'il dit imbécile et cruelle, imaginant une autre fête, celle là informelle, sans forains aux gros bras, sans manèges trépidants avec le pompon à attraper, sans tireurs d'élite descendant mille pipes ; une fête improvisée, inattendue et apparaissant comme au détour d'un chemin dans une clairière, au milieu de la nuit ; une fête où les visages sous les lumières jaunes, rouges, vertes et bleues des lampions,

s'ouvrent au regard du promeneur venant de traverser la nuit...

Itaye avec des yeux d'enfant au cœur grand comme un cosmos et à la grosse tête... Tout le monde y croit...

Enfin... Tout le monde « pas tout à fait comme les autres »...

Et si Itaye... C'était une sublime imposture ?

Une imposture comme Lucifer en ange de lumière ?

Alors, Itaye qui dans son enfance encore proche s'était inventé Rampono, un personnage sévère et critique qui le prenait par la peau des fesses, le jetait dans l'eau et le forçait à nager... S'invente aujourd'hui Hèmèmène, un « ennemi nécessaire », pourfendeur d'Itaye...

Hèmèmène suggère une possible imposture.

Et Itaye recouvre d'échardes hérissées et coupantes les hublots de sa soucoupe volante afin que les doigts curieux s'y blessent...

Se chausse de sabots pointus et ferrés qu'il enduit de boue putride...

Autant dire qu'Itaye « suicide » son image de petit extraterrestre aux grands yeux d'enfant, au cœur grand comme un cosmos et à la grosse tête...

Mais même là, il y a peut-être encore, embusquée, ricanante, obscène... L'imposture !

Cette imposture que les Inabusés vont révéler...

Cette imposture dont les Abusés croient « dur

comme fer » qu'elle est une vérité sublime et singulière...

Quel arrangement, tout de même, cette « vérité » qu'il y paraît, entre imposture à dénoncer, et existence d'un passage étroit menant à un espace de lumière et de certitude, à montrer !



## **Cette immense continuité qu'est la vie**

C'est fou le bien, tout le bien que l'on dit des gens lorsqu'ils sont morts (qu'ils viennent tout juste de mourir en fait, et qu'ils ne sont pas même encore mis en terre ou incinérés)...

Ensuite, lorsqu'ils sont morts depuis « un certain temps », les éloges s'espacent ou deviennent moins « élogieux »...

Et quand les gens sont en vie, tout proches de nous, parents, amis, connaissances, on les « enterre » pour un oui ou pour un non, on médit d'eux, on se moque d'eux, on les méprise, les vilipende, on les prend pour des « demeurés » ou des « allumés » ou des hautains, des dédaigneux, des « ours » ou je ne sais quoi encore !

Tout ce « cinéma » au moment de la mort des gens alors...

Mais toute cette crapulerie et cette hypocrisie du temps de leur vivant, quelle triste et inféconde réalité !

Que ne dit-on aux gens (plus souvent qu'on ne le fait en réalité) qu'on les aime, et pourquoi on les aime ! Et de leur vivant ! Pas attendre qu'ils soient morts !

Lorsque tu « sucés les pissenlits par la racine » comme on dit, que les vers te rongent les chairs putréfiées dans un cercueil qui a éclaté ou quand tu n'es plus que cendres et poussière dans une urne que peut-être même on érige en « vase sacré » sur un manteau de cheminée... Ou que tu seras empaillé comme un toutou vénéré... C'est « trop tard » ! *(L'image de l'urne en « vase sacré » sur le rebord de la cheminée, et du « toutou empaillé vénéré », est certes, surréaliste et caricaturale)...*

J'imagine l'âme du mort pétant au visage des imbéciles encore en transit temporaire avant le grand saut dans une éternité supposée, un bras d'honneur à faire tomber toutes ces louanges caramélisées qui peu de temps avant, étaient de l'acide sulfurique !

Mais je ne crois pas du tout à la vie éternelle des religions, des cultes et des croyances, ni même dans le sens où l'on entend parler dans le monde, de la vie éternelle...

Je ne vois pas la vie éternelle comme le « prolongement direct » de sa vie vécue de la naissance à la mort, que ce soit sous une forme ou une espèce de « résurrection », ou par l'âme ou par l'esprit « désincarné » qui « vivrait toujours »...

Je verrais la vie éternelle, en fait, comme étant l'existence même de la vie... La perpétuation de l'existence de la vie humaine ou animale ; de la vie, de toute vie en général sous n'importe quelle forme... Nous serions, ainsi, chaque être (humain ou autre) un

« instant » de cette immense continuité qu'est la vie...  
Et il y a sans cesse un grand nombre d'instant, comme il y a sans cesse des vagues à la surface de l'océan...

## **Paysage et visage**

Ainsi les paysages ont-ils autant de couleurs dominantes en leur ensemble, qu'en leur tout premier plan...

Ainsi en est-il de tous les visages des femmes et des hommes...

Mais la saison, le temps qu'il fait, la lumière du soir ou du matin, le regard que l'on porte sur le paysage aperçu... Tout cela fait du paysage un moment unique de ce paysage...

Et l'apparence dominante d'un visage dans l'évènement ou dans la situation du moment, tel ou tel détail ou signe particulier dont on va se souvenir, et ce regard qu'il a, et ce regard qu'on lui porte... Tout cela fait du visage aperçu, un instant unique de ce visage...

## **Pavé dans la mare**

Un pavé qui tombe dans une mare à l'eau agitée et trouble ; et dont le choc brutal et insolite sur la surface miroitante, éclabousse de paillettes piquantes les visages des promeneurs arrêtés, sans salir de boue leurs vêtements... Tel est le pavé qu'il serait souhaitable à mon sens de voir tomber dans la mare...

Mais parfois, il le faut lancer fort sur la surface de la mare, le pavé ! Afin que jaillissent à la surface miroitante et lisse comme une nappe d'huile, les excréments enfouis dans la vase, les bulles de boue putride et les racines épineuses qui déchirent... Alors sont vitrifiées les belles et rassurantes, et confortables certitudes et les illusions... Alors devrait venir le sursaut, plutôt que le désespoir...

## Errances littéraires, 1

Ils s'éveillent seuls au milieu de la nuit dans de grands lits défaits, un traversin tordu entre leurs jambes repliées...

Celui ou celle qui dort auprès d'eux a disparu, les volets battent, la tapisserie cloque telle une peau ébouillantée, la lampe sous le plafond se balance et, du grand lit défait, montent des ondes de suées...

Ils s'endorment sur des échelles dont les barreaux n'ont plus aucune consistance, et le plafond au dessus d'eux, goutte comme du chocolat blanc fondu...

Ils peignent à l'aube sur des draps tendus entre deux lampadaires, d'étranges visages et de grandes lettres déformées... Mais les couleurs se diluent à la lumière du jour se levant, les étranges visages et les grandes lettres se déforment et se meuvent tout au long des draps tendus qui se déchirent...

Ils funambulent sur des cordes usées, à seulement quelques pieds au dessus du marais...

Au volant de son énorme camion, le routier domine le paysage, l'autoroute, le ciel, l'horizon lointain, les fermes et les villages... Et brusquement

tout se rétrécit, le paysage est aspiré, s'enroule comme de l'eau fuyant en tourbillon par le trou d'une baignoire. Et le trou lui-même se rétrécit.

Lorsque tout réapparaît normalement, pris de vertige, revenu de sa stupeur, le routier aperçoit une jeune femme faisant de l'auto stop sur la bande d'arrêt d'urgence, et des gens autour d'un véhicule accidenté... Et le cercle d'un tonneau, non pas de fer mais en or massif, sur une flaque de sang en forme de main : c'est l'alliance... que le routier n'a plus à son doigt... Et le routier demande à la jeune femme « vous n'avez pas vu mon camion ? »

Ce sont ces certitudes heureuses, ces leurres en robe chic, ces régals fous d'une seule fois ou de toutes les fois que...

Ce sont ces transes du cyclotron, ces évasions du bain de Pangée et des Marchés, ces poétitudes et ces littératoqueries... Et ces caddies pleins les veilles de fêtes, qui nous font oublier qu'on est faits comme des rats...

## Errances littéraires, 2

Pas un pèt d'ammour sur cet'putain d'Téterre !...  
(*Excusez moi, mais là, je déconne un peu car là où il y a vraiment de l'amour n'importe où sur cet'Téterre on me pardonnera*)...

Et le pire ce sont les Souriches qui te trouvent le cul encore plus profond que les Ryches lorsque tu piques du nez dans la mouise... surtout quand la Kryzze égratigne sous le museau pointu dentu des Souriches, le frontom bon marché payé avec du découvert autorisé...

Et l'égal du pire c'est aussi *et surtout* les Gigaryches qui eux, mènent le monde par la Mécanique des Marchés et de la Finance...

Les réseaux du temps de la Fronde avant Louis 14, les Marchands et les Guildes, et les seigneurs et les évêques et les grands propriétaires fonciers de l'Ancien Régime... Tout ça, c'est des « enfants de chœur » en comparaison des Gigaryches du 21<sup>ème</sup> siècle...

Et de tous temps, s'il n'y avait eu autant de Souriches, il n'y aurait pas non plus tous ces Gigaryches parce que ce sont les Souriches qui font le



pouvoir absolu et la fortune insolente des Gigaryches...

Les Souriches, même, sont secondés par les Pôvres, dans la course au plus et au mieux...

Les Pôvres qui, dès que leur bateau prend un peu moins l'eau, se mettent à ramer dans le sillage des rafiots des Souriches...

Ainsi va le monde...

Y'a pas un pèt d'ammour sur cet'putain d'Téterre...

Et ça pue le cul et la bite et le fric et la crevette pourrie et les intégrismes ; et les pots de cornichons, de sauces aigres et de mayonnaise de toutes les couleurs...

Et ça pète cœur de pieuvre portières ouvertes dans les bagnoles...

Et ça mord du coin d'caddie de traviole dans les files d'attente aux caisses du Leclerc Géant...

Même quand la fille est chic et belle et qu'elle sent bon et qu'elle te chatouille d'un joli sourire, tu te fais avoir en beauté !

Et qu'est-ce que ça donnerait encore et encore...  
Un troisième « m » à « amour » ?

## Errances littératoques, 3

Une Grande Surface commerciale à la périphérie d'une grande ville...

Trois heures de l'après midi, une musique d'ambiance langoureuse et tristounette...

Peu d'affluence, des gens qui vont et viennent, mais à cette heure moins nombreux, des femmes surtout...

Six caisses ouvertes sur les douze en tout, avec les deux caisses automatiques, de cette grande surface avec galerie marchande...

C'est l'Avent, et les rayons de chocolaterie, de confiserie, de décorations de Noël, de jouets, de téléphones portables, de télévisions, d'informatique et d'ordinateurs, de livres, de CD et de DVD... N'ont jamais été aussi garnis, et l'on voit même des piles très hautes, de boîtes de chocolats et de confiseries et de conserves, en forme de pyramides, disposées entre les rayons...

Un type surgit tout à coup, en trombe et venu d'on ne sait où...

Sans le moindre signe de colère sur son visage, sans un mot sans un cri, le plus naturellement du

monde, il sort un couteau de sa poche et crève des packs de lait...

Il se dirige ensuite vers les rayons des bouteilles de vins, liqueurs, apéritifs et champagnes, renverse plusieurs bouteilles, s'en saisit d'autres qu'il brise au sol...

Il s'avance vers une pyramide de boîtes de conserve, et se met à lancer les boîtes en tous sens...

En quelques minutes plusieurs rayons sont vidés de leur contenu, tout est cassé, renversé, répandu...

Le type s'enfuit, brisant dans son élan, une porte vitrée...

Et la musique d'ambiance, tristounette et langoureuse s'arrête...

Une nuée d'oiseaux envahit la galerie marchande puis l'intérieur du magasin...

Des milliers d'oiseaux en formations compactes, qui se posent sur les sacs de croquettes pour chiens et chats, éventrent les sacs et dévorent les croquettes...

Un groupe de moineaux s'attaque aux barquettes de steaks hachés et de côtelettes de porc...

Des pigeons fientent sur les fromages à la coupe...

Les moineaux ne font pas de différence entre le rayon boucherie Halal et le rayon boucherie « normal »...

L'orage qui depuis le matin menaçait, soudain éclate dans toute sa violence...

Panne générale d'électricité...

De grands panneaux arrachés par le vent, volent sur le parking et des voitures sont renversées...

Le type qui s'était enfui, revient dans le magasin et brise à coups de barre à mine les téléviseurs et les chaînes Hi Fi, défonce les machines à laver...

Surgissent des milliers de hannetons et d'un bout à l'autre du magasin se répandent dans l'air ambiant, des fragrances de chien brûlé et de crevettes pourries...

Un car de flics aux pneus déchiquetés et aux vitres brisées, devant l'entrée béante jonchée d'éclats de verre, empalé sur un menhir-phallus, exulte de tous ses feux clignotants...

Et le type de nouveau enfui, court, à califourchon sur sa barre à mine, poursuivi par un canard sans tête...

## Errances littéraires, 4

Un maître de conférence avale les flèches d'un tir aux pigeons...

Un ingénieur de l'Office National des Forêts marque les pages de ses livres d'art avec des lambeaux de peau arrachés à ses fesses...

Un petit enfant tombé de sa poussette casse ses jouets, brûle le museau de son hamster et dit que le bébé dans le ventre de la copine à sa maman est un con...

Un marchand ambulant vend des montres sans heures et des pipes sans conduit...

Dans une guitoune à frites et à merguez puent des pots ouverts de moutarde verte et volent des nuées de moucheron...

Chez un vendeur de poissons une vieille truite pakistanaise gigote dans un aquarium néo-zélandais...

De drôles de drames dansent dans des bouteilles qui n'iront jamais à la mer...

Un rire gras saute comme un bouchon de champagne au plafond et devient larme de beurre tombant sur l'estrade où se tiennent raides et compassés des distributeurs de prix littéraires...

De vieux œufs et des loulous de poussière et des crottes de souris et des préservatifs usagés fripés et un sachet déchiré de purée en poudre jonchent un canapé abandonné dans une rue où ne demeurent que des fillettes pieds nus en haillons...

Un analphabète fort comme un bœuf chez son dentiste se plaint d'une dent qu'il s'est cassée en mangeant une courgette dans laquelle il y avait un intellectuel caché et déclare avoir avalé un petit morceau de tour eiffel...

Les drôles de drames dans les bouteilles qui n'iront jamais à la mer ne dansent plus...

La truite pakistanaise a changé d'aquarium...

Dans la guitoune à frites ce sont les coccinelles qui ont remplacé les moucheron...

Les montres du marchand ambulatant marquent toutes 25 heures moins le quart...

Le bébé qui était si con au dire du petit enfant qui a brûlé le museau de son hamster s'est suicidé dans le ventre de sa maman avant de naître...

## Errances littéraires, 5

Béatement heureux dans le sens d'un bien être purement animal, tel par exemple un bovin ruminant aux gros yeux globuleux et inexpressifs, regardant passer des trains, indifférent aux averses qui se préparent et aux changements du ciel...

Béatement heureux dans le sens du bien être tout aussi purement animal, d'un humain le dimanche après midi vautré sur son canapé et regardant une série télévisée de TF1...

Et toutes ces forces vives comprimées, ou éclatées ou pulvérisées ou broyées à l'intérieur d'un container soudainement rétréci et devenu un dé à coudre...

Un long dimanche d'hiver en rupture de contrat d'épousailles forcées, épousailles commençant toujours le lundi matin à l'heure de la réunion dans le bureau du manager...

Comme sur des îles très petites les gens sont des arbustes en buissons et allongent leurs branches ou leurs ramures qu'ils entremêlent...

Et entre les îles si proches les unes des autres, sont des passes de profondeur immense jamais traversées...

La porte est seulement entrebaillée : tu restes sur le paillason... Et le chien aboie...

## Le mouton centaure

C'est un mouton centaure...

Avec un buste et des bras d'homme...

Mais avec une tête de mouton à cervelle d'homme...

Et en prolongement du buste, un corps de mouton  
avec quatre pattes...

Un mouton centaure dans le pré qui est le sien...

Un pré bien trop petit...

C'est un Toisonneur...

Un Toisonneur qui vit de tonte...

Et qui est propriétaire d'un pré bien plus vaste...

Le Toisonneur prête au mouton centaure une partie  
du vaste pré dont il est le propriétaire...

Mais le manteau de laine sur le dos du mouton  
centaure ne devient pas plus épais...

Et le froid vient...

Et il faut sans cesse brouter plus et plus loin...

Alors le Toisonneur prête davantage de pré...

Moyennant toison annuelle...

À grands coups de ciseaux le mouton centaure se  
tond lui-même...

Et d'année en année le manteau de laine sur le dos du



mouton centaure s'étrécit...

Jusqu'à laisser paraître les traces d'écorchures laissées  
par la pointe des ciseaux...

Cruel toisonneur...

Que fais-tu de ces balles de laine sans cesse engrangées...

Sinon des tapis pour les salons de vastes demeures où  
l'on mechouille ou banquette ?

## Errances littératoques, 6

Cadavre en putréfaction d'un actionnaire de fonds de pension Américain sur un tas de claviers déglingués d'ordinateurs...

Vieux milliardaire cul-de-jatte en barboteuse, empalé sur un phallus d'orge mouillé de salive par une horde de miss...

Cerveille fossilisée de dinosaure lilliputien au fond de la sacoche d'un géologue Atlante momifié...

Foetus étranglé dans une boîte de cassoulet obstruant la cuvette des WC d'un train de banlieue...

Poubelles renversées vomissant des têtes de chat et des calculatrices de poche dans le couloir des cuisines d'un lycée mandarin...

Un fil de fer tordu et rouillé dans la boue d'un pré, quelques poteaux de ciment brisés, une hirondelle foudroyée, une moitié de savonnette, un ballon crevé, un nounours guillotiné...

Et cette poule affolée qui traverse le chemin et bute dans le grillage de la clôture...

Cadavre, cervelle, poubelle, cocote déplumée...  
Tout cela sous un ciel qui pue...

Dans les draps froissés que l'étreinte animale a

souillés, le sommeil s'est vidé de tous les mauvais poèmes qui se balançaient déséchés et pourrissants, accrochés à la barre tout en haut de la Tour des Pendus...

Et gisaient entre les plis des draps, les foetus têtes d'épingle des rêves pervers, les croûtes cloquées des souvenirs...

## Errances littératoques, 7

Slip sale

Bec qui pue

Robe tachée de sperme

Mouche bleue dans le pli d'un foulard

Frayeurs suspects

Ver de dent

Punaise calcinée

Bout de langue sur le chancre d'une verge

Viande qui tremble sous l'averse de grêle

Vinaigre de cornichon

Moutarde au sang noir

Mayonnaise éventée

Aigreurs qui régulent

Joies éclaboussées sur un tapis de danse

Pucerons vrombissant

Neuf écrit sur un œuf d'oie

Long râle un dix-sept après midi les volets clos

Petite craie bleue empanachée de foutre de verrat

crissant sur le tableau blanc

Jupe fendue sur le galbe d'une jambe écorchée

Pied dans une bassine emplie de plâtre effrité

Visage qui quète léché violé pétri mordu

Rancœurs béates ou souveraines s'écoulant toutes  
froides de la louche ébréchée  
Quatre queues croisées à travers la déchirure d'une  
écharpe de jeune femme  
Cirque effondré sur la place du bourg jonchée de  
toitures éclatées  
Rires gras aux haleines brûlantes de fours béants  
empuantis de résidus de grillades  
Mouchoirs durs et secs de crasses et de jutes  
Père Noël lubrique exhibitionniste ouvrant refermant  
sa houppelande  
Têtes encapuchonnées  
Visages pailletés  
Coulures  
Zobs jectifs  
Fêtes pétées  
Pff t  
Allo  
Bip Bip Bip...

## Errances littératoques, 8

Des vaches naines

Des oies rouges

Des canards bec de louche

Des coccinelles bleues

Des humains à quatre pieds

Des cochons éléphantins

Les vaches parce qu'elles sont naines

Les oies parce qu'elles sont rouges

Les canards parce qu'ils ont des becs de louche

Les coccinelles parce qu'elles sont bleues

Les humains parce qu'ils ont quatre pieds

Les cochons parce qu'ils sont éléphantins...

Tous, oui, tous menés au champ de foire

Au bâton, à la trompette, en char à âne ou

en turbomobile...

uront-uls au Paradu ?

Ce Paradu où toute la Crémation veut aller même les  
moutons cannibales ?

Avec chacun son fruc, sa gouale

Et son Égot charpenté en cathédrale et lourd de  
viande molle

Et si...

Pas le Paradu ?

Et si...

L'Enfore plutôt ?

L'Enfore où vont les Ulumunus

Les vaches éléphantines

Les oies bleues

Les canards bec de bite

Les coccinelles vertes

Les humains à quatre mains

Les cochons nains

Le Paradu

L'Enfore

Ou le Chatôt...

Oui, peut-être en définitive

Le Chatôt

Le Chatôt sans Chatelin sans ascenseur sans bals  
masqués ni visages caramélisés

Le Chatôt plutôt que le Paradu

Et le Procet plutôt que l'Enfore...

Le Procet dans la grande salle du Chatôt...

Le Procet sans Zuse sans couloirs sans verdique et  
sans gellule-de-roche-avec-juste-un-petit-trou pour  
laisser passer la poudre...

Le Procet d'une désespérante éternité et dans un abîme  
de solitude cosmique, se déroulant comme un tapis de  
feu, sans témoins, dans la grande salle du Chatôt...

Les vaches ne devaient pas être naines

Ni les oies, rouges

Ni les canards, bec de louche

Ni les coccinelles, bleues

Ni les humains, à quatre pieds

Ni les cochons, éléphantins...

Toute la Crémation ne devait qu'être feu puis  
poussière puis olive de roche puis de nouveau feu,  
poussière et olive de roche...



## Une drôle de fête de Noël

La fête de Noël organisée par l'Amicale de la Boîte, battait son plein...

Déjà tous les enfants rassemblés autour des paquets joliment enrubannés, tapaient des mains et des pieds, criaient, s'agitaient, s'enthousiasmaient, s'impatientaient...

L'on n'attendait plus que le Père Noël qui allait on l'espérait bien, entrer en scène d'une minute à l'autre.

Pour la troisième fois l'un des assistants du Président de l'Amicale repassait en poussant le son « Petit papa Noël » de Tino Rossi...

Les mamans minaudaient et se congratulaient, les papas levaient leur verre ; les notables confortablement installés autour de la grande table recouverte d'un tapis vert au fond de la salle, souriaient, béats, et leurs joues grasses et couperousées, leurs triples mentons, leur donnaient cet air bon enfant qu'ils arborent tout naturellement lors des festivités d'associations et d'amicales...

L'on apporta les gâteaux, les petits fours salés et sucrés, les mini-pizzas et les sandwiches, que l'on répartit avec des rangées de verres et de bouteilles sur les tables formant dans la salle un grand U.

L'on déboucha les bouteilles, faisant bruyamment sauter les bouchons de Champi et de vins mousseux...

Une guirlande électrique s'enflamma tout à coup sur le sapin, il y eut un instant de panique mais le Président habilement, maîtrisa le sinistre.

L'attente se prolongeait, les enfants piétinaient et chahutaient, l'on emplissait les verres, quelques papas « un peu éméchés déjà » tenaient des propos égrillards ; les notables, visiblement crispés, jetaient un coup d'œil à leur montre ; le grand patron de la Boîte se levait sans repousser sa chaise, évacuant d'un revers de main quelques miettes sur son gilet, puis s'excusait auprès du Président, de son brusque départ, déclarant qu'il avait un rendez vous d'affaires important à deux cents kilomètres de là et craignant le verglas sur la route...

Enfin le Père Noël fit son apparition...

Il surgit tout en haut des escaliers, derrière la cime du sapin.

Mais tous les visages blémirent et se figèrent d'effroi car le Père Noël brandissait une tronçonneuse qu'il mit en marche et agita devant lui...

Avec sa barbe toute ruisselante de sang, ses yeux noirs et brillants qui lançaient des éclairs, son rire sardonique et sa démarche menaçante, il sema une grande terreur dans l'assistance.

Les enfants se mirent à courir en tous sens, les mamans poussèrent des cris aigus, une panique monstre s'ensuivit...

D'un coup de pied rageur, le Père Noël disloqua la pile de paquets enrubannés, puis se jeta, la tronçonneuse en avant vers les enfants.

Horreur ! La tronçonneuse s'acharna sur les petits dos, sauta d'un petit visage à l'autre, mordant au passage quelques bras et jambes, des flots rouges ruisselèrent le long des vêtements jusqu'au sol ; et dans une bousculade générale, dans un sauve qui peut vers la grande porte, parents, enfants, invités et notables, tous se précipitèrent les uns contre les autres et même se piétinèrent... Un gros type très excité à l'air mauvais, poussa violemment d'un coup de pied une petite fille dont le visage venait d'être écrasé...

Tout à coup, la voix du Président, grave et forte, s'éleva au dessus du tumulte : « écoutez moi tous, il n'y a personne de blessé en réalité, c'est une grosse farce, une affreuse plaisanterie de très mauvais goût, la tronçonneuse est truquée, la chaîne est en caoutchouc et le sang, de l'encre rouge projetée...

Il fallut néanmoins un certain temps pour que l'affolement général cesse... Mais la fête était gâchée, les sandwiches et les gâteaux écrasés, les verres brisés, les jolis paquets éventrés et leur contenu fracassé...

De l'un de ces paquets s'échappait un petit robot noir qui prenait son élan, virait à droite ou à gauche, cliquetant, foudroyant les bouchons de Champi de son rayon bleu vert...

L'on débarrassa, nettoya, et lorsque le Père Noël présenta sa facture TVA comprise, il se vit gratifié

illico, de quatre coups de poing en plein visage et reparti en sang...

Une maman arriva tenant par la main son petit bout de chou de trois ans, juste au moment où le Père Noël se faisait durement castagner. Le bambin était tout déconcerté devant le désordre indescriptible qui régnait dans la salle, ouvrait des yeux tout ronds, pleurait parcequ'on battait le Père Noël...

La maman était une très jeune femme, court vêtue, avec de jolies jambes. Quelques messieurs « rassis » ou « crâne d'œuf », encore présents dans la salle, foudroyèrent de leurs regards, figés de ravissement, cette jolie jeune femme qui portait un manteau chic et court rouge vif...

Personne ne s'intéressa ni n'accueillit l'enfant qui pleurait et se dirigeait vers le petit robot noir... Quelques uns des messieurs discrètement se touchaient la braguette. Le Président, tout faraud et tout rouge sous sa tonsure à la Lionel Jospin, s'approcha de la jeune femme, prit son air des dimanches et balança quelques flatteries...

Un musicien ambulant, une sorte de clown aussi, se trouvant de passage ce jour là, fut convié par le Président pour relancer la fête...

Et la fête se refit, l'on oublia le Père Noël à la tronçonneuse, les enfants se jetèrent sur les cadeaux...

Le lendemain l'on apprit dans le journal, que le grand patron de la Boîte avait été victime du verglas sur la route, et que le Père Noël s'était pendu dans une

grange abandonnée... Et qu'on avait tué avec un jet de gaz paralysant à bout portant à travers la clôture le toutou féroce du gros type qui avait bousculé la fillette...

## Où sont-ils, que font-ils ?

Oui, où sont-ils, que font-ils... ils et elles à vrai dire ?

« Que l'on ne voit plus, que l'on ne lit plus, qui ne réagissent plus (répondant ou commentant)... Et qui pourtant étaient si présents ? »... Se demande-t-on lorsque plus rien ne vient d'il, d'elle, d'eux ?

Les vacances ? Un « coup de blues » ? Des travaux dans le jardin ou dans la maison ? Un « pépin de santé » ? Les enfants, les amis, qui viennent avec leurs petites familles ? Une panne d'inspiration à dire ? Une bouderie ? Un silence de juge ayant étudié un dossier épuisant ? Un déménagement perturbant ? Un être cher qui s'est « fait la malle » ?

La vie, leurs vies... Ce sont ces mondes disparus dont on imagine l'atmosphère, des petites bêtes rigolotes ou inquiétantes, des fleurs de toutes saisons, et de profonds océans, et des himalayes et des Kilimandjaros et des déserts de Gobi... et toutes ces traces sur lesquelles on se serait jeté comme sur une femme !

La vie, leurs vies présentes et à venir... Ce souvenir de ce qui fut, cette attente qui peu à peu cesse de battre...

Où sont-ils, que font-ils ? Ils et Elles, et Eux tous... que l'on ne voit plus, que l'on ne lit plus, dont on ne sait plus rien... ou seulement de loin en loin, que ces quelques traces d'eux qu'ils laissent sur le chemin le plus fréquenté d'un immense paysage en mouvement ? Sur le chemin qui crève les yeux et traverse le paysage, sans cesse encaillouté, entretenu et parcouru ?

Là où tout le monde va tu as des chances d'être vu plus qu'ailleurs où l'on va moins, mais tu ne sais qui te voit... Comme le mort qui ne sait plus rien.

## **Le tableau aux couleurs vives qui percute le regard**

L'âme et la vie des gens, c'est tout un tableau aux couleurs vives qui percute le regard et fait penser ce regard, et qui fait vivre ce regard à l'intérieur de soi...

L'âme et la vie des gens, c'est une immense fresque dans la grande fresque générale ; toute une Histoire dans l'Histoire, une histoire inconnue du plus grand nombre certes, mais une Histoire aussi grande que la « grande Histoire »...

Est-ce que les « trente glorieuses » – dans un certain sens et seulement dans ce sens là – « impies »... Ont « délavé » le « tableau » ? Je ne crois pas... Ce sont de « drôles de vents » qui nous font croire que les gens « n'ont plus d'âme, ou qu'ils l'ont en grande partie, perdue »... L'âme des gens est intemporelle...

C'est, juste le temps d'un éclair à peine perceptible dans le lointain, une « conscience de l'existence de l'Autre » qui t'envahit, te « rentre dedans », et te fait entrevoir un espace très compressé, si compressé qu'il est impossible d'en appréhender les



séquences, et encore moins le contenu des séquences...

C'est tout juste seulement, cette fluorescence fugitive de l'éclair dans le lointain, ce « flash » d'une histoire toute entière...

Sans doute cela vient-il du fait de regarder les gens, de ne pouvoir s'empêcher de les regarder...

Je déplore que les gens ne se regardent jamais, qu'ils passent leur chemin, indifférents ou préoccupés de leurs affaires, avançant tels des automates...

Et pourtant, et pourtant...

Ils ne sont pas, les gens, des « automates ». Mais des Humains, de vrais humains avec de vrais visages et de vraies histoires !...

## Mon députéin

Mon députéin se prostitue pour la construction d'un lycée pilote et d'un grand stade omni sports à Optemrupt en Anchoire-et-Buse... Et son plus gros client est un homme d'affaires qui brasse « louche » par l'intermédiaire d'un mafioso Russe... Mais le « gros client » en question, investit dans de l'humanitaire et du social local, crée des emplois « précaire-qui-dure » dans ma circonscription...

Mon députéin est un homme de cœur et de bien, quoique fort plantureux de fesses et d'épaules larges et carrées dans un costume sombre qui enveloppe ses cent vingt kilogrammes de députéin riche et gras...

Mon députéin roule dans un grand et long tombeau aux vitres opaques, et habite dans la plus belle maison (à colonnades) du pays...

Mon députéin se promène dans les vide-greniers, sur les marchés, les foires et dans les fêtes et *festivaux* d'été du pays, serrant des dizaines de mains, embrassant les dames et caressant les petits toutous exotiques...

Mon députéin baille, ou se fend de quelque bon mot... ou brille par son absence... au Palais Bourbon...

Mon député aime les filles accortes et tape sur la fesse gauche (ou droite) de la serveuse du Grand Trianon, le restaurant quatre étoiles de la capitale de la circonscription, où il dîne en compagnie des notables et de quelque artiste en vogue dans le pays...

Ah mon député ! Mon cher député !... que serais-je sans toi pour qui j'ai voté (ou pas voté), sans ta permanence locale, sans ta boîte aux lettres, sans ta secrétaire de vingt-cinq ans à la bouche rouge cerise en anus de pigeon et au sourire d'hôtesse d'accueil de grand hôtel du groupe ACCOR ?

Bon, je rigole... je rigole...

Les députés de la Gauche tout comme de la Droite sont presque tous « comme ça »...

Député, c'est « dur dur »...

Député, c'est « plus fayot »... et surtout, surtout...  
« plus comp'fort'table » !

## Un drôle de rêve...

Je fis voici quelques jours, une nuit vers 4h « un drôle de rêve »... Que je tente de raconter. Mais soit dit en passant, ce « genre de rêve » n'est jamais comme une histoire avec un début, un déroulement logique, et une fin... C'est plutôt une succession d'images ayant plus ou moins entre elles un rapport direct ou indirect... Sans compter les incohérences dans la chronologie ou dans l'ordre même des « situations » qui se succèdent...

J'étais invité (à quel titre je n'en sais rien, peut-être en tant « qu'écrivain témoin de son temps et publiant régulièrement » ?) dans une sorte d'immense Conférence Universelle Spatiale (regroupant des représentants mandatés de plusieurs systèmes stellaires ou planétaires de diverses galaxies)... Cette réunion (capitale pour le devenir de centaines de milliards d'êtres humains ou humanoïdes sur des dizaines de planètes de notre galaxie et des galaxies voisines) devait se dérouler dans une cité géante et capitale de la « planète siège » de la Confédération Universelle...

J'arrive dans le hall d'accueil (à perte de vue) du grand bâtiment principal, il n'était pas encore l'heure d'arrivée de la foule des délégués et c'est à peine si déambulaient de ci de là dans ce hall d'accueil, quelques « humains » et bien sûr quelques hôtes (au curieux visage cosmétique et piercingué, et arborant des coiffures « impossibles » aux couleurs criantes et lumineuses)... Tous ces gens me semblaient « d'apparence humaine » et chose curieuse, je reconnus des personnes qui faisaient partie des forums du Net mais qui avaient disparu de ces forums depuis assez longtemps...

Aussi, quelle ne fut pas ma surprise de les trouver là, ces « disparus » (qui semblaient « officier » dans ce hall d'accueil et accueillaient les premiers délégués)... Et ces premiers délégués, qui arrivaient en petits groupes, semblaient encore tous, d'apparence « humaine » (si l'on peut dire quoiqu'ils avaient de drôles de visages)...

L'une de ces « disparues » (que je reconnus et qui était M---) me dit « tu vas voir, tout à l'heure, la tête qu'ils ont, certains de ces délégués et tu risques d'être plié de rire en les regardant »...

En effet, lorsque j'arrivai au premier étage du grand immeuble, s'étendait à perte de vue un immense salon dont on ne discernait pas les extrémités, et là, il y avait des centaines de « drôles de gens » (et tout aussi drôlement vêtus) dont un en particulier, qui avait des sortes de défenses d'éléphant à côté des lèvres, un nez en trompette très évasée, un

crâne pointu avec des oreilles en chou fleur aplati... Et tous ces « gens » ressemblaient d'ailleurs à mes « shadocks » (ceux que j'ai dessinés) et c'était « tordant » de les voir, dans leurs accoutrements, avec leurs visages « impossibles » à en crever de rire, leurs attitudes, leurs comportements, la manière dont ils se saluaient (certains se « sentaient le derrière »)...

Je ne voyais pas comment, en ces moments de gravité aussi « solennels », aussi sérieux, et où on allait débattre de sujets aussi importants, j'allais pouvoir étouffer ces éclats de rire qui me venaient spontanément à la vue de ces « guignols » aux visages si divers et si étranges... Et plus les délégués avaient « d'importantes fonctions, un gros statut, et paraissaient être d'éminents scientifiques et intellectuels », et plus ils avaient des « têtes à crever de rire » !

Et je me fis la réflexion suivante :

Sur notre toute petite planète, La Terre, perdue dans l'immensité de la Confédération Universelle regroupant des millions de planètes réparties dans plusieurs galaxies ; il existe déjà une infinie diversité de cultures, de peuples, de sociétés, de régions, de pays, de modes de vie et d'êtres aux apparences physiques différentes... Mais en définitive, ces différences et cette diversité que j'observe déjà sur une seule planète, ma planète, sont « sans commune mesure » avec les différences et la diversité que l'on peut observer à l'échelle de l'univers, que ce soit en ce

qui concerne l'aspect physique des êtres qu'en ce qui concerne les cultures, les modes de vie, les sociétés... Et ça donne le vertige !

Et je devais, puisque j'avais été invité pour cela, interviewer l'un et l'autre de ces délégués, afin de faire connaître d'où ils venaient et de préciser leur appartenance à tel ou tel mouvement culturel ou politique ou associatif... Mais réaliser ce « reportage » en conservant « un minimum de sérieux » se révélait impossible car je devais en même temps « étouffer ma crise de fou rire comme l'on retient la propulsion bruyante d'un bouchon de bouteille de champagne en le serrant très fort entre les doigts et le tournant doucement jusqu'à ce qu'il sorte du goulot et fasse au final, un bruit ressemblant à un pet étouffé »...

Je ne me suis jamais autant « marré dans le réel » au sortir d'un rêve !... Mais en même temps, il me venait aussi une certaine réflexion emplie de gravité...

## **Au nom de...**

Au nom du père et du saint esprit

Au nom d'allah

Au nom de Yugcib

Au nom de toutes les couillonnades du monde

Au nom de la face du Boucque qui veau-cifère et de la

Touite qui pue

Au nom du fric

Au nom des joujoux pour toutous de riche

Au nom de bachar el hassad

Au nom du carré pro de là où ça swingue la musique

tam tam cœur de pieuvre

Au nom de la clique qui nous broute l'herbe sous les  
pattes

Au nom du cul et de la bite

Au nom de la bouffe aseptisée labellisée sous  
emballages scellés

Au nom du vase sacré

Au nom du sacré cœur sur le sang des communards

Au nom des morales et des vertus bardées de chartes

Au nom du foot

Au nom des dopes autorisées

Amen



Ramen

Et y'en a plein le cul

D'amen et de ramen

ça suffit pas de croire en son propre système et de  
chier sur le système

il faut aussi et autant chier sur son propre système

Amen

*Tu te fous de ma gueule ou quoi ?*

*Proutt...*

*Là c'est mieux mon pote*

## Les quatre battants de la porte

Une porte ouverte (et quelle porte : en quatre battants)... Sur... Un désert de neige à quatre mille mètres d'altitude...

Mais il souffle sur les battants de cette porte, un vent brûlant comme celui d'un désert de sable ; la neige ne fond pas et le silence que porte le vent, à quatre mille mètres d'altitude, vitrifie tout ailleurs imaginé, possible ou impossible, tout présent, tout passé, tout avenir...

Je ne pense plus, je ne sens plus que j'existe, alors que j'ai tant rêvé qu'un jour je m'envolerai...

Quatre battants d'une porte ouverte sur un désert de neige en haute montagne, qui claquent comme les pattes arrière d'un lapin agacé sur le plancher de sa cage... ouverte elle aussi...

Il m'est venu l'idée que cette porte au bout d'un immense couloir très large et très haut, donnait sur un paysage blanc (en fait un « désert de neige ») en haute montagne (4000 m d'altitude par exemple) avec au fond, en arrière plan, des cimes schématisées...

Mais ce qui est curieux (est-ce volontaire je n'en sais rien) c'est que les battants (quatre battants)

semblent orientés vers l'extérieur (alors que le vent que j'évoque souffle justement depuis l'extérieur)... Et j'assimile ce vent à un grand silence, lequel silence « vitrifie » tout (et me « désexiste »)...

Peut-être suis-je là, si je puis dire, dans une « thématique tout à fait personnelle » (une sorte d'angoisse ou de perte de certitudes, de repères, en face d'un monde dans lequel la « conscience d'exister » au fond, n'est qu'un leurre (et non pas comme je voudrais me le prétendre, « une certitude heureuse à mettre en avant »)...

Et les battants en tapant, secoués par le vent, rendent le même son que les pattes arrière d'un lapin agacé, qui tape à deux ou trois reprises sur le plancher de la cage... (il y a dans le « tapement », quelque chose d'absurde, de dérisoire, comme une sorte de colère « un peu infantile et surdimensionnée » que l'on ne peut que difficilement prendre en considération)...

Et je dirais aussi : « mais qu'est-ce qu'il veut, ce lapin, de quoi il se plaint, agacé, à taper de ses pattes arrière dans le fond de sa cage alors que la porte de sa cage est ouverte, et qu'il peut aller où il veut, c'est à dire quitter sa cage ?

N'y-a-t-il pas dans cette blancheur, cette neige, ce désert blanc et glacé, d'apparence – et même de réalité – si cruel, dans ce silence blême... « quelque chose d'immensément beau »... et qui est peut-être le « véritable sens (de la vie) » ?

Et la neige ne fond pas en dépit du vent brûlant qui souffle : l'indifférence et la laideur ne fondent pas en dépit de ce qui leur résiste. Et le drame c'est que l'on fait de l'indifférence et de la laideur « une si grande affaire », comme si c'était là l'essentiel du monde, ce qu'il faudrait « emporter dans les étoiles en se jettant et en pleurant dans les bras d'un dieu qui lui, serait le grand consolateur, celui qui a « tout compris » (et qui va tout arranger)...

Et l'indifférence et la laideur, on l'exprime « sous toutes les coutures », avec le talent, l'humour, l'art, la poésie, la littérature, la pensée... « les plus remarquables qui soient »... Ou bien au contraire, avec la vulgarité, avec la médiocrité du propos le plus commun, le plus répandu...

Mais là n'est point l'essentiel...

L'essentiel est dans la beauté des êtres et des choses, que l'on n'exprime jamais assez, que l'on perd de vue, en laquelle on ne croit plus... Et c'est avec cela, avec cette beauté des êtres et des choses, que l'on devrait, d'abord, vivre sa vie... et ensuite, peut-être, « emporter dans les étoiles »...

## Cela s'appelle Aimer...

Aimer d'un seul bloc... Ou pas du tout...

Mais pas du tout, ce n'est pas forcément « je rejette »...

Ne pas du tout aimer voire même détester...

C'est peut-être... Être à deux doigts d'aimer...

Si tu m'aimes, aime-moi d'un seul bloc...

Sans aucune restriction, ou à cause de ceci/cela en particulier, de moi, qui te gonfle...

Ça te gonfle, ceci/cela, de moi ?

On peut discuter...

Ça me gonfle, ceci/cela, de toi ?

C'est pas grave : j'intègre !

« Je t'aime parce que... »

Mettez au bout de « parce que », tiens, ce que vous voulez qui vous convient, vous fait plaisir, vous arrange, vous « sied chaud au cœur » et j'en passe et j'en passe de tout ce que vous pouvez y mettre et en rajouter comme « bonnes et excellentes » réponses... toutes aussi convaincantes, et aussi belles, les unes que les autres, et avec en plus « une poésie » absolument « formidable et émouvante » et le tout avec « le génie »

d'un « grand écrivain » (mais bon on n'en demande pas tant !)... (rire)...

Eh bien, eh bien... J'appelle pas cela « Aimer » ! (ce serait, dirais-je, de « l'ennemour »-et, soit dit en passant, « ennemour » n'est pas exactement, « le contraire de l'amour »...

On en crève, on en crève, d'ennemour, en fait, sur cette « téterre » ! Peut-être plus encore que de la haine et de la violence... ou même de l'indifférence...

Et je précise :

l'ennemour c'est quelque chose qui ressemble à l'amour, qui y ressemble même parfois, à s'y méprendre... Mais « ne nous y trompons pas », justement...

## Le caillou

Le caillou est dur, gris et froid ; et s'il brille par endroits quand on le retourne dans tous les sens, il ne brille que des paillettes que l'on y a jetées dessus...

L'on croit que les paillettes sont inscruées dans la surface rugueuse et irrégulière du caillou, mais si l'on gratte tant soit peu de l'ongle, alors les paillettes se désagrègent en une poussière argentée que l'air ambiant emporte...

Mais il y a – peut-être – dans la surface dure, grise, froide, rugueuse et irrégulière du caillou, de toutes petites veines bleues d'une matière étonnante et rare...

De toutes petites veines bleues qui jamais ne brillent et que l'œil ne voit pas...

Alors dans ces longs déserts que nous traversons, dans ces longs déserts de cailloux durs, gris et froids ; et quand les paillettes se sont désagrégées en poussière argentée emportée dans l'air...

L'œil dont le regard s'ennuie, cherche alors sur le caillou dur, gris et froid, les petites veines bleues... Qu'il ne trouve pas toujours cependant... Ou qu'il

imagine en petits chemins blancs et lumineux courant sur le caillou dur, gris et froid...

Et le regard cesse de s'ennuyer quand il parvient à entrevoir les petites veines bleues...

Ou quand il imagine les petits chemins blancs...



## En ces jours...

En ces jours les moins heureux, les plus ordinaires de ta vie, ou parfois les plus sombres...

Dans ce grand silence blême et dans cette indifférence des gens et du monde autour de toi, dans cette solitude qui te vient et t'étreint...

En ces jours où ne passent autour de toi que des personnages aux visages caramélisés, que les mains s'éloignent et que les regards manquent...

En ces jours creux et sombres où le vent tourne et efface de ton visage toutes ces marques par lesquelles il peut être reconnu...

Oui, en ces jours là pourtant, je te le dis parce que j'en suis sûr...

Il se lève toujours quelque part, un visage inconnu et généreux, qui t'aime...

Et dans l'ivresse des jours heureux, ou lorsque chaque minute compte tant tu fais et refais...

Il se lève aussi quelque part, ce visage inconnu et généreux, qui t'aime...

Mais tu ne le sais pas et tu t'en fous...

Aux jours les moins heureux tu crois toujours

qu'il n'y a pas ce visage qui se lève...

Aux jours les plus heureux de ta vie, aux jours où tant tu fais et refais, tu n'imagines pas que ce visage que tu ne vois pas, puisse aussi se lever vers toi et t'aimer...

## **Chemins empruntés et clôtures sautées**

Ces routes parcourues, ces chemins empruntés, ces portes et ces fenêtres ouvertes, ces clôtures sautées...

Mais ce n'est point là, dans la traversée de la vie, de nos vies, le plus important...

Ce sont ces pas que l'on fait, chaque pas...

Et, à chacun de ces pas, ce que l'on voit, ce qui nous parle, ce qui nous interroge et qui est tout proche...

Et ce sont ces pas qui le feront, le chemin, la route parcourue, les clôtures sautées...

Mais les portes et les fenêtres ne s'ouvriront pas pour autant. Et les clôtures seront souvent difficiles à sauter...

Le chemin qui se fera ainsi, par ce que l'on voit, par ce qui nous parle, par ce qui nous interroge et qui est tout proche ; qui peu à peu se dessinera et traversera le paysage... Le suivra-t-on alors ?

Ou bien, ne va-t-on pas encore jeter ses pas sur ces chemins que l'on ne cessait de prendre et qui nous semblaient plus importants à suivre que nos pas ou nos regards à mettre l'un devant l'autre ?

Tous ces chemins que l'on ne cesse de prendre sans vraiment regarder, sentir, toucher, écouter et penser ?

## La trace

Tant que, dans une relation, il n'y a pas la durée, il faut tout d'abord explorer, sentir, « entrer dans »... Et peu à peu... « visager »... Puis... À la longue, avec les jours qui caracolent ou s'immobilisent (c'est « selon »)... Tracer... Mais de quelle sorte de trace ?

Une trace comme une Amérique sur la jolie robe d'une Terre aimée et rêvée femme... Ou une trace de « quelque chose en soi » faite de toutes les traces sur lesquelles on a posé son pied ?

Mais que dire de la relation d'un instant, d'un seul instant oui... Dans laquelle se fait une trace qui elle, va durer ?

## Les mots, ces mots...

Les mots vils

Les mots acides

Les mots perfides

Les mots sans vie

Les mots amers

Les mots qui crient et qui pètent

Les mots inutiles

Les mots « pour arranger »

Les mots trompeurs

Les mots menteurs

Les mots en supernova

Les mots en jolie pochette à la veste du costume

Les mots du sexe cru et nu

Les mots « crevettes qui puent »

Et tous ces mots à propos de tous les maux

Et tous ces mots que l'on dit jamais, que l'on n'entend  
jamais

Ces mots qui claquent comme des coups de fouet

Ces mots de la guerre et des passions exacerbées

Ces mots portés à bout de voix tels des étendards

Ces mots en cortèges ou en processions

Ces mots mille fois scandés, hurlés

Ces mots d'ennemour

Ces mots d'une si grande Une à la Une mais d'une si  
courte saison

Ah qu'il s'en dit, qu'il s'en écrit de ces mots !

## L'artiste qui dort avec son public

C'est Ravix, un jeune chanteur et auteur compositeur qui se produit sur des places publiques dans un pays où sur cent habitants au kilomètre carré, trente cinq se définissent artistes ou poètes ou « faisant quelque chose de pas comme les autres »...

La concurrence est donc rude, l'audience aléatoire en dépit de tout ce que permet la technologie de la communication par Internet, les réseaux sociaux entre autres, et par quelques opérations médiatiques locales où la soit-disante gratuité du spectacle n'est qu'apparente (il faut à la fin de la représentation, « mettre cent balles dans le dada »)...

Ravix a réellement de l'audience même si les Autorités en place ne l'encouragent pas...

Ravix est si amoureux des visages de son public, qu'avant chacune de ses représentations dans une rue, sur une place ou dans un café, et de temps à autre dans une salle de cinéma ou de théâtre, il se sent saisi d'un intense bien-être au point d'avoir... Une érection !

Et en cet état bien gênant pour lui, il tarde à se présenter ; et derrière le paravent où il se prépare, ou derrière le voile du rideau devant la scène, il perçoit

l'attente de ses chers visages... D'ailleurs par les déchirures éparses du rideau ou du paravent, entrent dans son regard comme par le trou d'une serrure, quelque arrangement de coiffure, l'expression d'un regard, un profil typé et délicat, de visage ; le revêtement d'un col d'imperméable, quelques jolies jambes croisées, d'une femme élégante ; une atmosphère particulière se dégageant de telle ou telle personne...

Alors Ravix, tout juste au moment venu d'apparaître enfin, se sent « huilé et aussi raide qu'un bâton de berger »...

Mais, par l'un de ces sursauts de son esprit dont il a le secret sans cependant en comprendre le mystère, il maîtrise son émoi... Ne lui vient-il pas alors, quelque trait lumineux jailli de l'une de ses « sources intérieures » ? Au fond de lui-même il savait que s'il n'y avait point eu cette « source » en lui, l'être qu'il aspirait à être n'aurait pu survivre aux foudres qui le traversaient...

Alors se réalise comme une symbiose entre l'artiste et son public...

Le décor, l'éclairage, le lieu de la représentation, salle, rue ou place, tout cela est très sobre. Ravix s'accompagne lui-même, sa voix s'élève, les paroles et les notes descendent de la montagne de ses enfances en un torrent qui semble courir à en perdre son cours, devient lumière avant d'aller se jeter dans l'océan.

Il vient à l'issue de la représentation, une discussion, un forum, dans une atmosphère



particulièrement chaleureuse, animée et conviviale. Délivré de ses « immensités en lui », plus même protégé par ses « sources », de ces foudres qui lui vitrifient l'esprit ; alors que visages ravis et féminités habillées ne cessent de le frôler et de se rapprocher entre eux, il va, d'une « constellation de visages » à l'autre, répond à quelques questions, et... Ne « brûle » plus...

C'est fou ce que l'intensément vécu prolonge l'instant, le moment, l'heure présente, et redimensionne en quelque sorte l'espace temps !

Les heures passent, personne ne s'éloigne et vient un temps étrange...

C'est un jour, un soir, une nuit... Alors que personne cependant ne s'est donné le mot, au premier étage de l'Hôtel de Ville devant la place où s'était tenue la représentation, il y a un dortoir aménagé ayant servi récemment pour accueillir des réfugiés d'un pays en guerre.

Une femme parmi la trentaine de personnes ayant assisté à la représentation de Ravix, déclare : « Et si nous allions tous dormir ensemble ? »

La perspective de dormir avec son public, manque de faire défaillir Ravix !

Qu'aurait-il pu rêver de mieux, lui qui était si amoureux de son public !

L'on ne se déshabille point. L'on rapproche les lits de camp, il se tient encore d'interminables discussions dont les dernières s'éloignent comme des murmures

de moteurs d'automobiles dans le lointain lors d'une nuit d'été étoilée.

Serré entre une jeune femme en imperméable et une petite fille blottie dans les bras de son frère, Ravix demeure toute la nuit éveillé, écoutant la respiration de tous ces êtres endormis.

Il n'a jamais de sa vie, connu une aussi belle nuit d'amour.

## **Les larmes blanches neigent sur les épaules des dames en grand deuil**

C'est un vieux zob  
Un vieux zob tout vilain peau de crapaud et taches de  
rousseau sur le bout rose  
Il chôme pas de la cervelle ce vieux zob  
Pour autant que l'on lui imagine une cervelle  
Il se régale dur noueux et juteux  
Hocquette et gougoutte avant de propulser sa lave  
Lorsqu'un court métrage de jolies gambettes croisées  
chic et nues  
Lui passe par la cervelle  
Il bande il bande longuement il lumine il lumine  
Agité de soubresauts  
Le vieux zob  
Au bout d'un long et tortueux corps sec et veineux  
Ne se décidant pas à prendre le chemin de la maison  
des vieux  
Et sa cervelle de philosophe en gros chancre débordant  
Extrait des racines carrées de vérités  
Crache sa purée intellectuelle  
Il tranche dans le jeune

Le vieux zob

Il saucissonne biberonne virevolte rastaquouère  
libidine et caracole

Dans son enfance il était petit bout de kiki dans un  
nid de souris

Se tortillant se fauflant s'endormissant se roulant en  
boule

Et concassant ses rêves impudiques

Des rêves enflés et durcis puis affaîsés

Après avoir éclaté tendres et fous à la vue de jolis visages

De jolies gambettes de jolies robes de jolies écharpes

De jolis regards vrillants et pénétrants

Il y avait même ces impossibles visages

Traversant les rêves fous

Visages inaccessibles mais carpettes de régal

où il se vautrait jeune zob d'enfant

Dans les plis soyeux telle une punaise

Une punaise toute allumée

Mais il faut une fin à tout

Et le vieux zob

En un ultime soubressaut

S'éteignit un jour

Dans les draps d'un lit d'hôpital

Sans visage lui suçant les taches de rousseur

Au paradis cependant

Il neigeait des larmes blanches

Sur les épaules des dames chic en grand deuil

## Paysages

Il n'y a peut-être jamais eu autant que de nos jours, reliés par des fils et en réseaux réels ou virtuels, autant de paysages relationnels...

Mais tous ces paysages sont pour la plupart d'entre eux, arides, inconsistants ou fugitifs : ce sont des paysages linéaires et aplanis, traversés de vent, de formes ou d'ombres mouvantes et changeantes ; et le vent lapide, brûle ou glace ou caresse – c'est selon – dans une même giration tourbillonnante de nuées de poussière...

Des mirages d'eau, de ciel, de visages, d'horizon et d'ailleurs, surgissent et dansent ; des caravanes s'échelonnent, proches ou lointaines, qui ne s'arrêtent pas et disparaissent sans laisser de traces...

## La vie l'amour la mort

La vie l'amour la mort le pour et le contre  
L'ennemour les crevettes qui puent le sexe sale le  
poulet à une patte et au bec de dinde  
Pète devant le frigo ouvert la plante des pieds qui  
bat cœur de pieuvre sur le carrelage  
Un trou devant pour avaler un trou derrière pour  
déféquer  
L'amour par le trou de bale la révolution  
bricolage le cendrier de la bagnole vidé au feu rouge  
La nostalgie qui te vrille la cervelle et te fait  
pleurer Madeleine éplorée après un paradis perdu  
Reste de gâteau glacé affaissé et fondu coulant de  
l'assiette sur la nappe  
Mais tous ces souvenirs heureux qui chantent  
comme des bûches dans l'âtre et éclairent et chauffent  
Ptit dèj au pieu plateau en équilibre instable posé  
sur le haut des cuisses sous le drap  
Ou ptit dèj en pyjam pas débarbouillé ni lavé les  
dents musardé des heures devant le bol de café au lait  
refroidi  
Télé années bonheur castle koh lanta feud'lamour  
cold case assiette salade composée sur les genoux

Télé tu-es-laid d'ailleurs

Mais ces souvenirs mal'reux évoqués avec un regard d'aujourd'hui qui se moque d'eux et font plier de rire

Et la nostalgie de ce demain qui ne sera pas celui qu'on croit et qu'on ne verra pas...

## Les silences

Ah, ces silences imbéciles, indifférents ou condescendants !...

Mais il y a aussi ces silences qui en disent bien plus long que les paroles que l'on aimerait tant entendre, et ces silences-là, qui sont des réponses, il faut les voir, les sentir, et presque les toucher...



## Souris au fond du seau

Ce sont des souris au fond d'un seau...

Des souris blanches, le poil bien brillant, les yeux bleu-acier, avec de drôles de petits crânes pointus...

Elles couinent une zizique dont leurs congénères grises au poil hérissé entendent mal les notes...

Elles tournicotent et couinent au fond du seau, se foutant que l'on puisse un beau jour naître souris à museau carré d'un papa écureuil ou d'une maman dauphin, d'être fécondé de sperme d'hypocampe et d'ovule de poule naine...

Bonjour la généalogie de la souris à museau carré !

Un ciel s'ouvre au dessus de leurs museaux, comme une crêpe bleue ondulant et se gonflant de bulles noires...

Mais les bulles crèveront peut-être en pluie d'orage sur leur beau pelage blanc brillant...

Oh mais si, mais si, elles se sont imposées messies des temps nouveaux, les souris blanches au fond du seau, souris pas grises comme leur congénères et couinant changelemondesophique !

Nous les voyons, les souris blanches, souris souris tout ce qu'il y a de plus souris parmi les souris avec

même des souriceaux nés on ne sait comment... Mais ça s'est déjà vu dans d'autres fonds de seau, alors pourquoi s'en tordre le ventre puisqu'aucune bulle n'a crevé de pluie d'orage dans le fond de tous ces seaux aux alentours ?

Et au fond du seau où nous tournons toutes, souris blanches ou grises ou rousses, on y schmucte toutes les pêtes des culs qui viennent s'asseoir sur le seau...

Et dans toutes ces pêtes – ou contre toutes ces pêtes c'est selon – on y changelemondosophique avec la certitude haut et fort clamée jusqu'en haut du seau, qu'on finira par devenir souris arc-en-ciel pirouettant dans la crêpe bleue ondulant et se gonflant de bulles lumineuses...

Mais c'est la goutte de feu d'une géante gazeuse venu du fin fond des étoiles qui tombera dans le seau... Demain ou dans cent ou mille ou dans cent millions ou dans un milliard d'années...

## Le traquet rieur

Le traquet rieur est un oiseau rare et fragile qui niche dans des trous de roche et défend l'entrée de son refuge en construisant une barricade de cailloux...

Cet oiseau délicat, tout comme tant d'autres êtres vivants, est en voie de disparition, car ce que réalise l'homme depuis des millénaires pour imposer sa domination sur tout ce qui vit et pousse sur cette planète, devient la cause principale de la disparition de nombreuses espèces animales...

Mais la vie, comme l'oiseau fragile, construit ses barricades de cailloux à l'entrée de ses niches, pour se protéger, se développer et se perpétuer...

Et dans le combat que mène la vie pour se développer et se perpétuer en dépit de tout ce qui a disparu déjà et qui disparaîtra encore demain ; le martèlement des discours, des doctrines et des résolutions, a-t-il un sens, est-il crédible ?

Contre le pouvoir de ces géants alchimistes que sont les plus puissants des humains, le combat semble aussi dérisoire et aussi vain, que le rire du traquet contre le vent qui arrache et déchire...

Et il y a aussi tous ces refuges de prédateurs disséminés dans les forêts, reliés entre eux et qui ravitaillent les géants alchimistes, de tout ce dont ils se sont accaparé autour d'eux...

Le combat est inégal mais il n'est pas perdu...

La vie construit des barricades de cailloux plus coupants, contre les doigts fureteurs des géants alchimistes...

La vie peut disparaître d'un monde, mais pas de l'univers...

## Le pestiféré

C'est un pestiféré  
Un pestiféré parmi d'autres pestiférés  
Qui font jamais un concours de pestiférés  
On n'en a rien à foutre du cœur grand comme  
un cosmos  
D'un pestiféré à pourtant belle âme  
Puisque c'est un apache  
Un pestiféré  
Qui a vociféré  
Certes avec ses petits mots à lui  
Des petits mots pas piqués des hannetons  
Qui ont pas plu  
Pas plu du tout  
Ce fut la bronca  
La bronca d'un quarteron d'un quinqueton d'un sexteton  
De coincés qu'aiment pas quand c'est pas aseptisé  
Et qu'ont café au Grand Muphti  
Alors alors le très beau le très profond le très émouvant  
et très applaudi  
Enfin le registre beau tableau de peintre  
Du pestiféré qu'a quand même une belle âme  
N'a plus eu droit de cité

L'on ne retient que sa pestilence  
Sa pestilence pétée fesses écartées  
Au beau milieu du salon de thé  
De ces braves gentes gentiment devisant  
Depardieu a fait pire et bien pire mille fois pire à vrai dire  
Céline et Fante n'ont pas fait dans la dentelle en leur  
temps  
Mais ce sont quelques uns de ces pestiférés  
Par les coups qu'ils portent sur les croûtes de petits  
coins de terre  
Petits coins de terre dont ils sont expulsés  
Par les Grands Muphtis  
Oui ce sont ces pestiférés  
Qui par delà les mers gelées les déserts les montagnes  
les marais  
Portent leurs pas en avant du temps des modes et des  
supercherries  
Et des braves gentes gentiment devisant  
Des braves gentes qui grincent des dents au moindre  
caillou dans les lentilles  
Des braves gentes caftant au Grand Muphti à l'occasion  
Comme dans ces temps troublés de la dernière guerre  
mondiale  
Où l'on dénonçait son prochain parce qu'il était Juif  
ou Romanichel ou mauvais voisin  
Expulsé banni honni vitupéré  
Le pestiféré  
Déchiré détruit effacé le petit coin de ciel  
Qu'il avait pourtant ouvert

Et qui avait tant plu aux braves gentes gentiment  
devisant  
De littérature de poésie de mille petits riens de cette  
vie qui court qui bat  
Le pestiféré  
On lui enlève même la possibilité  
De jouer au mort qui voit ce qui se passe après son  
enterrement  
Et entend ce qui se dit dans le petit coin où il n'ira plus

## Debout les damnés de la Terre

Debout les damnés les pestiférés de la Terre entière  
On l'a toujours été debout  
Avec ou sans kalachnikov  
Poètes ou écrivains ou écrivillons  
Curés ou guerilleros  
Peigne-culs ou même Grands Muphtis de l'art de  
la poésie de la littérature  
Y'en a en effet de ces pestiférés de tous les coins de  
terre  
De tous les sud de tous les nord  
De toutes les écoles ou d'aucune école  
De tous les déserts de toutes les plaines de toutes  
les montagnes  
Qui ont pas droit de cité ou qui au contraire ont  
droit mais dans ce cas ce droit  
C'est un droit concédé par les Grands Muphtis du  
Vase Sacré  
Pour cause de galette à se foutre dans le gosier et  
de marchés juteux  
En regardant le citoyen lambda se baisser pour  
ramasser les miettes  
Debout les damnés on l'a toujours été on le sera  
toujours



Ne vous en déplaise braves gentes devisant gentiment ou vociférant ou caftant

Je pense à cette chanson de Georges Brassens,  
***La mauvaise réputation :***

« *Les braves gens n'aiment pas que...* »

Et à Coluche, qui en 1985 sur Europe 1, et à la télé parfois, n'était pas « en odeur de sainteté », et que beaucoup de « braves gens » de ce beau pays de France trouvaient « vulgaire »... Mais qui, vingt ans après sa mort, est regretté, loué même, par bon nombre de ces mêmes gens, y compris dans ces « petits coins gentillets et aseptisés » où devisent des quarterons, des quinquetons, des sextetons de coincés et de « correctement pensant »...

Ah, qu'il en faudrait, en refaudrait, de ces trublions de la scène ou de la littérature, pour secouer les burnous, les jolies mantilles, les costard-cravate ou les jeans de marque troués râpés !!

## L'attente

C'est une attente

Une attente avec tous ces mots que l'on va dire à l'autre

Tous ces mots qui viennent sans être cherchés

Dans cette attente toujours heureuse

Cette attente qui enfle de tout ce que l'on y met dedans

Et qu'on croit qui va arriver

Et le jour le moment arrive enfin

Mais le ciel n'est pas mieux habillé qu'hier ou avant hier

Où est donc passée cette jolie écharpe de nuages

Qui devait au jour dit traverser le ciel en fête

Les mots ne sont plus là

Et ce sont ces petits riens

Auxquels on n'avait point pensé

Qui ont bu le rêve

Désenchanté le moment de la rencontre

## **Le vécu est l'écriture la plus vraie**

Ces mots qui existaient déjà  
N'étaient pas encore nés  
Au jour au moment vécu

Ces mots que l'écriture trouve  
Dans le souvenir du moment vécu  
Jamais le vécu n'a les mots pour l'écrire  
Au moment même où il est vécu  
Vécu et partagé

Les mots que l'on écrit sont déjà nés  
Mais on ne le sait pas  
C'est le souvenir qui fait pousser les mots  
Le souvenir qui vient de ce qui a été vécu  
De ce vécu qui est une écriture à lui seul  
De ce vécu qui est peut-être la plus vraie de toutes  
les écritures  
Mais qui ne s'écrit qu'après qu'il a été vécu  
Et d'une écriture qui n'est plus du vécu

## Toutou

Il m'appelle toutou, jamais Youki le nom qu'il m'a pourtant donné...

Il prononce « toutou » dans le grave ou dans l'aigu selon son humeur du moment et je n'entends de lui que : « allez toutou » et « allez toutou dehors », quand il me pousse derrière la maison dans un enclos, l'enclos des poules de jadis, du temps de son papy...

Est-ce qu'il disait, petit enfant qu'il était alors : « allez cocotte, allez » ?

Et je suis là museau collé et bavant sur la grande vitre de la porte une bonne partie de la journée...

Tous les matins il me donne dans une casserole crasseuse sur les bords et toute cabossée, mon éternel repas de croquettes et de soufflettes de riz...

Jamais il ne fait ma vaisselle ; des rats viennent grignoter les rognures de croquettes...

« Allez toutou, au pieu » ! Crie-t-il le soir quand il veut me garer me remiser pour la nuit dans la grande salle encore non aménagée non tapissée et au sol de ciment et toute encombrée de caisses, de cartons, comme dans un débarras...

Lorsque cette salle sera aménagée belle cheminée

beaux meubles belle tapisserie, où me garera-t-il alors ?

Le soir il rentre du boulot et tout de suite il vaque à ses petites bintzeries quotidiennes, s'installe devant son ordi, puis s'assoit sur le canapé salade composée dans une assiette en carton sur ses genoux et allume sa télé...

Pas le temps de faire des mamours...

Et moi toutou je suis toutou un point c'est tout...

## Cela s'appelle aimer

Aimer, vraiment aimer...

Aimer autrement que « parce que... »

Aimer comme peut aimer un chien malgré quelques coups de bâton reçus...

Aimer comme un chat coureur et turbulent qui toujours revient dans la maison de ses maîtres même s'il n'y a rien à becter dans la gamelle...

Aimer en dépit de toutes les trahisons...

Aimer alors que tant de points d'interrogation surgissent de partout...

Aimer alors qu'il y a tant à combattre et qu'il *faut* combattre, combattre en disant « non » et en demeurant debout et ne reculant pas d'un pas...

Aimer que l'on soit aimé ou non...

*C'est peut-être la plus violente, la plus authentique, la plus crédible de toutes les révoltes...*

## Jeux amoureux

Ces jeux amoureux du matin  
Dans les odeurs de la nuit  
Mauvaise haleine cheveux en bataille  
Vêtement de nuit froissé  
Petit déjeuner au lit les doigts encore humides et gras  
De toutes les grattes...  
Nononon... À la salle de bains tout suite !  
Mais que dire des sueurs rances à cinq heures  
de l'après-midi  
Sous les chemisiers ou sous les pulls en V ou à col  
roulé ?

## La grosse mouche

Je vibre de régal sur un morceau de viande laissé à l'air libre sur une assiette un jour d'été chaud et orageux...

Avec un peu de chance, je vais vivre un mois, si je ne tombe pas raide morte foudroyée dans mon jeune vol en traversant un nuage d'insecticide, ou bien descendue d'un coup de torchon m'étourdissant à jamais...

Et c'est bon, c'est juteux, sur ce morceau de viande ; je me gorge de sang avant de m'envoler lourde et repue, vers quelque pli de rideau où je vais me blottir...

Autour des bébés, des chatons, du chien de la maison ; autour des malades immobiles, des agonisants, des manchots... Je ne risque rien, je peux bourdonner, tourner ; l'odeur des médicaments et des litières ne me gêne pas...

Dans les hôtels de passe sur les lits et les divans où se vautrent les amoureux quand il y a du foutre dans l'air, des râles et des volets tirés en ces jours d'été orageux, je ne risque rien non plus, l'on n'entend même pas mon vol insolent.



Question de survie, pour moi, que de bien observer ce que font les humains, où ils vont, dans quel état ils sont... Ma vie est si brève, si « d'une seule fois » !

## Le râle

C'est un râle...

Un râle, rien qu'un râle, comme suspendu dans l'air ambiant tel un gros coléoptère invisible dont on entendrait le vol lourd, les ailes se froisser et craquer longuement...

Et le râle se déplace dans une chambre où il n'y a personne.

Le râle va et vient entre la fenêtre ouverte sur la rue et la porte donnant sur le couloir.

Un râle continu, indécent, incongru, presque obscène ; un râle éclaté, libéré, un souffle rauque entrecoupé de sanglots et de cris de plaisir, de cris d'attente...

Le râle fait le tour de la chambre, s'arrête, repart, s'élançait, hurle, se heurte aux volets qui battent doucement... Il semble même « souffrir » – si l'on peut dire – ce râle...

Et il écarte les rideaux, il cherche un regard, des lèvres, une main, des cheveux, un sourire ; son vol s'allégeant il se calme, puis il se met à murmurer, à chuchoter...

Il s'endort, sursaute, se relève, enfle de nouveau, aspire les odeurs de la chambre, des senteurs de

femme, il entend des mots qui n'ont pas été prononcés, il sent une absence qui se fait mouvement, silhouette...

Le râle n'en finit pas de se répandre dans l'air ambiant, il se jette sur une robe de bal étendue près d'un oreiller défoncé ; il crie, il halète dans les plis d'une chemise de nuit bleu tendre, il hoquette sur une petite écharpe de soie, il cherche des jambes nues sous une jupe fendue attachée par deux épingles sur un cintre...

Le plancher craque, une coulée blanche et sèche court sur la glace de l'armoire ; des taches sur la moquette et sur le drap du lit défait, comme de petits paysages mis en cartes, passent sous le râle hoquetant et frôlant ces taches...

Des gouttes de pluie projetées par le vent, éclatent doucement sur la vitre d'une fenêtre.

L'après-midi avec les bruits de la rue, l'orage qui gronde, la chaleur de la ville...

Et toute cette attente qui s'étire dans le va-et-vient incessant du râle, du râle toujours présent dans la chambre...

Et le râle tout à coup s'élance par la fenêtre, tombe sur le pavé, n'éclaboussant personne.

Et le râle aussitôt se relève, remonte par l'escalier jusqu'au premier étage, s'arrête comme pour réfléchir ; puis s'enferme dans l'ascenseur, et l'ascenseur le conduit sur la terrasse de l'immeuble ; de là il redescend, se perd dans la rue, suffoque, soupire, se jette sur des visages de femmes...

Et le râle, perdu dans la foule, dans le mouvement de la rue, enfin se calme et ne hoquette plus...

Le râle devenu silencieux, pudique, étouffé, étranglé ; ce râle qui voulait mourir sur un broshing, sur une nuque, sur des épaules nues, faire glisser des gouttes de pluie le long d'un cou fragile...

Rencontre sous un abri de bus, l'horrible pet, l'horrible nuage nauséabond d'un gros homme chauve en combinaison bleue.

## Demain

Ne pas voir ce qui demain sera et se fera, dans ces années où l'on sera mort, mais que d'autres, nés après, verront...

Pour un grand curieux de tout ce qui se réalise, se crée en ce monde au fil des jours...

Pour des yeux qui veulent voir au delà de l'horizon...

Pour qui imagine et pressent ce qui va venir...

Pour qui s'interroge, se passionne de ce qui demain sera possible et qui déjà s'esquisse et entre peu à peu dans sa vie...

Mais qu'il ne verra pas se développer, se répandre et changer la vie des gens...

Qu'il ne verra donc pas, parce qu'il doit mourir...

Mourir fût-ce à cent ans même...

Et à plus forte raison à quatre vingt, à cinquante ans ou même pire encore enfant...

*C'est cela, oui, ce qu'il y a de terrible, de plus terrible dans la mort !*

Est-ce que pour le fataliste, est-ce que pour celui ou celle qui trouve tout « normal »...

Est-ce que pour ce commun des mortels tout

aussi mortel que le curieux et le passionné...

Mais soumis, ne se posant jamais de question...

Est-ce que pour le « pas trop curieux » voire le « qui s'en fout » de ce qui demain sera et se fera...

*C'est aussi terrible la mort ?*

Sans doute, oui sans doute... Et même très certainement...

Mais pas de la même façon...

Le curieux, le passionné... Décidément, il naît toujours trop tôt, même s'il vit jusqu'à cent ans !

Pour ce qui est d'avant, d'avant que l'on soit né...

Pour ce qui fut, a disparu, n'est plus dans notre vie...

Il y a l'Histoire, les livres d'Histoire, la technologie de l'image et de la représentation, pour autant que ce qui est écrit, représenté, soit reconstitué aussi vrai que possible... Et non pas falsifié ou arrangé...

Mais pour ce qui est d'après, de ce demain dans lequel on ne vivra pas...

Il n'y a que l'imaginaire, et au mieux, ce que l'on pressent, ce que l'on « voit à notre manière » et que l'on se représente comme on peut...

## Un monde de silhouettes

Voici ce que déclarait Albert Camus, en novembre 1948, à un meeting international d'écrivains, et publié par *La Gauche*, le 20 décembre 1948 :

*« Il n'y a pas de vie sans dialogue. Et sur la plus grande partie du monde, le dialogue est remplacé aujourd'hui par la polémique. Le XX<sup>ème</sup> siècle est le siècle de la polémique et de l'insulte. Elle tient, entre les nations et les individus, et au niveau même des disciplines autrefois désintéressées, la place que tenait traditionnellement le dialogue réfléchi.*

*Des milliers de voix, jour et nuit, poursuivant chacune de son côté un tumultueux monologue, déversent sur les peuples un torrent de paroles mystificatrices, attaques, défenses, exaltations.*

*Mais quel est le mécanisme de la polémique ? Elle consiste à considérer l'adversaire en ennemi, à le simplifier par conséquent et à refuser de le voir.*

*Celui que j'insulte, je ne connais plus la couleur de son regard, ni s'il lui arrive de sourire et de quelle manière. Devenus aux trois quarts aveugles par la*

*grâce de la polémique, nous ne vivons plus parmi des hommes, mais dans un monde de silhouettes. »*

Déjà, oui déjà... En 1948 !... Albert Camus observait que le monde contemporain n'était plus vraiment un monde d'hommes et de femmes, comme dans le monde « d'avant »... Mais un monde de silhouettes...

Ce monde d'hommes et de femmes « d'avant » (et qui cependant continue d'exister même s'il recule ou s'efface) n'en est pas moins certes, ce monde de violences, de vrais visages, de vrais personnages agissant, mais aussi de dialogue réfléchi et de gens qui sourient et dont on peut voir la couleur du regard... qu'il avait toujours été...

Mais la différence, entre 1948 et nos jours, c'est que le « monde d'avant » même s'il continue d'exister, même s'il résiste, même s'il combat, même s'il innove et ouvre des voies... Est de plus en plus occulté par le « monde de silhouettes »...

Le « torrent de paroles mystificatrices » c'est aujourd'hui le « torrent médiatique », large comme un bras de mer et qui emporte tout dans son courant et charriant les cadavres et les pourritures et les bateaux ou péniches de croisière...

Les attaques, les défenses, les exaltations, la polémique en tumultueux monologues et en pugilats verbaux sur les forums de radio et dans les émissions de télévision ; la polémique endémique, planétaire, épuisante, et qui a remplacé le dialogue, s'invite



désormais sur le Web, sur les blogs, sur les sites avec forums ; s'invite dans les salons du livre, dans les festivals, dans les réunions et dans les assemblées de toutes sortes... Et les acteurs dans cette mouvance, dans cette agitation qui n'ouvre jamais aucune voie, aucun passage, ne sont plus que des silhouettes...

Des silhouettes c'est à dire des gens que l'on ne connaît pas, qu'on ne verra qu'une seule fois dans sa vie ; des gens qui ne sont sur le Net que des pseudos et des avatars... Et, sous des pseudos, avec des avatars, la polémique peut verser dans l'insulte, dans le raccourci, dans la salissure, dans le mensonge, dans les effets spéciaux, dans l'émotion, dans l'outrance...

Et les gens même que nous rencontrons dans la rue, qui sont nos voisins dans le lotissement où l'on demeure, ces gens dont on voit cependant le visage, sont-ils pour nos yeux devenus aux trois quarts aveugles, des silhouettes...

« *Il n'y a pas de vie sans dialogue* »... Et le dialogue déjà, commence par un échange de regard, par une communication qui se fait entre deux ou plusieurs visages...

## En ces latrines propres...

Où tu te rends chaque jour  
Si de ce naturel orifice que l'on nomme trou de bale  
Cela sonne comme une petite trompette de foire  
C'est que ça sent la vie  
Cette vie que les ans qui passent maltraitent  
T'occasionnant quelques ratés dans le moteur  
Mais cette musique  
Preuve certaine de vie  
A l'automne de ta vie  
Est aussi le signe parfois  
Qu'un crapaud perfide  
Grandit dans le sac à pipi  
Et presse sur le tuyau  
D'où cette musique de trompette de foire  
Immaîtrisée qui claque aux oreilles des invités  
A proximité dans la salle à manger  
Suit un bruit de chasse d'eau  
Et d'une porte refermée  
La porte de ce lieu dit d'aisance  
Où comme par le trou d'une baignoire  
S'en vont les ruines du dernier festin

Servi amoureusement sur la table  
Par la maîtresse de maison  
Et c'est aussi tout l'orgueil du monde  
Qui sombre en ces latrines propres  
Le froc au bas des chevilles  
Le kiki fripé qui il y a à peine une heure  
Touillait dur et juteux  
Dans la mouillette de ta femme chic  
Ou dans le croupion de quelque jolie sortilège extra  
conjugale  
Et si au final tu cassais ta pipe  
Le froc au bas des chevilles  
En silence et sans invités dans ta salle à manger  
Assis sur la cuvette  
Et sans la moindre pensée profonde te venant alors  
Toi qui toute ta vie durant fut un penseur à tout bout  
de champ  
  
Mais qu'importe le froc au bas des chevilles  
Qu'importe le kiki fripé  
La petite musique de trompette de foire  
Les ruines du dernier festin  
Puisqu'il se lève toujours quelque part  
Dans le vaste monde ou si près de toi dans ta maison  
ou dans la rue  
Un sourire généreux  
Un regard tombé du ciel  
Une voix qui te touche comme des lèvres venant  
effleurer  
Une cicatrice ancienne ou nouvelle

Et que claque brandi haut et fort par quelque fripon  
de passage  
Un bras d'honneur à l'ennemour et à l'orgueil du  
monde

## **La femme infidèle...**

Ou du moins « certaines d'entre elles », plus aimantes – à leur façon – que certaines femmes fidèles...

Les femmes infidèles sont belles comme des indiennes, magiques comme des bohémiennes, et leurs visages sont tout allumés...

Les femmes infidèles savent la faim que l'on a d'elles et comment on les veut dans la folie qui nous vient, dans le rêve dont on crève, nous les hommes, même les plus pudiques d'entre nous...

Les femmes infidèles sont infidèles d'une infidélité qui vaut toutes les fidélités du monde : cela s'appelle aimer...

Et que jamais, jamais/jamais... l'on ne jette de pierre ou de quolibet, à la femme infidèle !

L'on peut toute sa vie durant, vénérer et aimer une femme fidèle, vraiment fidèle, rien que cette femme là dans sa vie... Etre soi même, homme, fidèle à cette femme... Mais avoir pour amie une femme infidèle...

## **On est tout seul dans sa peau**

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin  
de ses jours

Ils peuvent dire tout ce qu'ils voudront...

« Tu aurais pu, tu aurais dû »...

Ils peuvent avoir vu ce que tu as fait, ce que tu n'as pas  
fait...

Qui tu as rencontré, avec qui tu as vécu...

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin  
de ses jours

Ils peuvent te dire « oui mais... » Ils peuvent te dire  
tout ce qu'ils voudront

De bien ou de mal

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin  
de ses jours

Que tu sois aimé ou pas aimé du tout pour telle  
ou telle raison

« Si j'avais été à ta place j'aurais fait ceci ou cela »...

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin  
de ses jours

Avec l'être que l'on a rêvé de rencontrer ou d'être  
en être sans que jamais ce soit le pied

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin  
de ses jours

Tout seul dans sa peau et...  
Tout seul dans son âme  
Tout seul dans son ressenti  
Tout seul dans son vécu  
Même avec les meilleurs amis du monde  
Même riche et connu  
Même avec tout son talent  
Même une âme belle et forte  
On est tout seul dans sa peau et dans son âme  
Jusqu'à la fin de ses jours  
On est tout seul une seule fois dans toute l'éternité

## L'innocence blessée

L'innocence blessée  
La gentillesse blessée  
La délicatesse blessée  
Tout cela ensemble blessé  
C'est ce qui dans la relation heurte le plus  
Les êtres « fragiles » parce que ce sont des êtres purs  
Des êtres gentils  
Des êtres délicats  
Et que leur innocence  
Leur gentillesse  
Leur délicatesse  
Et tout cela ensemble  
Dessert  
Sont des êtres malheureux  
Il faut assurément à ces êtres là  
Davantage encore qu'aux autres êtres  
Une force  
Une dureté  
En eux  
Une force qui étonne  
Une bonté et un regard sans complaisance  
Une dureté qui lamine



Là où les aspérités  
Sont par trop insolentes  
Trop rugueuses  
Trop présentes

## **Elles adorent le shopping**

Elles adorent le shopping

Et moi je le déteste

Elles adorent toutes le shopping

Les filles des Iles

Les filles du fin fond de la Creuse

Les filles du Raincy et de Bondy

Et moi je le déteste le shopping

Le shopping en galerie marchande

A Paname

Ou à Tartas Les Bains de pied

Ou à Shangäi ou à Hong Kong

Elles adorent le shopping

Mais on se rejoint sur des petits riens

Ou sur des choses de la vie qui court

De la vie qui bat autrement que d'un cœur de pieuvre

Elles adorent le shopping

Comme toutes les filles du Twenty unième century

Qui lisent jamais de livres

Mais ont les yeux rieurs

Elles adorent le shopping

Mais je chope pas le ticket avec elles

Quand je leur parle balades en montagne ou en forêt

Ou bouquins

Ou littérature ou poésie

## **Touitt touitt touitt !...**

« *To twitter* » en Anglais, ne signifie pas seulement « tenir toutes sortes de propos de tout et de rien, mais aussi « gazouiller » comme un oiseau...

Or, il se trouve que 99 % des « touitt's » sur « twitter de la Toile », ne sont guère à mon sens, du « gazouillis » d'oiseaux... Mais de la « Touite » qui bat comme du tam tam de brousse pour annoncer que le sorcier du coin a mis une nouvelle plume à son cul...

## J'irai jamais...

J'irai jamais au Cameroun

J'irai jamais au Nigeria

J'irai jamais au Bangladesh

J'irai jamais en palace 4 étoiles aux Seychelles

Je ferai jamais du shopping en galerie marchande  
à Shangai

J'achèterai jamais le coffret DVD Dallas version  
années 80 ni nouvelle version 2013

J'achèterai jamais un billet pour la corrida de  
Salsa y Toros à Dax dans les Landes

Je serai jamais candidat à Koh Lanta ni à Ford  
Boyard

J'aurai jamais ma gueule en long en large et en  
travers sur quinze pages de Facebook

Et je mourrai puceau du trou de bale

N'ayant jamais de ma vie encadré que ça se fasse  
par là

Ne vous en déplaise braves gens

Je vivrai le restant de mes jours encore

Et jusqu'à mon dernier souffle

Anarchiste inclassable

Fouteur en l'air de Mythes et de Zélites

Et de Vases Sacrés

Et je vais ajouter : « je s'rai jamais, jamais/jamais  
députain sur les bancs de l'Assemblée Nationale

Ni Maire ni Zélu ni candidat au Goncourt ni  
coureur de maisons d'édition ni sémillant séducteur  
de jolies dames et demoiselles dans ma vieillesse  
jumelle de mon adolescence ni à plus forte raison  
voyageur sur Meetic ou sur Badoo

Et j'ai pas investi pour un caveau ou pour un  
grand pieu de marbre bleu avec une croix dessus au  
cimetière de Tartas ou de La Chapelle devant  
Bruyères

Mais cela ne m'empêche pas de visiter des  
cimetières où je n'ai aucun des miens et dans lesquels  
je m'arrête devant ces tombes sans nom, sans fleurs,  
de terre ou de vieilles pierres disloquées,  
« ressuscitant » à ma manière ces visages, ces êtres qui  
une seule fois dans toute l'éternité furent mais dont  
personne ne se souvient, ces êtres dont aucun livre  
d'Histoire ne parle...

## Seules les âmes fortes s'en sortent...

Les âmes belles et grandes et qui ont de la trempe...

Dans ce monde tel qu'il est quoique l'on puisse déplorer et quoique l'on ait à souffrir et même si rien ne vient de ce que l'on espère...

Ces âmes là, cependant, souffrent...

Peut-être davantage que les âmes *ordinaires*...

Et tout à fait différemment

Mais elles souffrent...

Tout comme souffre la fourmi venant de perdre l'une de ses pattes

La fourmi ne souffre pas comme l'humain ou comme le chien

Mais elle souffre.

Les âmes fortes s'en sortent parce qu'elles portent en elles

Ce qui les rend libres

Libres et indépendantes de ce qui leur vient autant de l'intérieur d'elles-mêmes que de ce qui leur vient de l'extérieur...

Les âmes fortes portent en elles une espérance lucide même s'il y a lieu de désespérer

Et tout comme la fourmi venant de perdre l'une

de ses pattes et souffrant différemment de l'humain  
ou du chien

Les âmes fortes s'en vont de l'avant plutôt que de  
se retourner ou de demeurer sur place

Les âmes fortes sont celles qui paient le prix fort

Le prix qu'il faut pour être déjà dans le ciel avant  
la fin de cette si drôle d'expérience qu'est la vie...

Le prix qu'il faut pour être voyant au delà de ce  
qui se voit

## Voyance

Dans ces cimetières où je n'ai pas les miens  
À Bruyères ou à Clefcy dans les Vosges  
Ou n'importe où ailleurs  
Je vois des personnages que je n'ai pas connus  
Et me viennent des souvenirs que je n'ai pas  
Des souvenirs qui se mêlent à ceux que j'ai  
Des vies entières se déroulent comme des paysages  
derrière la vitre d'un train  
L'on dit de ces personnages qu'ils étaient ceci qu'ils  
étaient cela  
Certains de ces personnages sont des hommes qui ont  
battu leur femme  
D'autres sont des femmes qui ont souvent retroussé  
leurs jupes  
Mais de tous ces personnages  
De chacun d'entre eux  
J'aime ce qui de leur vivant n'a jamais été aimé  
Et qu'ils portaient en eux  
Qui n'a jamais été su  
Je les rejoins  
Je les vois  
Et c'est la seule voyance en laquelle je crois



## Éteins ta lampe et pousse-toi

Éteins ta lampe et pousse-toi  
Disent les villageois  
Au bout de la nuit sans étoiles  
Où des brumes sombres  
Annoncent un jour gris et froid  
Éteins ta lampe et pousse-toi  
Disent les villageois  
À peine éveillés et écoutant inquiets  
Les pas des Indésirables  
Dans la rue principale du village  
Éteins ta lampe et pousse-toi  
Disent les bourgeois  
Attablés jusqu'au milieu de la rue piétonne  
Devant un plateau de fruits de mer à minuit  
Éteins ta lampe et pousse-toi  
Disent les bourgeois  
Dérangés par ces pâles lumignons qui tremblotent  
Et traversent la ville en fête  
Si près  
Trop près  
De ces restaurants qui débordent sur le trottoir  
Éteins ta lampe et pousse-toi

Pousse-toi jusqu'au dépotoir tout là bas  
En dehors de la ville  
Jusqu'au dépotoir où même les miséreux d'ici  
et d'ailleurs  
Disent aussi au bout de la nuit et dans les brumes  
sombres du matin gris et froid  
Éteins ta lampe et pousse-toi

Éteins ta lampe et pousse-toi

Et sur la plage de Lampedusa  
Autant de cercueils que de morts  
Autant de cercueils alignés  
Des cercueils valant chacun autant  
Que le prix d'une semaine sur un bateau de croisière  
de Touropérateur

*Éteins ta lampe et pousse-toi*

*Tant qu'on en sera là*

*Même si dans le monde entier ça va mieux de ci de là  
Même si l'on meurt moins qu'avant quoiqu'encore en  
trop grand nombre*

*De faim de misère d'exclusion de travail aléatoire ou  
forcé et mal payé*

*Tant qu'on en sera là*

*Ce sera Titanic avec un 14 avril au bout*

*Autant pour les première classe que pour les troisième  
Et les clandestins à fond de cale dormant sur leurs ballots  
Nous sommes déjà dans l'après-midi du 13 avril  
Mais le temps qui passe semble figé*

*Et le soleil toujours à la même place  
Il n'y a plus ni hier ni demain  
Seulement l'insolence et la certitude d'aujourd'hui  
D'un aujourd'hui comme une immense braderie  
Sur le grand pont passerelle du Titanic*

## Trous noirs et gerbes de lumière

Nous sommes tous faits de trous noirs de diverses dimensions mais également de gerbes de lumière de tout aussi diverses dimensions...

Ainsi est cet immense espace que celui de notre être tout entier, lui même partie de l'espace de tout ce qui est, a été et sera... Et nous devons apprendre à gérer cette combinaison si complexe, si étonnante, mais néanmoins unique en son genre et n'existant qu'une seule fois dans le vaste espace temps, faite de trous noirs et de gerbes de lumière...

Parfois il arrive que des sortes de quasars, venus on ne sait d'où, viennent perturber cette combinaison complexe, et cherchent à éviter ces trous noirs ou, plus souvent, les bottent d'un trait de feu ; quasars régulateurs – ou veilleurs – qu'ils sont ou semblent être, et sans lesquels cependant l'espace que nous sommes chacun de nous, ne serait point, ainsi d'ailleurs que l'espace de tout ce qui est...

Les gerbes de lumière, elles aussi, subissent les assauts des quasars, lorsque ces quasars se voudraient lumières plus vives... ou plus dévorantes.

## Oh, Trépassés... !

Trépassés

On vous a fait un Jour

Un Jour qui est le lendemain de celui des Saints

De tous les Saints

Ce sont les Saints les élus alors ?

Oh Trépassés

Trépassés de tous les cimetières

Trépassés à grands pieux de marbre bleu

Trépassés à petits tertres de terre

Trépassés visités une fois l'an

Par les ennemoureux

Par les Ilétécecihilétécela

Par les venus par bienséance

Oh Trépassés

Dont les traits sont passés

Dont il ne reste que des pointillés de plus en plus  
espacés

Oh Trépassés

Vous trop passiez de votre vivant disait-on parfois

Et aujourd'hui Jour des Morts

Vous très passez

## Le silence

C'est un immense silence qui surgit  
Envahit et écrase  
Je ne sais comment dire  
Un silence qui surgit  
Reçu comme une gifle  
Un désaveu de cette violente et vertigineuse poussée  
Qui te fait être et dire de tout ton être  
Un immense silence qui contient tout  
Et le monde et tout ce que tu n'es pas  
Et la violente et vertigineuse poussée  
Te paraît vaine  
Dépouillée de toute sa consistance  
Et tous les moteurs autour de toi bruissent et s'activent  
Tous ces moteurs qui chacun à leur manière  
fonctionnent  
Nécessaires et d'une présence qui te force  
À ne plus être à ne plus dire  
Ainsi vient la panne  
La panne de ton moteur  
Le halètement arrêté  
Les pales en l'air immobiles et encore toutes chaudes  
Et si tu parvenais à emplir ce silence

Ce silence comme un vide  
De la présence de toi  
Et de la présence de tout ce qui se voit et s'exprime  
autour de toi ?  
Non tu n'y parviens pas  
Et qui d'ailleurs peut y parvenir ?  
Il y a peut-être dans ce silence qui surgit  
Envahit et écrase  
Je ne sais comment dire  
Une réponse  
Une réponse que tu n'écoutes pas  
Que personne n'écoute

## Il a loupé la manouf !

Il a loupé la manouf  
La Grand'Manouf des Retraités contre l'Austérité  
Qui devait commencer à neuf plomb'du mat'ce vingt  
six novembre  
Mais il gelait gelait  
Il gelait fort encore à neuf plomb'ce vingt six nono  
Il s'était pas levé assez tôt  
Le jeune retraité de la Poste qu'avait connu jadis en  
ses trente balais  
La poste pététique  
Et en fin de carrière la poste financière des Zobs  
Jectifs et des Compètes de la loi des Marchés  
Il a loupé la manouf  
Y f'sait trop froid  
Sa bagnole pieutait dehors vitres gelées  
Il eût fallu s'magner le cul  
Pour s'radiner à la manouf  
A la Grand'Manouf des retraités contre l'Austérité  
Il avait passé trente huit ans d'sa vie à se lever tôt les  
matins de gel  
Le robinet du lavabo tardant à couler chaud  
Et trouvé trop dur trop hard



Jeune retraité devenu  
De s'magner le cul pour s'radiner à la Grand'Manouf  
De gratter les vitres de sa bagnole  
Dame c'est que le combat  
Le grand combat au cri de tous ensemble tous ensemble  
Exige autant de s'magner le cul par moins dix à neuf  
plomb'du mat  
Que du temps de la poste pététique des années  
soixante dix  
Que du temps de la poste des Zobs Jectifs des années  
deux mille trois deux mille quatre  
Où il fallait se lever tôt le matin par moins dix  
Et en plus faire la brisée devant sa maison  
Et merde  
Sans être plus feignant qu'un autre  
Le jeune retraité de la poste qu'avait connu jadis  
la poste pététique  
Eh bien il l'a loupue loupue la manouf !  
Dame c'est qu'à trois plomb'd'laprèmdiyou  
et de préférence sans pluie sans neige  
C'est plus com'fort'  
Pour les manoufs toutes les manoufs  
Quoiqu'ça fasse un peu court pour la sieste  
Et à part ça les copains d'la CGT  
Ils t'oublient pas pour les dix euros d'la tombola  
d'décembre  
Et jamais jamais ils lisent tes écrits pirate  
Tes écrits pirate qui eux  
Manouffent autrement que toutes les manoufs

## Affreux jojo

Faire le beau  
Faire le gentil  
Comme un joli toutou comme un joli minou  
Résultat ça pipe pas un mot dans la chaumière  
Ils ont vu mais ils s'en tapent  
Ou ils en pensent pas moins  
De la pirouette du toutou  
De la cabriole du minou  
Qui encore une fois fait un joli numéro  
Un joli numéro qui passe inaperçu  
Alors quoi quoi quoi faire  
Peut-être faire le vilain  
L'affreux jojo  
Le qui pue  
Le qui rote dans le cassoulet  
Ça au moins ça fait piper mot  
Et des clous qui rentrent dans le gras du panard  
Ça fait un peu momo mais tant pis tant pis  
S'il y a que ça pour que ça pipe mot  
Alors pourquoi pas  
Et après on reviendra au joli numéro  
Qui peut-être sera vu et fera piper mot

On fera de nouveau le beau le gentil  
On cesse jamais d'être ce qu'on est  
Au fond au fond  
Au fond de son réacteur

## **Les morts et les jours heureux...**

Les morts, les jours heureux, les pieux souvenirs, les visages-piqûres-d'héroïne, les mots vertige de grand huit, sont ensevelis dans les vies que nous menons, dans les projets que nous formons, dans nos espérances et dans nos égoïsmes ; dans les albums photo que l'on superpose en couches quasi géologiques dans les disques durs de nos ordinateurs, sur des blogs qui, jour après jour stratifient chaque billet rédigé dans un magma d'une épaisseur sans cesse croissante, dans des carnets de notes et d'anecdotes, sur des forums du Net...

Les morts, les jours heureux, les visages et les mots, tout cela, tout ce que l'on fait et tout ce que l'on est, ainsi que tout ce que l'on contrefait, tout ce que l'on cocoricohète... Oui, tout cela part, tout cela fuit comme par le trou de la baignoire, dans un glouglou qui ressemble au ronflement d'un dormeur qui s'est shooté la veille au soir au gros rouge...

Tout sera retrouvé, rien ne sera retrouvé...  
Comment savoir ?

Tout à fait provisoirement cependant, juste le temps de ces vies que nous menons, ce qui n'est pas

enseveli parce que l'on ne veut pas que ce soit enseveli, et qu'au fond au triste fond c'est cela qu'on ne cesse de retenir... Ce sont ces crêtes corrosives, ces hérissements qui déchirent la peau des doigts, ces concrétions rugueuses sur la surface des vies que nous menons, et que les jours heureux, les visages et les mots vertige ne parviennent pas à décaper...

## Le pot de chambre au dessus de l'armoire

Bousculer l'ordre établi *en soi*, c'est encore plus difficile, et moins « courant » on va dire, que de bousculer l'ordre établi *autour de soi*...

C'est pourquoi, il n'y a jamais de véritable et durable révolution...

En général, pour ne pas dire quasiment sans exception, bousculer l'ordre établi en soi, lorsque toutefois cela se pratique (et cela ne se pratique pas souvent), c'est une forme de supercherie...

Mais l'on ne voit pas que c'est une supercherie, et l'on n'imagine pas soi-même un seul instant, d'ailleurs, que c'est une supercherie...

En politique, en économie, en société, en relation, en communication, en tout ce que l'on dit, écrit, en tout ce que l'on fait ; en « regard sur les gens et sur le monde », en regard sur telle ou telle personne en particulier, en engagement ou en désengagement... Autant de fois que l'on fait sauter et se retourner la crêpe, il y a toujours quelque part, une chiotte dont la chasse ne fonctionne plus, un œuf éclaté comme un

soleil ou la naissance d'une étoile, un étrange petit toutou à barbiche qui pisse en l'air en faisant croire que c'est sa queue qu'il lève, un pot de chambre au dessus d'une armoire donnant envie au visiteur de déféquer toute sa vie dedans... Mais alors le pot de chambre au dessus de l'armoire, tout empli de la vie du visiteur, ne trône que pour péter à la vue des autres visiteurs de passage, son ventre bien rebondi et couvert de tatouages...

## Dans un grand champ d'iris

Dans un grand champ d'iris s'ouvrant à ma vue un bref instant de ma vie, se rejoignent comme en un point-univers, toutes les pensées de toute ma vie...

Et c'est bien cela, une vie d'humain : un point-univers...

Et si tout ce que l'on avait à dire et à être, pouvait tenir exprimé dans l'instantanéité, dans la profondeur, dans l'immensité, dans le dire et l'être, d'un regard ? Un regard contenant alors plus que toute une œuvre autobiographique de mille pages, plus que des kilomètres de blog, plus que toute une œuvre d'écriture de plusieurs livres ?

Et si un visage pouvait se lire comme on lit un livre, le livre d'une vie tout entière où l'on y lit aussi d'autres vies ?





Auteur de plusieurs ouvrages, d'un site et d'un blog, Guy Sembic se définit comme un « écrivain sur la Toile », et écrit sous le pseudonyme Yugcib, un anagramme de son nom et prénom. Il compose sur « Vingt mille lieues par les mots » sur la Toile (blog et site) ainsi que sur un forum de littérature Nota Bene Forum Actif... Composant romans, récits, articles sur des sujets d'actualité, réflexions, nouvelles, petites histoires réelles ou fictives, anecdotes, il est l'auteur d'une œuvre indéfinissable, pareille à une fresque géante.

Avec *Paroles et Visages*, il nous offre un recueil de textes hors normes.

*Né à Linxe dans les Landes, le 9 janvier 1948, Guy Sembic a passé son enfance à Cahors jusqu'en 1957, puis de 1957 à 1962 en Afrique du Nord ; de 1962 à 1967 à Tartas dans les Landes...*

*Il a ensuite vécu à Paris, de 1967 à 1976 ; puis dans les Vosges de 1976 à 1999, et de nouveau dans les Landes de 1999 à 2004. Enfin, depuis 2005, il vit alternativement dans les Landes et dans les Vosges...*



**PRIX 25.50 €**

ISBN : 978-2-332-79554-0

